## Interventions de Jacques Lacan 1972-1973

##### (En parallèles à la tenue du séminaire « Encore »)

Intervention sur l’exposé de C. Conté : « Sur le mode de présence des pulsions partielles dans la cure ». Journée d’étude de l’École freudienne de Paris, parue dans les Lettres de l’École freudienne, 1973, n° 11, pp. 22-24.

Exposé […]

(22)Docteur lacan – Je voudrais, je ne dirais pas intervenir mais envoyer un appel à cette assemblée. Conté vient de faire quelque chose qu’il a cru devoir lui-même décrire ou poser comme une réflexion, une reprise, une preuve en somme de la maîtrise qu’il a prise de ce que j’ai énoncé, tout spécialement de la pulsion, dans mon séminaire de 1964, soit le premier que j’ai fait à l’École Normale.

Je ne peux que le remercier et le féliciter de l’exactitude justement que je pourrais appeler topologique de la suite qu’il donne à la structure même de ce que comportait mon dire sur la pulsion ; on ne pouvait pas mieux faire.

C’est bien entendu fait pour que s’élèvent des questions justement de la part de ceux qui peuvent à tel ou tel endroit avoir tiqué en trouvant qu’une formule était par exemple dangereuse ou qu’elle faisait question pour la personne, pour l’auditeur auquel je pense.

Ce discours qu’on appelle théorique n’a absolument rien de théorique puisque c’est justement un discours qui met en question la théorie et en particulier la théorie de Freud.

Il est certain que cela se sent, que cette façon de rapporter comme devant s’insérer dans le vivant quelque chose qui ne se situe en fait réellement qu’au niveau d’une pratique, une pratique humaine – qu’est-ce que cela peut avoir à faire d’évoquer le vivant, qu’est-ce que nous en faisons du vivant, dans un cabinet analytique, nous lui foutons bien la paix à son côté de vivant, c’est autre chose, n’est-ce pas cette théorie cela consiste à se rapprocher de la pratique, c’est pour cela que j’ai fait quelque chose qu’on appelle théorie, cela veut dire : essayer de coller à la pratique. Il ne faut pas oublier qu’il ne se passe rien qu’à partir du dire.

Enfin il est évident que bien avant que je fasse ce quart d’année sur la pulsion, puisqu’il y en avait trois autres concepts à agiter, j’étais en fait auparavant allé beaucoup plus loin, naturellement personne ne s’en souvient puisque c’était il y a dix ans, que cela s’appelait le séminaire sur l’identification et que là j’avais donné les bases, comme cela, d’une topologie que justement je travaille maintenant à refaire recirculer dans un article que vous verrez un jour (23)ou l’autre, cette topologie permettrait évidemment de parler, de coller d’une façon beaucoup plus précise à la pratique ; enfin, ceux qui étaient alors mes auditeurs s’occupaient d’autre chose, pendant que je faisais ce séminaire.

Comme les choses, maintenant, on les reprend au point qui était un point en réalité très en arrière parce que ces choses-là en fin de compte je les ai recommencées devant l’École normale, je les avais dites exactement dix ans avant, c’est le temps qu’il faut sans doute pour que quelque chose passe dans la circulation, il n’y a pas que Conté qui s’est mis à réinterroger ce séminaire de 1964, il y a aussi quelqu’un d’autre qui s’en occupe, qui s’en est même tellement bien occupé que cela va sortir, comme ça, tout cru, le séminaire.

C’est pour cela que je parle, uniquement pour ce que je vais dire maintenant : j’ai pu constater avec regret que dans la sténotypie qu’on a donc faite depuis tant de temps de mes séminaires, qui va enfin servir à quelque chose, dans cette sténotypie manque, quoi ? Je dirai le plus intéressant, à savoir dans un champ qui est celui qui représentait le nouveau lieu où je parlais, à savoir l’École Normale Supérieure, ce qui était le plus intéressant c’était de voir ce que je pouvais bien en penser répondre, m’interpeller, les gens qui étaient là à la porte, en quelque sorte aspirés par la présence de mon séminaire, aspirés à y venir, à écouter, à ricaner, parce que c’était un peu inhabituel, malgré tout, ce que je disais pour eux, étant donné ce qu’on dit d’abord de la psychanalyse, et puis à me poser des questions dont il est assez curieux, en fin de compte – cela a été curieux pour eux en tout cas qu’ils me reçoivent à l’examen, si je puis dire.

À la façon dont j’ai répondu à leurs questions ils ont vu que ce n’était pas si con que ça.

Comme je n’ai pas dans la sténotypie la note de ces premiers dialogues, cela se passait du côté, je crois, de mon séminaire numéro 2, de cette année-là, cela devait être à la fin de janvier, ou même du séminaire peut-être un peu plus loin mais pas beaucoup plus loin, en d’autres termes, les premières questions qu’on m’a posées qui étaient ce qui, moi, m’avait intéressé le plus, et en tout cas, c’est ce qui avait (24)emporté le morceau, ces premières questions avaient paru être du superflu à la sténotypiste.

Alors je fais un appel puisque c’est une chance que j’ai là d’avoir un certain nombre de personnes dont il n’est pas impensable qu’elles aient été présentes au séminaire de 1964, elles ne sont pas toutes mortes depuis, il en reste, il en reste même beaucoup, et il n’est pas exclu qu’elles soient présentes, si quelqu’un pouvait avoir pris des notes et les retrouver, avoir pris des notes de ces premières questions qui m’ont été posées en 1964, à l’École Normale Supérieure, ces personnes je leur serais très reconnaissant de me les apporter.

Intervention au cours d’une table ronde réunie autour de J. Clavreul (après midi). Journée d’étude de l’École freudienne de Paris, parue dans les Lettres de l’École freudienne, 1973, n°11, pp. 213-230.

[…]

(213)[…] M. Didier – Je répondrai en même temps à une autre question : je ne crois pas avoir employé le mot « dérisoire » ou si je l’ai employé, c’est vraiment pour essayer d’établir un contraste (214)entre l’importance d’un symptôme et un fait qui peut paraître minime de l’extérieur.

M. Lacan – Vous avez dit « dérisoire » parce que la salle a ri. C’est tout !

M. didier – Mais ce grain de sable, bien sûr, est métaphorique, il n’a rien de dérisoire. C’est même quelque chose de plutôt dramatique.

Ce sur quoi j’ai voulu insister, c’est que tant qu’un sujet pouvant souffrir d’un symptôme névrotique, même cruellement, il pourra envisager l’analyse, en se disant « quand même, ça me ferait du bien, ça serait pas mal, mais enfin, je n’ai pas le temps… » tandis que, par opposition, cette métaphore du petit « grain de sable », introduit qu’il n’est même plus question de se poser la question : il n’est plus libre du tout de choisir ou de ne pas choisir.

J’ai pris cet exemple là ; il y en aurait d’autres, peut-être plus forts, à citer. J’en ai un en tête qui me paraît très significatif aussi : c’est un ami analyste qui m’a raconté ce fragment d’analyse d’un pervers et de la façon dont ce pervers est entré en analyse : ce monsieur était un prêtre dont la perversion consistait à aller voir des prostituées et, après la consommation de la situation, de dire à la jeune personne : « Est-ce que tu sais avec qui tu viens de faire l’amour ? Avec un curé ». Et tout son plaisir lui était procuré par la tête que faisait, à ce moment-là, la dame, parce qu’il faut croire que c’est un milieu dans lequel un curé, c’est important, voire sérieux.

Un jour, il répétait son machin, et après avoir dit à la jeune personne : « avec un curé ! » elle lui a répondu : « Mon pauvre vieux ! ». Il est sorti dans un état d’angoisse indescriptible, et il n’a pas eu le choix de ne pas courir chez un psychanalyste ! (Rires).

Ce qu’il a vécu à ce moment-là n’avait rien de dérisoire, c’était très grave pour lui. Alors le problème qu’on se posait, au niveau d’opposer des diagnostics de structure avec ce que métaphoriquement on a appelé grain de sable, c’est : est-ce qu’on ne pourrait pas penser que, dans les entretiens préliminaires, quand (215)cette situation n’existe pas, on a à essayer d’utiliser les entretiens préliminaires, éventuellement de les multiplier, pourquoi pas, pour arriver à créer cet instant où vraiment les choses ne tiennent plus en place.

M. Lacan – Dans un cas comme dans l’autre, dans vos deux exemples, il s’agit à proprement parler de faits de structure. D’ailleurs certains vous l’ont indiqué. Ça peut même se préciser d’une façon tout à fait étroite. Ce sont des faits de structure. Il y a en effet une structure exigible – pas exigible comme limite, mais une structure exigible au sens que c’est la plus souhaitable pour déclencher une analyse.

[…]

(229)[…]M. Benoît – Je pense qu’il y a quelque chose d’autre, quelque chose de plus à propos de la médecine. Ce passage que vous avez pointé du discours du maître, c’est le diagnostic, l’examen si je vous ai bien compris. Et le traitement, c’est le discours universitaire.

Ça, bien sûr, c’est vrai, pour le médecin, en tout cas pour le médecin moderne, pour l’idéologie médicale moderne. Mais si on voit les choses du côté du patient, le traitement ne fonctionne pas du tout comme ça. Ou en tout cas très souvent ne fonctionne pas du tout comme ça.

Par exemple, lorsque le traitement prend la forme d’un médicament ; le médicament va fonctionner chez le patient – ou peut fonctionner – tout à fait autrement que ce que d’après son savoir pense le « maître » qui l’a prescrit.

On pourrait développer cela : comme ça fonctionne, un médicament ? Je ne veux pas m’étendre. Mais prenez par exemple un des plus courants, l’aspirine – aspirer, aspiration. L’aspirine d’ailleurs, bien des gens y aspirent et se la prescrivent à eux-mêmes (230)sans passer par le savoir et la prescription du médecin (la preuve, c’est que l’aspirine sous sa forme la plus commune originelle, l’aspirine Usines du Rhône, n’est pas remboursée par la Sécurité Sociale). Ils se la prescrivent d’après une *croyance* intime à son effet. Même lorsque un médicament est consommé sur prescription il se passe souvent quelque chose, comme une vacillation qui fait que ses *vertus* éprouvées, supposées, espérées ou craintes peuvent l’emporter sur ses *propriétés* pharmacologiques. C’est très important dans la pratique médicale la plus courante, cela explique comment la thérapeutique médicale échappe si fréquemment aussi bien à ce que vous avez pointé comme le discours du maître que comme le discours universitaire.

Pour conclure, un petit exemple à cause du mot qu’il va me permettre de faire. Supposez un médecin qui fonctionne avec un pendule – ça existe – et que pour lui, le traitement soit ensuite de faire des « passes » magnétiques au-dessus du patient. Je vous assure, qu’il arrive que ça fonctionne très bien ! Qu’est-ce qui se passe ? Et qu’est-ce qui passe ?

M. lacan – M. Benoît vous rappelle que c’est la dimension sacrale. Il est effectif, comme il l’a dit aussi, que le médecin moderne se situe là où vous l’avez dit.

[…]

Interventions sur l’exposé de M. Safouan : La fonction du père réel, aux Journées d’étude de l’École freudienne de Paris, parues dans les Lettres de l’École freudienne, n° 11, pp. 137-144.

Exposé[…]

(136)M. Safouan – […] Je ne laisserai pas ces développements sans lever une équivoque. Je veux dire par là qu’il n’y a aucune commune mesure entre le père réel en tant qu’il se rehausse de l’effet métaphorique que nous avons isolé comme père imaginaire, et la sorte de maîtrise qui apparaît réalisée chez un père pour qui la loi est comme une lettre morte, ce qui aboutit à sa forclusion chez l’enfant.

La distinction entre les deux peut s’exprimer à l’aide d’un jeu de mots, que je trouve particulièrement joli, du Dr. Lacan, à savoir que l’un, le père imaginaire, le père réel en tant qu’il se rehausse de ce prestige, fait figure de chef, alors que l’autre c’est la figure du « méchef ».

(Peut-être que j’ai mis dans le français ce qui n’y est pas ; à votre réaction je l’ai senti. *Mischief* en anglais…)

(137)M. Lacan – Méchef existe en français.

[…]

(139)[…] M. Lacan – Cher Safouan, certains ont été déçus parce que ça ne faisait pas assez congrès. Vous voyez ce que ça fait quand ça fait congrès. Enregistrons les effets ordinaires du congrès, et passons à la suite, puisqu’aujourd’hui ça revient au congrès !

M. Lemoine – Je voudrais poser une question à Safouan. C’est à propos de la psychose, et à propos de cette synchronie de signifiants qui sont des signifiants sans lettre (ça peut être écrit de deux façons, d’ailleurs : soit « sans lettre » soit « sans l’être »).

Néanmoins, est-ce que tu veux dire par là que c’est justement des signifiants sans le support matériel de la lettre ?

M. Safouan – Non. À première vue, on chancelle quand on voit le fonctionnement de ce Nom-du-Père à l’état refoulé, et surtout qu’à sa place il y a un trou. Alors dans la mesure où, au niveau de l’énonciation, le lieu de l’Autre est un lieu où une synchronie signifiante, où les signifiants se maintiennent sans support matériel, ce qui est inconcevable, mais en même temps, s’il y a un appel, ça doit se diriger vers quelque chose, alors, pour résoudre ce paradoxe, je parlais de l’homologie entre le Nom-du-Père comme signifiant dans lequel notre être est intéressé, avec la distinction du Dr. Lacan entre désir et demande. Il y aura donc un niveau (et c’est pour cela (140)que je me suis référé au graphe) où le Nom-du-Père est inarticulable. Donc c’est un signifiant qui a son support matériel, bel et bien, mais qui, du fait même qu’il est articulé, devient inarticulable selon une déduction qu’il n’y a pas lieu de répéter.

M. Lemoine – À quel endroit tu le mets dans le graphe ?

M. Safouan – C’est la déduction qu’on trouve par exemple dans « la Signification du Phallus » que j’ai d’ailleurs commentée à un moment donné, où Lacan insiste sur le moment de la disparition de la particularité au niveau du refoulement primaire. Donc c’est un signifiant bel et bien sans support matériel, mais il y a nécessité à ce qu’il soit inarticulable.

Mme Aubry – C’est la lettre sans signifiant.

M. Lacan – C’est une des significations du S(A). C’est à ce niveau-là qu’il n’est pas articulable. Ça n’empêche pas qu’il le soit à la barre du dessous. C’est ce qui dénonce également l’inanité du terme « agencement collectif de l’énonciation ».

M. Safouan – Avec l’exemple que j’ai donné de cet homme qui rêve de Goya, on ne peut pas mieux montrer comment vraiment le sujet, au moment où il parle, ne peut pas dire de quel père il parle, le réel ou l’imaginaire. S’il fait un tel rêve ou tout cela se signifie, où son rapport refoulé au père réel revient. C’est justement de la fonction paternelle.

M. Lemoine – C’est le père du trou, moi, qui m’intéresse.

M. Safouan – Je me suis exprimé encore d’une autre façon. Je ne peux que vous rappeler ce que j’ai dit, à savoir qu’il prononce le mot, il dit « mon père » dans un laissé-en-plan assez tragique. Mais la question n’est pas là ; et là le mot est dit « mon père ». Mais qu’est-ce qui le retient (c’est à ce niveau-là) de s’offrir à la jouissance de ce père ?

M. lacan – Quand nous parlons, ce qui me frappe, c’est comment le mot « trou » est sorti même par une sorte de nécessité, même dans des témoignages de certaines personnes qui font partie de cette partie de l’assistance dont je parlais (141)tout à l’heure, celles qui étaient déçues, le mot « trou » est sorti à un niveau tout à fait naïf. C’est assez frappant.

Il faut remarquer quand même qu’il faut se garder de faire de ce trou une image de rupture, une crevaison de surface, alors que ce que j’ai dit déjà depuis dix ans, en essayant d’articuler la névrose et particulièrement de figurer la différence de la demande et du désir dans la topologie du tore, il est bien évident que, dans le tore, ce qui fonctionne comme structure du tore, c’est quelque chose qui précisément vient de ce qu’à la surface, il n’y a pas de trou, mais que par contre il en résulte qu’il y ait un type de coupures fermées qui n’ont absolument rien à faire avec la coupure fermée sur la sphère.

Vous y voyez encore la preuve qu’il n’y a pas d’agencement collectif de l’énonciation.

En guise de conclusion de ces journées[[1]](#footnote-1), je dirai peu de choses, parce que je trouve qu’il est temps de vous renvoyer à vos chères études !

La première, c’est que j’ai mis longtemps à obtenir qu’il y ait un certain nombre de gens qui rentrent dans ce par quoi j’essaye, en somme, de contribuer au maintien du discours analytique, en montrant combien facilement il oblique, il dévie, il se résout dans d’autres discours. Tout ça est évidemment lié au fait que, s’il est particulièrement intenable, c’est précisément pour la même raison qui a provoqué sa nécessité, à savoir quelque chose d’encore plus intenable dans ce qui constitue le discours où nous sommes tous pris. Nous y sommes tous pris, c’est un fait historique, ce n’est pas moi qui ai à le démontrer. Ça me semble avoir été fait. Ça s’appelle le discours capitaliste.

C’est là où s’avère qu’on ne peut pas dire n’importe quoi. C’est là ce que le discours analytique est chargé de suivre, là où s’en montrent les méfaits.

(142)Il est certain que, bien sûr, cette contribution si elle a mis si longtemps à se peupler de gens qui en prennent la veine, c’est très évidemment les analystes eux-mêmes qui l’ont empêchée, parce que comme cette position est intenable, ils ont essayé de se la rendre plus commode. Et la meilleure façon, c’était d’empêcher que puisse entrer dans ce discours auquel je pense avoir pu enfin apporter ma contribution, d’empêcher d’y entrer ce que malheureusement, au niveau de Freud, on n’appelle que trop dédaigneusement la foule. Disons que les circonstances m’ont servi. Je veux dire que, plus on me repoussait du discours analytique, plus après tout mon discours était repris à un autre niveau. C’est bien ça dont témoignent les jours précédents et qui fait que pour moi, la plus grande satisfaction que j’ai tirée de ces journées, c’est de voir quand quelqu’un – ce n’est pas pour élire spécialement une personne entre toutes, j’ai les plus grands compliments à faire (je les ai adressés directement, à qui il me semblait le devoir faire à quelques-unes des personnes qui ont parlé dans ces deux dernières journées – mais quand j’entendais ce matin la gentille Lydie Tordo (je peux bien avoir des mouvements, moi aussi !) c’est vraiment le moment où elle m’a fait rire ; ce qu’elle disait n’était pas spécialement rigolo ; c’est ponctué de « hein ? hein ? »… Mais enfin c’est un amour, pour dire le mot qu’elle m’inspirait ! Ce qu’il y a de certain, c’est que ce qu’elle a senti au niveau de cet enfant votif, de cet enfant qui vient là à la place des vacances escomptées, et qu’est-ce que c’est là que le désir dans son rapport avec l’attente, et qu’est-ce qu’elle fait, elle, comme a dit quelqu’un d’autre encore : « de quoi je m’occupe ! » tout ça, c’est certain qu’elle l’aurait dit exactement de la même façon si je n’avais jamais rien dit. Seulement ça n’aurait pas été entendu, tout simplement.

De même que toute une partie de ce que nous disent ceux que quelqu’un a regretté qu’on appelle les patients, c’est vrai, après tout, pourquoi est-ce qu’on ne les appellerait pas au départ les consultants ? Ce seraient eux les consultants, vous êtes le consulté, vous, cher Pierre Benoît ; il faut un peu comme ça de temps en temps relustrer l’emploi des termes ! – enfin, Lydie Tordo voilà que ça prend place, rien de plus ; elle ne parlait pas Lacan ; mais ça se trouve se loger d’une façon telle que comme c’est les autres, ceux qui n’ont pas moufté ici, c’est eux qui sont, comme ça, peu à peu marqués du discours Lacan, alors les autres l’ont entendue, c’est-à-dire qu’on lui a donné l’attention qu’elle méritait.

(143)De sorte qu’en somme, moi, ce dont je suis le plus content, c’est des deux jours précédents. Ce qui a été dit aujourd’hui était évidemment absolument formidable, mais vous voyez comme vous y avez répondu : « en gardant de Conrart le silence prudent ». Mais c’est simplement une conséquence de ceci qu’il n’y a pas d’agencement collectif de l’énonciation. Quant un est là au niveau d’une énonciation suffisante, les autres n’ont qu’à la boucler ! À la boucler dans tous les sens du terme, la double boucle du sujet. Ça ne veut pas dire qu’ils n’ont rien entendu ; c’est plutôt le contraire !

Ceci dit, après avoir eu comme ça un petit contentement (il a fallu que je l’attende ! mais je suis patient. C’est moi le patient !) je dirai que la chose qui m’intéresse, qui m’intéresse vraiment, c’est qu’après avoir donné ce témoignage modique, et même incommode pour certains, de ce qui résulte de ce que j’ai attendu aussi très longtemps, à savoir que l’École, il y ait un lieu pour ça ; c’est la condition de l’existence d’une École ; jusque là, c’était une *antécole*, une antichambre ; j’aurai fait longtemps antichambre !… Alors ce qui m’intéresse, c’est ça, ce qui va résulter dans l’École, et c’est ce que j’attends, et c’est en quoi je fais appel à ceux ici qui la fréquentent, lui donnent sa raison d’être, c’est de voir ce qui en sortira comme propositions (il faudrait quand même que ce ne soit pas toujours moi qui les fasse, les propositions), comme propositions au moins pour ceci, au niveau d’une prise dans la structure ; la structure qui implique cette école, puisqu’elle a été faite pour ça, pour être dans le courant d’air de la structure ; les propositions qui pourraient en résulter pour de futures journées, dont je préférerais qu’elles n’aient pas toutes l’apparence d’un congrès. Comme me le disait quelqu’un hier soir, la seule vue de 400 fauteuils rouges et d’une tribune suffit à lui inspirer le découragement ! Ça ne veut pas dire du tout forcément qu’il faille s’en passer et que tout s’arrangerait, comme le disent les gens formés dans la pratique du groupe, pour que tout le monde soit content (moi, je n’en ai jamais vu aucunement la nécessité, puisqu’en vérité personne ne l’est jamais) pour que tout le monde soit content, il paraît qu’il faudrait faire des petits groupes. Ça a aussi des conséquences, conséquences qui peuvent être justement que viennent à dominer les fonctions de groupe.

Les fonctions de groupe, c’est tout à fait clair, elles n’ont rien à faire avec la structure ; elles ont à faire avec l’imaginaire, comme le démontre toute pratique de groupe, à quelque niveau et de quelque côté qu’elle nous vienne et qu’on l’épingle de ce terme.

(144)Une des preuves les plus certaines, c’est que ce matin, nous avons été réduits à entendre ici portée à cette tribune une répétition pure et simple, et une répétition non seulement agrégée mais qui dans certains cas y perdait certaines de ses articulations essentielles, de ce qui avait été produit au niveau de ces petites salles réservées – mythiquement – au fonctionnement des groupes que, dans l’occasion, on ne sait pas pourquoi, on appelle petits, pourquoi seraient-ils plus petits que ce qui se passe dans une grande salle, sous prétexte que la salle est plus petite.

Il faudrait aviser à une meilleure possibilité de publication, de retentissement public, ou de *poubellication* de ce qui se fait dans l’École. En effet, le niveau où nous avons porté ces journées était un niveau public. Ça ne veut pas dire que des réunions à l’intérieur de l’École n’auraient pas pour l’École encore beaucoup plus d’importance.

J’en profite pour signaler qu’il est très important qu’à l’intérieur de l’École – je ne le développerai pas ici puisque nous sommes quasiment au dehors – il se passe quelque chose qui concerne ce qu’on appelle publications, alors précisément que ce n’est pas des publications ; ce sont des organes à définir comme étant à l’intérieur. Ce qu’on appelle les Lettres, dites freudiennes, il est très important que ça s’accélère, ça se rythme d’une certaine façon dans l’École ; ce n’est pas du tout simplement au niveau de la communication, c’est précisément au niveau de la formation.

Enfin, j’attends de l’intérieur de l’École de tous et de tout un chacun, signe, appel de ce qui a pu lui apparaître dans les collatéraux de ce que je viens de dire.

(Applaudissements)

Présentation de l’exposé de M. Sibony : « L’infini, la castration et la fonction paternelle ». Journée d’étude de l’École freudienne de Paris, parue dans les Lettres de l’École freudienne, 1973, n° 11, p. 114.

(114)M. lacan – Vous allez maintenant entendre M. Sibony pour une communication que je présume importante, sans en connaître encore moi-même les linéaments.

[…]

Dédicace de Jacques Lacan à Ramon Sarró sur un exemplaire des Écrits. Parue, ainsi qu’une lettre que nous présentons ci-dessous, dans Freudiana (publicacion de la Escuela europea de psicoanálisis del campo freudiano, Cataluña, Paidos), 1992, n° 4/5, p. 44.

<fac-similé absent>

Au cher, cher, cher de toujours, cher à jamais Ramon Sarró – à tous les siens. À Noemi dont j’attends – l’avenir.

J. Lacan

le 4.X.72

Lettre que Jacques Lacan a adressée à Ramon Sarró,

5, rue de Lille vii°

Littré 30 01

(44)Cher, cher Ramon,

Des jours ont passé – où j’ai si souvent pensé à vous, à votre élégance, à cette supériorité avec laquelle vous soutenez votre fonction. Éminente : vous maintenez par votre présence, une tradition critique.

J’ai été pendant ce séjour heureux – et que ce soit grâce à vous je n’en doute pas.

Dites-moi ce que je pourrais, à votre groupe, ajouter par quelque appoint.

Tout ce qui se passe à Barcelone m’intéresse désormais. Je ne le savais pas tout de suite. Je le sais un peu plus maintenant.

Dites mes hommages à votre femme et sachez-moi vôtre.

J. Lacan

Ce 26.X.72

Que devient la charmante Florence Chevillard (de Beriàn) ? Elle est *très* remarquable.

Elle ne m’a tenu que les propos les plus pertinents – sur son travail, son enfance, ses enfants.

Elle a le sens des choses.

J.L.

J. Lacan

le 4.X.72

Ce texte est celui de la bande enregistrée de la conférence de Jacques Lacan donnée à la grande rotonde de l’université de Louvain, le 13 octobre 1972. Nous avons cependant noté des différences par rapport à la cassette vidéo que nous avons signalées. Nous utilisons dans ce fichier des notes numérotées (et non avec des astérisques). Paru dans Quarto (supplément belge à La lettre mensuelle de l’École de la cause freudienne), 1981, n° 3, pp. 5-20.

(5)Puisqu’on a eu la bonté de me présenter, je vais entrer dans la difficile tâche de vous faire entendre ce soir, disons, quelque chose. Je serais reconnaissant aux personnes qui sont à la périphérie de me signaler, de la façon qui leur conviendra, si on m’entend bien ; comme je n’aime pas énormément cette sorte d’ustensile, je l’ai mis sous ma cravate. Mais, si par hasard, ça fait un obstacle, ayez la gentillesse de me le dire. On entend ? On n’entend pas ! (rires). Et comme ça, m’entend-on ? Ça va ? Alors la cravate donc était un obstacle. J’ai eu le plaisir tout à l’heure d’avoir en face de moi ce que j’avais demandé, ce que j’avais demandé à J. Schotte et à Vergote, à savoir quelques uns d’entre vous, qui m’ont posé des questions qui, comme je leur ai dit, m’intéressent, m’intéressent beaucoup, m’intéressent beaucoup en ceci que toute question ne se fonde jamais que sur une réponse. C’est certain. On ne se pose de questions que toujours là où on a déjà une[[2]](#footnote-2) réponse, ce qui a l’air de limiter beaucoup la portée des questions ; néanmoins, c’était pour moi une occasion de mesurer ce qui pour chacun était une[[3]](#footnote-3) réponse. Évidemment les réponses diffèrent pour chacun. C’est même ce qui fait obstacle à ce que si gentiment on appelle la communication ; enfin je vois que j’ai un auditoire. La communication, voilà des gens sympathiques, la communication, ça fait rire ; et bien c’est pour moi un très vif encouragement ; si vous en êtes déjà là, on va pouvoir avancer un peu, un peu ; vous ne m’en demandez pas plus.

J’ai pris comme ça quelques notes sur un petit papier, lorsque[[4]](#footnote-4) j’ai terminé avec les 25 ou 30 personnes qui ont eu la gentillesse de répondre à l’invitation de mes hôtes. J’étais tellement content, puisque ça ne m’arrive jamais qu’on m’extraie 25 personnes avant, pour que j’ai une idée avec[[5]](#footnote-5) qui je vais parler. J’étais tellement content que je suis resté avec eux jusqu’à 6h30 alors que j’étais là depuis 4h et bien entendu ça ne permet pas la préparation de ce que l’on appelle une conférence. Je n’ai jamais eu la moindre intention de vous faire une conférence, mais j’ai un enseignement ; j’ai fait ça pendant, oui pendant très longtemps, enfin, j’ai fait ça pendant 17 ans, et croyez bien que je le prépare ; mais pour en principe venir parler à des personnes qui forcément n’ont de tout ça que cette chose curieuse, enfin, n’est-ce pas, cette chose qui se propage par des voies impersonnelles, qui se propage par des voies imperceptibles, et certainement de moi inconnues, celles qui font que j’ai toujours dû plutôt croire ce qu’on appelle mon audience. Alors après les questions qu’on m’a posées jusqu’ici, je ne pouvais vraiment rien faire que de me dire que j’improviserais, comme on dit, ce qui ne veut rien dire, je n’improvise pas bien sûr, je n’improvise pas, quoique j’aie un nombre beaucoup plus considérable que je n’attendais autour de moi, de têtes ; je dis ça parce que je ne vois qu’elles, des têtes. C’est très captivant des têtes. C’est même si captivant que cela vous la tourne souvent. Et bien, vous m’en croirez si vous voulez, je vous laisse libre, à moi cela ne me la tourne pas ; ça ne me la tourne pas parce que je suis un analyste, et que de ce fait, je ne pense pas, pour chacun de vous, que tout passe par là, bien loin de là. Ça n’empêche pas, bien entendu, qu’à cause de certains termes dont je me sers dans de certains milieux qui sont comme par hasard des milieux dits analytiques, ça se dit que je fais une psychanalyse intellectualiste, (6)ce sous le prétexte que je suis parti, le jour où comme toujours, il se trouvait que je me suis trouvé comme ça hors du champ de ce qu’on appelle la société psychanalytique dite internationale. C’est pas parce que j’en étais sorti, il faut bien savoir ça ; moi je ne suis jamais sorti de l’endroit où j’avais des gens qui avaient avec moi une commune expérience ; mais enfin, il se trouve qu’à ce moment-là, c’était le moment de la fondation d’une de ces sociétés filiales qui font la force d’un certain groupement, il s’est trouvé quelqu’un qui avait pensé comme ça, pour des raisons de politique, que c’était pas plus mal quand même à ce moment là de faire qu’on réponde à une demande qui était évidemment celle de la formation analytique. Il s’est trouvé quelqu’un pour agir comme on agit partout enfin c’est-à-dire que si on n’est plus d’accord, on dit « je donne ma démission », alors cette personne que j’aime beaucoup, en fin de compte je l’aime beaucoup, je n’en suis pas fou, mais enfin je l’aime beaucoup, cette personne a donné sa démission de l’internationale ; on ne me l’a pas dit, on a fait ça la veille du jour où on devait se rencontrer avec moi pour fonder un nouveau groupe. Si on me l’avait dit, je lui aurais dit : « consultez les statuts quand même », qu’est-ce que ça a comme conséquence de donner sa démission, ça a toujours des conséquences, il faut savoir lesquelles. Alors il se trouvait qu’à la suite de ça, à un certain congrès de Londres, comme les gens s’étaient comportés loyalement, – je rends justice et hommage à la personne dont je vous parlais –, on n’a plus pu prendre la parole, ce qui est toujours ennuyeux quand il s’agit d’une question en débat. Ça a rendu difficile bien sûr la suite des rapports, surtout quand la même personne qui avait donné sa démission n’a plus eu qu’une hâte, c’était de rentrer au sein de l’Alma Mater internationale. Enfin, tout ça sont des détails.

La chose dont je voudrais ce soir que vous ayez un peu le sentiment, parce que je suppose quand même que, mises à part les personnes qui veulent bien m’accueillir ici, enfin c’est pas le cas de tout le monde, c’est ce que c’est la psychanalyse. Au point où j’en suis, et où vous n’en êtes pas, bien sûr, j’ai appelé ça un discours. Naturellement, il faut savoir ce que j’entends par là, un discours ; ce que j’entends par là c’est ceci : un discours, c’est cette sorte de lien social, c’est ce que nous appellerons d’un commun accord, si vous voulez bien, l’être parlant, ce qui est un pléonasme, n’est-ce pas ? C’est comme parce qu’il est parlant qu’il est être, puisqu’il n’y a d’être que dans le langage. Alors le parlant, – le parlant vous l’êtes tous, enfin du moins je le suppose –, le parlant que vous êtes tous se croît être dans bien des cas, en tout cas dans celui-ci ; il suffit de se croire pour être en quelque façon cet être parlant, généralement classé comme animal, est tout à fait, à juste titre, cet être parlant classé comme animal, il est tout à fait sensible qu’il a des liens sociaux ; en d’autres termes, ce n’est pas sa condition commune de vivre en solitaire. Non seulement ce n’est pas sa condition commune mais en fin de compte, il ne l’est jamais. Néanmoins, il passe son temps à rêver, il pourrait bien l’être, il en résulte de charmants romans comme Robinson Crusoë. Qu’est-ce qui pourrait bien lui arriver s’il était tout seul, ça on ne peut pas dire qu’il n’y aspire pas. Seulement voilà, s’il y a une chose qui est bien claire dans ces sortes de mythes qui rejaillissent toujours, c’est qu’il y a quelque chose en tout cas qui ne l’abandonne pas, c’est justement ça, qu’il soit parlant : quand il est tout seul, il continue à parler ; en d’autres termes, il continue, comme s’exprime notre cher ami Heidegger dont nous parlions tout à l’heure au dîner, il continue d’habiter le langage. Par là il faut tout de même bien que je sonde un peu les choses. Il faut partir de là. Mais quand il est sur une île déserte, il habite le langage et en quelque sorte, ces moindres pensées lui viennent de là ; on aurait bien tort de croire (7)que s’il n’y avait pas de langage, il penserait ; c’est pas qu’il pense avec, c’est le langage qui pense ; et puis il en reçoit d’autant plus de choses qu’il y a longtemps qu’il était là-dedans, et c’est pas une raison, parce qu’il a fait un petit naufrage, pour que ça cesse.

Il parlait d’animal, et tout à l’heure, on m’a posé des questions ; je dois dire qu’elles m’ont toutes d’autant plus intéressé, que c’est ce sur quoi j’allais modeler ce que je pouvais avoir à vous dire. On a parlé d’un certain Szondi pour qui j’ai beaucoup d’estime, à part ceci, comme je l’ai bien souligné, ça n’a strictement aucun rapport avec le discours analytique. Le discours analytique fait partie de ceci que nous pouvons savoir en tout cas avec une entière certitude, c’est que le minimum qu’on puisse dire, c’est que tout ce qui s’édifie entre ces animaux dits humains, est construit, fabriqué, fondé sur le langage ; ça veut pas dire que les autres animaux sociaux, enfin vous en avez bien entendu parler, les fourmis, les abeilles et quelques autres exemples distingués sur lesquels nous sommes penchés comme on dit, sur lesquels nous passons notre temps à nous pencher, nous autres êtres langagiens, ont quelque chose, on ne sait pas quoi d’ailleurs, on en est réduit à dire que c’est l’instinct, quelque chose qui les tient ensemble ; il paraît difficile de ne pas s’apercevoir que ce qui fait que les êtres humains tiennent ensemble eux aussi, ça a rapport avec le langage. J’appelle discours ce quelque chose qui dans le langage se fixe, se cristallise, qui use des ressources du langage qui sont évidemment plus larges, qui ont beaucoup plus de ressources, qui use de ça pour que le lien social entre êtres parlants, ça fonctionne. C’est à la suite de ça que, en parlant de ce à quoi nous avons affaire, j’ai essayé de donner à cette idée une petite cristallisation ; ça m’a permis de distinguer le premier celui qui reste à la base, comme tout le monde vous en connaissez un bout, c’est ce qu’on appelle, enfin ce que j’ai appelé comme ça, mais je ne suis pas le premier, j’avais déjà les voies frayées par un certain nombre de personnes, le discours du maître. Vous voyez où nous en sommes, on appelle ça le discours maître. Maître, c’est-à-dire le magistaire[[6]](#footnote-6), c’est de ça qu’a hérité la langue française. Or, il est clair que ça s’appelait avant, le discours de la domination. Mais les choses avaient déjà glissé, il faut croire, pour qu’on appelle ça le discours du maître ; c’est-à-dire c’est déjà ce qui apparaît dans un titre du nommé St Augustin, le magistaire, de *magistro*. Magistaire, c’est pas rien, c’est ce qu’on appelait jusqu’à un certain moment, le pédant, c’est-à-dire celui à qui le maître confiait ses enfants ; mais maintenant c’est le pédant qui a la magistrature, il faut tenir compte de ça et distinguer quand même par quelque chose ce petit…, dans mes schémas ça fait un quart de tour.

Il est certain que tous ici, tant que vous êtes, vous êtes inclus dans cette seconde sorte de discours. Vous attendez quelque chose d’une accession à cette sorte de pouvoir que confère ce qui a été promu par le quart de tour en question à une certaine place qu’on appelle le savoir. C’est une révolution historique ; non pas du tout bien sûr que je fasse de tout ça des étapes. Effectivement dans le petit peu que nous savons d’histoire, on peut, mais ça vacille, on peut concevoir le moment où le savoir s’est donné le pouvoir ; ça veut dire que si on peut le concevoir, ça veut dire que ce n’était pas ça avant, et en effet le vrai maître, le *dominus*, il a besoin de rien savoir. La seule chose qu’il faut, comme je me suis exprimé comme ça, c’est que ça marche. Celui qui a à savoir quelque chose c’est celui qui est chargé à ce que ça marche, c’est-à-dire ce qu’un certain Hegel a appelé l’esclave. C’est d’ailleurs parmi les esclaves qu’étaient toujours choisis les pédants, parce qu’on savait bien qu’il y avait que là qu’on savait (8)quelque chose. Et puis ça c’est mis à tourner comme ça doucement, et il est arrivé d’autres choses dont je ne vais pas vous faire le graphique. Par quel bond, par quel saut en sommes-nous à un point où il y a au moins une personne, enfin qui, moi… moi entre autre, mais enfin quand même moi qui comme ça ai fait une petite opération de frayage pour avoir l’idée que c’est à ce rang qu’il faut mettre le discours analytique. Qu’est-ce que ça peut bien vouloir dire, que le fait que ce petit remue-ménage comme ça qui s’est passé autour de Freud fasse maintenant… que vous soyez là aussi nombreux, et que la psychanalyse, ça vous tracasse, ça vous pose des problèmes, ça vous laisse même dans l’idée qu’il se passe là quelque chose d’important, enfin, auquel on pourrait bien avoir recours quand tout le système, enfin, ça marcherait plus très bien ; comme je disais tout à l’heure, c’est vrai enfin qu’il y a comme ça des petites annonces que ça marche plus très bien. Alors du discours analytique, qu’est-ce que vous pouvez en avoir comme idée ? Je ferai tout à l’heure quand même d’une façon très pertinente enfin parler de ce Szondi comme quelqu’un qui sans doute déjà guidé, frayé par le discours analytique, avait voulu faire une sorte de pont entre ce qui était fomenté dans ce discours et, mon Dieu, la condition tout de même fondamentalement animale où en est ce parlant qui se croit être.

J’ai été comme ça un tout petit peu entraîné à faire remarquer que, sur le sujet de la biologie, la psychanalyse enfin, ça n’a pas apporté grand-chose et pourtant ça n’a que ça à la bouche : les pulsions de vie enfin et « je te glougloute », les pulsions de mort. Enfin il vous en est un tout petit peu parvenu quelque chose, oui ou non ?, parce que sans ça je passe, oui ou non, plutôt oui ou plutôt non. Ah ! il faut se méfier de tout ce bavardage (applaudissements). Un tout petit peu de sérieux !… La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir bien sûr ; ça vous soutient. Si vous n’y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n’était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ; néanmoins ce n’est qu’un acte de foi ; le comble du comble, c’est que vous n’en êtes pas sûr. Pourquoi est-ce qu’il en aura pas un ou une qui vivrait jusqu’à 150 ans, mais enfin quand même, c’est là que la foi reprend sa force. Alors, au milieu de ça, vous savez ce que je vous dis là moi, c’est parce que j’ai vu ça, il y a une de mes patientes (il y a très longtemps de sorte qu’elle n’en entendra plus parler, sans ça je ne raconterais pas son histoire) elle a rêvé un jour comme ça que l’existence rejaillirait toujours d’elle-même, le rêve pascalien, une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible, s’est réveillée presque folle. Elle m’a raconté ça ; bien sûr je ne trouvais pas ça drôle. Seulement voilà, la vie, ça c’est du solide, ce sur quoi nous vivons justement. Dans la vie, dès qu’on commence à en parler comme telle, la vie bien sûr, nous vivons, c’est pas douteux, on s’en aperçoit même à chaque instant ; souvent il s’agit de la penser, prendre la vie comme concept ; alors là, on se met tous à l’abri tous ensemble pour se réchauffer avec un certain nombre de bestioles qui nous réchauffent naturellement d’autant mieux que pour ce qui est de notre vie à nous, on n’a aucune espèce d’idée de ce que c’est. Dieu merci, c’est le cas de le dire, il nous a pas laissé tout seul ! Depuis le début, depuis la Genèse, il y avait d’innombrables animaux. Que ce soit ça qui fasse la vie ça, ça a la plus grande vraisemblance, c’est ce qui nous est commun avec les petits animaux.

Première approximation, c’est beau la vie comme vous savez ça remue, c’est chaleureux enfin, c’est sensible enfin, c’est bouleversant. Alors on commence à penser, on pense, Dieu sait pourquoi, que ça se conserve la vie ; c’est (9)quand même un signe enfin que là quelque chose passe d’un peu plus sérieux. Pour que ça dure, il faut que ça se conserve, ça fait ce qu’il faut pour se conserver, ce qui commence à compliquer un petit peu plus les choses. Ce qui est très sérieux, enfin je vous dis ça parce que je voudrais quand même essayer de décanter un peu ce qui vous parvient de la psychanalyse, qui bien sûr enfin n’est pas tellement collée à cette bêtise. Il suffit comme ça d’un tout petit peu de jugeote, n’est-ce pas, pour s’apercevoir que c’est pas du tout ça, la vie c’est pas du tout forcément ce qui remue, ni ce qui est chatouilleux, ni ce qui fait ce qu’il faut pour se conserver ; il y a excessivement longtemps qu’on s’est aperçu que la vie enfin c’est bien de vie qu’il s’agit dans le végétal. Si j’ose dire, – je dis, si j’ose dire puisque je vais le reprendre, je vais le rattraper –, ça a été senti très tôt notre parenté de vivant avec l’arbre ; il semble, par le peu que nous sachions d’histoire que les innombrables métamorphoses dont le mythe antique nous exprimait ses vérités, nous en témoignent. De sorte que, si étonnant que ça puisse vous paraître, il se trouve qu’on a pas eu besoin des derniers progrès de la biologie, n’est-ce pas, on n’a pas eu besoin de mon cher ami André Jacob, pour mettre l’accent sur ceci, qui est le seul trait caractéristique de la vie : c’est que ça se reproduit, parce que pour tout le reste jusqu’à nouvel ordre, vous pourrez toujours chercher ce que c’est la vie.

Mais on n’a pas entendu A. Jacob, je l’ai nommé parce que c’est mon ami, on n’a pas eu besoin du tout d’entendre ça pour s’en apercevoir que ce n’était que ça, à savoir que dire que ce que j’ai appelé tout à l’heure c’est chatouilleux, ça veut dire que ça jouit ou que ça souffre, c’est du même ordre ; ça a un corps. Est-ce qu’un arbre a un corps. Les anciens, comme on les appelle, n’en doutaient pas, à preuve et à preuve seulement mais ce n’est pas rien, à preuve les mythes de métamorphoses. Quand j’ai dit très tôt, vous voyez tout de suite l’ambiguïté, ça veut dire qu’ils étaient plus malins qu’on ne s’y attendait, ou est-ce que ça veut dire qu’ils étaient plus savants peut-être que nous ne le sommes. Là est la question, la question du savoir, nous savons pas mal de petites choses et qui nous paraissent naturellement, forcément sans rapport avec ce que savaient les autres, ceux qui nous ont prédécédé[[7]](#footnote-7) sur cette planète, enfin dont nous avons la trace, quelques documents ; mais nous pouvons par définition avoir aucune espèce d’idée des choses de ce que eux savaient, et que nous ne savons plus peut-être. Mais la question du savoir et nommément du savoir de l’esclave, du savoir qui maintenant nous régit, reste entièrement en suspens. Ce que je voudrais vous dire c’est ça, c’est qu’il y a quelque chose qui déjà, lorsque nous en gardons comme ça une petite machine flottante qui s’appelle le *Ménon* de Platon, et qui pose la question : la science définie comme ce qui se transmet comme savoir est à côté de l’opinion vraie, qui ne se définit qu’en ceci qu’elle n’est pas la science, c’est-à-dire qu’il n’y a pas de moyen de la transmettre, mais qu’elle n’en est pas moins vraie et qu’on en est réduit à y recourir comme ça quand on la trouve, c’est-à-dire à s’apercevoir que, pour faire le bond que je suis bien forcé de faire faute de pouvoir éterniser ce discours, qu’il y a une certaine façon de fermer sa phrase autour, qui fait que ça a des effets, je veux dire que quelque chose change pour qui cette phrase est la portée ; ça n’en laisse pas moins l’opinion vraie chue de l’affaire, mais ça a ses effets sur celui qui s’accroche à cette phrase. Je demande, je demande ce qu’on peut imaginer de la psychanalyse si on ne voit pas que c’est là la question, à savoir pourquoi quelque chose qui a une certaine visée d’être dite a certains effets. Il est tout de même clair que la psychanalyse n’opère pas par aucun autre instrument. Le recours qui est habituellement donné à l’effet dit de transfert, à savoir à force de se voir pendant des jours on finit par être (10)complètement captivé par un certain être, et puis après, quelle image offre-t-il cet être qui est là dans son fauteuil à vous écouter ? Quel exemple, quel enseignement ? Je veux bien que l’amour mène loin, mais quand même on a rarement vu dans l’amour un partenaire comme ça (rires). En plus après avoir recouru à ce tour de passe-passe, c’est encore trop, c’est un amour sans doute transféré, illusoire, c’est ma maman, c’est mon papa que j’aime en toi. Freud était quand même un peu plus sérieux, il a quand même dit que le transfert c’est l’amour purement et simplement. Pourquoi est-ce qu’on aime un être pareil ? Je laisse pour l’instant la question en suspens. J’en ai donné enfin une formule, et c’est à propos du transfert que j’ai parlé dans des termes qui sont pleins de pièges, comme d’habitude, comme dans tout ce que je dis, bien sûr. Pourquoi dirais-je autre chose que ce dont il s’agit justement, lorsqu’il en est de l’inconscient, à savoir que le langage ça n’a jamais, ça donne jamais, ça ne permet jamais de formuler que des choses qui ont 3, 4, 5, 25 sens, le sujet supposé savoir. C’est vrai bien sûr que pendant un certain temps on a pu croire que les psychanalystes savaient quelque chose, mais ça n’est plus très répandu (rires). Le comble du comble, c’est qu’ils n’y croient plus eux-mêmes (rires), en quoi ils ont tort, car justement ils en savent un bout, seulement exactement comme pour l’inconscient dont c’est la véritable définition, ils ne savent pas qu’ils le savent. Alors ça a un autre sens, c’est pas un monsieur ou un copain ou quelqu’un qui est supposé comme ça savoir. Il y a quelqu’un qui à la sortie tout à l’heure m’a dit que mon discours faisait un peu trop appui sur je ne sais quel savoir absolu ; s’il y a bien quelqu’un qui pense que le savoir absolu, c’est bien ce qui a de fêlure enfin absolument irrémédiable dans toute la phénoménologie dite de l’esprit de Hegel, s’il y a quelqu’un qui la souligne en long, en large, en travers, c’est bien moi. La pensée sous prétexte de ce développement fabuleux justement du discours du maître dont ce n’est pas par hasard que Hegel a donné le couronnement, la progressive montée de l’esclave qui dans Hegel très pertinemment est supposé en effet être le support du savoir, s’élèvera jusqu’à l’absolu, la puissance du maître, et que ce sera ça qui conjuguera le savoir à l’absolu, c’est vraiment un des plus… enfin, c’est la dialectique, c’est tout dire. Il faut se guider au fanal de la dialectique : pour être sûr de tourner en rond, il y a pas mieux.

Alors reprenons notre fil. Cette vie, cette vie dont nous avons la bouche à l’abri de ce qui est le plus sûrement voué à la mort, cette vie dont nous avons plein la bouche, à quel titre vaut-il de s’en servir ? Ce que je suis en train d’énoncer dans ses débuts, dans cette entrée en matière, c’est ceci, c’est l’usage qu’on en fait de métaphores ; c’est-à-dire que là où nous sommes pas capables de rendre compte du moindre comportement enfin, il y a quand même là la couverture, le chapeau de la vie : c’est comme ça parce que c’est la vie. Il est clair que pour si peu que nous prenions d’appui dans l’usage de ce mot, il peut venir qu’aux termes. Partout où on a osé l’employer d’une façon qui a eu des conséquences, et pas d’une façon futile.

Là où on a parlé de « je suis la voie, la vérité et la vie », la vie vient en dernier, et encore, si vous fouillez un peu dans toute cette littérature, la *vita nuova*, ça veut dire qu’il faut se débarrasser de pas mal de choses qui sont généralement considérées comme de la vie, pour que vienne la vie neuve. Elle est toujours l’aboutissement de quelque chose qui d’abord est frayage de sens, et comme on dit, essayer de nous donner à la vie un sens. Alors la meilleure façon de commencer à lui donner un sens, c’est pas croire que c’est elle-même qui est le sens. Il arrive qu’elle soit l’aboutissement du sens. S’il y a une chose absolument certaine, c’est que c’est pas du tout à donner un sens à la vie qu’aboutit le discours (11)psychanalytique. Il donne un sens à des tas de choses, à des tas de comportements, mais il lui donne pas le sens de la vie, pas plus d’ailleurs que quoi que ce soit qui commence à raisonner sur la vie. Quand le biologiste, le béhavioriste commence à considérer comment ça se comporte, il peut en effet parler de ce que j’appelais tout à l’heure se conserver, et s’il pousse un peu les choses, il parlera de survie. Survivre à quoi ? Là est la question. Pour ce qu’il en est de l’être parlant, il y a quelque chose qui s’appelle l’acte, et ça fait là pas le moindre de doute que le sens, la caractéristique de l’acte en tant que tel, c’est d’exposer sa vie, de la risquer ; c’en est strictement la limite. Et je m’en vais pas me mettre à exposer le pari de Pascal, pour dire que la vie, pour qui pense et sent un peu, n’a strictement qu’un sens, pouvoir la jouer. En échange de quoi ? Sans doute d’innombrables autres vies. Il n’en reste pas moins que ce dont il s’agit, c’est de la jouer, c’est du pari. Jusqu’au point où nous en sommes c’est ce que le discours, le discours du maître particulièrement et ça Hegel l’a fort bien vu, c’est que hors du risque de la vie, il n’y a rien qui à la dite vie donne un sens.

Une autre forme de déchiffrage, c’est ce que je mets en jeu ici ; une autre forme de déchiffrage nous est proposée, mais l’étrange c’est que ça ne parte que d’un autre discours. Il y a pas de trace dans le début du discours de Freud, de référence à la vie. Il s’agit d’un discours, d’un discours dont il enseigne, celui de l’hystérique, et ce discours, qu’est-ce qu’il y découvre ? Très précisément, un sens. Et ce sens, par rapport à tout ce qui s’est jusque là évalué, est autre. C’est, vais-je dire, le ou la, disons pour frayer, la chose, c’est la jouissance ; mais si vous mettez la chose en 2 mots avec un petit trait d’union, c’est le joui-sens. Pas un seul des propos de ces biens-venus, ces bien-aimés, – j’ai appelé la malade de ma thèse dont je parlais tout à l’heure, Aimée, ce n’était pas une hystérique –, pas un seul propos de ces hystériques dont nous ne puissions dénoncer quel fil, fil d’or de la jouissance, les guide ; et c’est même très précisément pour cela que ce discours énonce le désir, et fait ce désir pour le laisser insatisfait. Freud nous guide et il nous a donné, c’est vrai, un nouveau discours qui fait, vous ne vous en apercevez même pas, que toutes les façons que nous avons d’aborder le sentiment, l’incident, l’affectuation[[8]](#footnote-8) de quelque chose dans un certain champ, vous tous, pas besoin pour ça que vous soyez en analyse, ni analyste, vous savez l’interroger d’une façon dont il n’y a rien dans toute la littérature passée, même si telle qu’elle est faite, elle témoigne de tourner autour de ça. Je parlais tout à l’heure d’un romancier, George Meredith, qui écrivait tout à fait au début de ce siècle ou même un petit peu avant, quand nous le lisons, enfin, si nous pouvons sentir, enfin, quelle justesse brûlante, quelle divinité comique le guidait, c’est dans des termes qui étaient strictement impensables à l’ère victorienne où ce roman sortait.

Qui donc avant Freud était capable, à propos d’un deuil, – c’est quand même une chose qui se rencontre de temps en temps, pas souvent –, à propos d’un deuil guidé, pas par quel fil, parce que Freud a écrit bien sûr sur le deuil, mais qui peut traduire ça, en termes sensibles. Quand dans *Deuil et mélancolie*, littéralement je n’ai eu, pour tout vous dire, qu’à me laisser guider ; enfin, si j’ai un jour inventé ce que c’était l’objet petit **a**, c’est que c’est écrit dans *Trauer und Melancolie*. La perte de l’objet, qu’est-ce que c’est que cet objet, cet objet qu’il n’a pas su nommer, cet objet privilégié, cet objet qu’on ne trouve pas chez tout le monde, qu’il arrive qu’un être incarne pour nous ? C’est bien dans ce cas-là qu’il faut un certain temps pour digérer son deuil, jusqu’à ce que cet objet, on se (12)le soit résorbé. C’est dit en clair, écrit dans Freud. Mais de nos jours, il y a un tas de gens qui, sans jamais avoir lu ce texte de Freud, mais simplement à cause de ce qui circule, de ce qui se passe comme ça dans la conscience commune, comme on dit, sont capables de se dire, ça c’est pas un vrai deuil, et discuter la question. C’est un petit jeu masochiste, par exemple. De nos jours, c’est à 15 ans qu’on sait se servir du terme maso : il est maso. Tu es maso, je suis maso, il est maso, ça se conjugue. Et tout le monde sait que maso, c’est du toc. C’est pas un vrai deuil, c’est à la portée de tout le monde ça. Enfin, est-ce que vous imaginez cette question-là discutée avant Freud ? Moi j’ai entendu ça de mes oreilles, et ce qui prouve que quand même il est arrivé quelque chose. Oui. Cette dimension du sens en étant identifiée à la jouissance, avec ceci de surcroît hein, – c’est à ça que servait ma petite histoire d’à l’instant –, c’est que c’est pas simplement ce qui était déjà à la portée de tout le monde, mais que personne n’avait jamais exprimé avant, la conscience, la pensée, la maîtrise, enfin un très très grand nombre de catégories qui avaient bien aussi leur prix mais qui étaient un peu soufflées quand même. On a expliqué beaucoup de choses, mais quand même pas toutes, dont nous avons quand même hérité, hérité dans l’usage, n’est-ce pas, qu’on en fait. Faut pas vous figurer qu’il y avait même des philosophes, des écoles comme ça un peu particulières qui avaient trouvé que la jouissance ça méritait mention hein, parce que ne vous y trompez pas, Épicure, enfin, c’est pas du tout la jouissance, c’est le plaisir, et le plaisir ça consiste à ce que, comme on dit, la tension soit le plus bas possible. Moins vous en faites d’abord, mieux ça vaut, mais moins vous en sentez aussi, plus c’est agréable. Il n’y a pas l’ombre de recherches de jouissance, et entre nous, qui est-ce qui la recherche ? Réponse : les pervers ; ça c’est l’enseignement de Freud. Il y en a qui sont des mordus de la jouissance, et pour cela ils sont prêts à tout. Ça les mène loin sans doute, mais ça ne les mène pas dans une certaine voie avec laquelle on pourrait imaginer quand même quelques rapports c’est la jouissance sexuelle. Il est certain qu’il y a dans Freud ceci d’abord, qui consiste à montrer que la jouissance sexuelle est le point idéal par rapport auquel se repèrent les diverses jouissances perverses, ceci d’une part, et d’autre part que toutes sortes de comportements qui jouent avec le désir en jouent d’une façon telle, que ce dont il s’agit, c’est que en aucun cas on aboutisse à la jouissance, et ceci s’appelle la névrose.

Les deux percées, les deux trouées que fait Freud, c’est ça ; les *Trois essais sur la sexualité*, c’est ça que ça veut dire. Dans *Malaise dans la civilisation*, là cette espèce de cri qui tranche d’autant plus que, par rapport à l’ensemble de son discours enfin, ça détonne, que la jouissance sexuelle est sans aucun doute, enfin, le moment de la jouissance. Il y a quand même ce quelque chose qui reste à côté, c’est que tout ce qu’il démontre dans le comportement humain, c’est que s’il y a une chose pour quoi le comportement est fait, c’est pour se défendre de la jouissance. Freud a donc apporté cela ; tout ce qu’il a apporté comme théorisation qu’on appelle énergétique n’est que tentative de fonder quelque chose qui ressemble à la physique moderne, avec cette étoffe, dirais-je, ce fluide, cette hypothétique chose qu’est la jouissance comme support. Qu’est-ce que veut dire « principe de plaisir », sinon la transposition lucide. Il est d’autant plus remarquable qu’il ne s’est pas trompé un seul instant sur le sens d’une certaine morale dont j’ai parlé tout à l’heure, sous le nom de morale épicurienne. Il ne fallait pas entrer dans ce jeu de la jouissance, c’est ça qui était le plaisir. Freud transforme ça en terme de niveaux, de même qu’on pourrait dire que la physique, la mécanique, la dynamique moderne est fondée sur le principe du moindre travail. Je veux dire que pour que quelque (13)chose passe d’un niveau à un autre, il y passera par la voie la plus courte, que tout le raisonnement sur ce quelque chose, enfin, mythique, j’espère que vous vous en rendez compte, qui s’appelle l’énergie, de quoi s’agit-il ? Énergie électrique, thermique, l’énergie quoi, qu’est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire simplement que quand vous faites le compte à la fin, vous devez retrouver le même chiffre qu’au début, et comme les chiffres, vous les fixez de façon tout à fait précise sur chaque « déplacement » de l’ensemble, vous les choisissez de façon à ce qu’à la fin, ça fasse le même total, c’est pas autre chose, l’énergie. Freud ne peut pas s’être tout à fait aperçu de ça, parce que comme beaucoup de gens, enfin, à son époque, il croyait que l’énergie c’était autre chose qu’un calcul. Et alors, qu’est-ce qu’il inscrit ? Il inscrit ceci, que le principe du plaisir, de même que la chute des corps dans la loi du moindre travail, le principe du plaisir c’est la pente de la moindre jouissance. Et puis, il s’aperçoit dans un second temps que cela ne suffit pas, et il fait l’au-delà du principe du plaisir, et qu’est-ce qu’il nécessite à cet au-delà, c’est ce qu’il appelle automatisme de répétition.

Il faut un peu se laisser guider comme ça surtout quand on n’a pas le temps infini à parler, il faut se laisser un peu guider par la langue ; il n’y a pas qu’en français que répétition ça veut dire ce que ça veut dire, c’est-à-dire deux fois ou trois fois ou une infinité de fois, la pétition c’est-à-dire la demande. Et la répétition, ça veut dire que la demande, ça ne s’arrête pas, et que rien ne l’étanche. Et là il est forcé d’élucubrer toute une mécanique du retour qui bien entendu est beaucoup plus que lisible, qui est même traduisible, du retour de la vie à la mort ; et en effet pourquoi pas ; à part ceci, comme je viens de vous le faire remarquer, que cela laisse complètement intacte la question de ce que c’est, la vie. Je suis parti de là, ça m’a été inspiré par les questions tout à l’heure autour de Szondi, mais enfin, c’est tout à fait clair que là, la mécanique dite du plaisir trouve sa limite. Non seulement elle trouve sa limite, mais elle la trouve tellement qu’il y a encore beaucoup d’analystes pour trouver que le taux de *Trieb*, pour ne pas le traduire par instinct, la dérive de la mort, ça ne colle pas, eux ne marchent pas dans cette affaire. Tout ça reposant bien sûr sur le malentendu fondamental que le plaisir, c’est la jouissance. Bref ce que je veux faire remarquer, c’est qu’il y a un certain second discours de Freud qui est la tentative d’une économie, d’une balance des comptes, d’une énergétique, pour dire le mot, qui est inspiré du discours scientifique et qui n’est pas du tout d’ailleurs forcément à côté, mais qui n’a strictement pas les moyens de pousser son articulation jusqu’à des conséquences sûres qui montrent elles-mêmes sa défaillance, qui mettent en avant l’au-delà du principe du plaisir en clair, comme ce que ça est, à savoir que ce qui est au-delà du principe du plaisir, c’est très précisément tout ce qui pèche, tout ce à quoi à affaire l’analyste, c’est-à-dire cette répétition d’une demande, qui est tout de même là pour quelque chose, pour quelque chose d’autre que d’aboutir à l’anéantissement. Là il y a quelque chose qui insiste et ce qui insiste, c’est justement ce qui a le plus de sens, et ce sens c’est de l’ordre de la jouissance. Freud sans aucun doute se rejoint lui-même à travers ce détour qui lui est imposé par l’énigme des faits auxquels il apprend, au-delà du discours de l’hystérique, à s’affronter. Il n’en reste pas moins que s’il y a une énigme, une énigme qu’il laisse béante, et qui est ce par quoi enfin s’amorce ce sur quoi à la fin des fins tombe sa plume, à savoir la division, le clivage de ce qu’il appelle le *Ich*, à savoir le sujet, car au moment où il se déconcerte, du fait que le *Ich* soit divisé de lui-même, à savoir qu’il poursuit concurremment le désir contradictoire, là en ce point extrême de rencontre avec ceci, (14)disons pour aller vite, qui est le point où je reprends la chose. Il a tout de même depuis bien avant posé la question dite du narcissisme, c’est à savoir. Par contre d’où je suis parti comme peut-être une partie d’entre vous, c’est à savoir sous l’espèce de ce que j’ai intitulé le stade du miroir. Il y a un mode de jouissance imaginaire qui est celui-ci, que l’homme se satisfait de son image, cette ombre, ce découpage, ce profil, cette chose dont nous nous servons dans les expériences d’éthologie, faire peur à une poule avec un découpage d’aigle ou de faucon. Freud marque ça tout de suite après la guerre de 14. Pourquoi est-ce que un objet, en apparence aussi éloigné de la fonction de la jouissance, que ce trompe-l’œil, c’est bien le cas de le dire, qu’est ce double, l’image spéculaire, comment est-ce que ça peut constituer un point d’attache, c’est de là que Freud insiste, marque dans toute sa seconde topique que c’est le vrai fondement de ce qui préside au moi. Si à la fin il aboutit à ce quelque chose qui se formule la division de l’*Ich-Spaltung*, la brisure du moi, c’est bien qu’à ce moment là, quelque chose enfin une nouvelle fois, le frappe. Le frappe dans quoi ? Mais dans rien d’autre que dans la cohérence, dans la cohérence de ce que le sujet manifeste. Dans quoi ? Dans l’inconscient. Dans l’inconscient en tant que quoi ? En tant que l’inconscient, ça se lit. C’est parce que Freud lit, traduit, interprète, interprète deux symptômes, dont l’un veut dire le contraire de l’autre, à savoir que dans un cas il veut à tout prix avoir un phallus, et dans l’autre cas il ne veut à aucun prix l’avoir, qu’il parle, qu’il avance dans ses derniers écrits sur lesquels se termine son message de l’*Ich-Spaltung*, de la division du sujet.

Si j’ai parlé dans un temps de retour à Freud, c’était pour rappeler au niveau de l’expérience, au niveau d’une pratique, d’une pratique qui n’opère que dans le champ langagier, où c’est presque tout le temps un seul qui parle ; à cause de cela, j’ai appelé un jour comme ça, parce que j’avais ma claque d’entendre parler de l’analysé, je l’ai appelé l’analysant ; parce que c’est vrai, c’est lui qui fait tout le truc. Ça je dois dire que ça a eu du succès, j’ai jamais vu ça ; dans les huit jours même à l’Institut Psychanalytique de Paris, qui comme vous le savez n’est pas tout à fait de mon bord, tout le monde n’en avait que l’analysant à la bouche. C’est pas mal, ça prouve que c’était toucher juste, et puis après tout, ils savaient peut-être pas que ça venait de chez moi ; ça se dit comme ça de bouche à oreille, mais en fin de compte, je veux dire que c’est très possible, il y a tout de même des choses convaincantes. Je regrette de n’avoir pas toujours autant de succès.

J’ai rappelé ceci : qu’au niveau d’une pratique, il y a pas besoin d’au-delà. On m’a posé tout à l’heure la question de savoir si je n’hypostasiais pas quelque chose sous le symbolique, sous l’imaginaire, et encore deux choses différentes ; mais bien sûr, tout à fait d’accord, mais hypostase, il faut quelques réserves. C’est bien possible que j’hypostasie quelque chose, mais ça ne regarde que moi ! Je ne suis pas sûr, mais qu’est-ce qu’il hypostasie comme ça, un petit peu, comme ça sans le vouloir. C’est justement comme ça qu’on est foutu, on hypostasie à tour de bras, toute la journée. J’ai quand même jamais dit enfin que le logos, ce fût quelque chose même en un point idéal, quelque chose qui soit situable. Je ne l’ai jamais dit, parce que vraiment je ne le pense pas, ça n’a aucune espèce d’importance. Je ne pense pas, je dis : « l’inconscient est structuré comme un langage, parce que dès l’émergence de cette notion apportée par Freud il est clair qu’il ne s’agit que de ça ». Si le rêve signifie quelque chose, c’est parce qu’on le raconte, et qu’à partir du moment où il est raconté, on se pose plus aucune espèce de question sur le fait que c’est ou non bien ça vraiment qu’on (15)a rêvé. L’important c’est pas ce qu’il a rêvé, c’est ce qui sort ou ce qui ne sort pas. La preuve, c’est quand il y revient après coup et qu’il dit « Ah, mais j’avais oublié ça », tout est là. C’est qu’il a mis cette note de surcroît dans un second temps, et c’est la seule chose qui nous importe, il l’a dit dans un second temps, donc il essayait est-ce de nous piper, est-ce de se piper, il y a en tout cas quelque chose de certain, il ne l’a pas tout de suite raconté ; en d’autres termes, tout ce qu’il est en train de déclarer sera retenu contre lui. Et c’est la seule chose qui importe, c’est ce qu’on va pouvoir lire à travers ça, pour ça, tous les modes de traduction sont bons, tous les coups sont bons, à ceci près, bien sûr, que ce n’est pas l’analyste qui les porte ; c’est parce qu’il est inhérent au signifiant d’être équivoque, que tous les coups sont bons. C’est parce que déjà c’est de ce fait équivoque, que l’analysant, le sujet qui raconte, se sustente, et à partir du moment où on s’est aperçu de ça, que la première chose, ce à quoi sert une langue, ce qui la distingue de la voisine, c’est les jeux de mots qu’on peut faire dans cette langue-là, et pas dans cette langue-ci. Quand Freud a la chance d’avoir un sujet qui possède deux langues, il ne se prive pas un instant du truc pour équivoquer aussi d’une langue à l’autre ; je le répète, à ce niveau-là tous les coups sont bons. Et ce que je viens de dire sur le rêve est tout aussi vrai, et encore plus frappant pour le lapsus qui sont… justement le premier que vous trouverez dans la vie quotidienne, le type qui sort les clés de sa poche au moment où il arrive chez son analyste comme ça ; tout le monde comprend ça, c’est pour ça que je me sers de celui-là. Ouvrez à n’importe quelle page de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c’est dans la façon dont le type raconte son ratage, son acte manqué comme on dit, c’est dans la façon dont il le dit qu’il est pipé, c’est-à-dire qu’on lui démontre qu’il vient de le dire lui-même : je croyais que je rentrais chez moi. Et bien voilà, mon vieux, mais oui, c’est cela, vous rentriez chez moi et vous croyiez que vous rentriez chez vous. Et bien, il vient de le dire, je ne te le fais pas dire, comme on dit. Je te fais remarquer que là je suis passé sur le plan de la grammaire, parce qu’il n’y a qu’en français que je ne te le fais pas dire, ça veut dire, tu l’as dit. Mais ça peut aussi vouloir dire, je te l’ai fait dire par personne. Si vous croyez que Freud n’use tout le temps que de l’équivoque signifiante, vous n’avez qu’à vous reporter au texte, pour vous apercevoir qu’il se sert encore plus de la grammaire, et que toute sa spéculation là au début du P*résident Schreber* sur le… je l’aime, ce n’est pas lui que j’aime, ce n’est pas moi qui l’aime, c’est lui qui m’aime et ainsi de suite, n’est-ce pas, ça consiste à jongler avec ce qui n’est inscrit en fin de compte que dans la grammaire, parce que mise à part la grammaire, je vous demande quel rapport il y a entre le voyeurisme et l’exhibitionnisme. Ça ne tient dans Freud que sur un jeu de grammaire, mais ça n’empêche pas d’y faire foi.

Alors là je voudrais tout de même faire remarquer ceci : j’ai dit que, comme ça dans son temps, l’inconscient est structuré comme un langage ; après ça, j’ai été forcé d’appuyer, de dire que là-dedans, ça voulait dire que, le langage est avant. Mais est-ce que c’était la même chose dont je parlais, quand j’ai dit l’inconscient est structuré comme un langage, avec la brève façon dont je viens là d’essayer de vous faire vivre, et puis qu’après j’ai dit que le langage était la condition de l’inconscient. Ce qu’il y a d’amusant, c’est qu’on fait jamais attention à ce que je dis, absolument jamais, parce que le langage, ça n’a rien à faire avec un langage. Jamais personne n’a vu le langage hors d’un langage, seulement ça n’empêche pas que le langage, ça veut quand même dire quelque chose. Ça veut tellement dire quelque chose qu’il y a même des gens pour y croire, on les appelle (16)des linguistes. Ils essaient de retrouver dans chaque langue quelque chose qui serait le langage. Ils y arriveront peut-être, on peut même dire qu’ils sont sur la voie, mais c’est coton. Moi, les linguistes c’est des gens que j’aime beaucoup, et tout le monde, enfin, presque tout le monde est agacé de l’état que je fais comme ça, un peu à tort et à travers de la linguistique ; en tout cas les linguistes sont exaspérés. Oui, ils ne savent pas ce qu’ils me doivent ; ils me doivent quand même beaucoup d’élèves ; c’est fou ce qu’on s’est déversé de mon séminaire dans la linguistique, n’est-ce pas, pour ne parler que ce dont je peux témoigner par des noms. Tout à l’heure enfin quelqu’un me disait comme ça que, j’étais, par jeu, universitaire. Dieu sait pourtant que ce n’est pas mon genre, et si vous m’écoutez si longtemps c’est parce que je vous distrais du discours universitaire. J’ai parlé de la métaphore et de la métonymie comme ça, à la place de ce que Freud avait vu comme ça bien avant les linguistes pour bien faire comprendre les rapports que j’essaie de montrer enfin du discours psychanalytique là et cette vérité afin que l’inconscient, c’est la structure d’un langage. Oui, c’est quand même frappant à quel point Freud en apportant la condensation, dont je crois démontrer très simplement que c’est la matérialité même de la métaphore, enfin, c’est une métaphore obscure, enfin mais il y a pas un autre moyen de rendre compte de ce qu’il appelle condensation sinon le fait qu’un signifiant se substitue à un autre en créant par cette substitution même, quelque chose qui ait une autre dimension de sens que le déplacement, qui veut dire qu’on fait exprès, enfin, de prendre une vessie pour une lanterne, n’est-ce pas, que c’est exactement la même chose que dans cette phrase « prendre des vessies pour des lanternes », c’est exactement la même chose, et alors… (rires).

x – Vous allez me brutaliser, mais je m’exprime à ma façon comme ce monsieur. Est-ce que vous me comprenez ?

Lacan – Oui, je vous comprends.

x – Voulez-vous jouer avec moi ?

Lacan – Oui, tout à l’heure, vous voulez ?

x – Mais n’avez-vous pas encore assez de ce monologue, non ?

Lacan – Oui, ça c’est vrai !

x – Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que le public auquel vous vous adressez est par définition même le plus médiocre et le plus méprisable auquel on peut s’adresser, le public étudiant ?

Lacan – Vous croyez ?

x – Oui. Vous n’avez pas encore compris que historiquement il est temps maintenant de se rassembler pour autre chose que pour écouter quelqu’un qui parle de quelque chose qui l’intéresse. Au fond, moi, je viens parler maintenant de quelque chose qui m’intéresse, c’est-à-dire les gâteaux.

Public – Laissez-le parler.

x – Pardon. Qui m’invite ? Je m’invite au fond. La petite lubie de ce monsieur est de s’interroger sur le langage, et la mienne est de construire des petits châteaux avec de la pâtisserie (rires). Alors je voudrais encore ajouter que j’interviens au moment où j’ai envie d’intervenir, et que, disons que l’ensemble, ce qui jusqu’il y a environ 50 ans pouvait être appelé culture, c’est-à-dire, expression de gens qui dans un canal parcellaire, exprimaient ce qu’ils pouvaient ressentir, ne peut plus et est maintenant un mensonge, et ne peut plus être appelé que spectacle, et est au fond la toile de fond qui relie au fond, et qui sert de liaison entre toutes les activités personnelles aliénées. Au fond, si maintenant les gens qui sont (17a)ici se rassemblent à partir d’eux-mêmes, et authentiquement veulent communiquer, ce sera une toute autre base et avec une toute autre perspective ; il est évident que ce n’est pas une chose qu’il faut attendre des étudiants qui sont par définition, ceux qui d’un côté s’apprêtent à devenir le cadre du système avec toutes leurs justifications, et qui sont précisément le public qui, avec sa mauvaise conscience, va se repaître précisément des résidus des avant-gardes et du spectacle en décomposition. C’est pour ça que je choisis précisément ce moment pour m’amuser, quoi, parce que si je vois par exemple, des types qui s’expriment authentiquement quelque part, je vais précisément venir les ennuyer, mais j’ai choisi précisément ce moment-ci quoi !

Lacan – Oui, vous ne voulez pas que j’essaye d’expliquer la suite ?

x – Quelle suite ? Par rapport à ce que je viens de dire ? J’aimerais bien que vous me répondiez.

Lacan – Mais oui, bien cher, mais je vais vous répondre. Mettez-vous là, je m’en vais vous répondre. Restez tranquille là où vous étiez. Peut-être que j’ai quelque chose à vous raconter pourquoi pas ?

x – Vous voulez que je m’assieds ?

Lacan – Oui c’est ça c’est une très bonne idée… Bon alors, nous en étions arrivés au langage, si vous vous êtes là comme ça exprimé devant ce public, qui en effet est tout prêt à entendre des déclarations insurrectionnelles, mais qu’est-ce que vous voulez faire ?

x – Où je veux en venir ?

Lacan – Oui voilà.

x – C’est la question au fond que les parents, les curés, les idéologues, les bureaucrates et les flics, posent généralement aux gens comme moi, qui se multiplient quoi !, je peux vous répondre, je peux faire une chose, c’est la révolution.

Lacan – Oui.

x – Vous voyez et, bon il est clair, au moment où nous en sommes pour le moment, une de nos cibles préférées, ce sont ces moments précis où des gens comme vous, qui sont en train de venir, au fond, apporter à tous ces gens qui sont là, la justification de la misère quotidienne, au fond, c’est ça que vous faites vous !

Lacan – Oh pas du tout ! (rires).

x – Oui.

Lacan – Il faut d’abord la leur montrer, leur misère quotidienne.

x – Mais c’est justement ce que je voudrais ajouter, c’est qu’on est justement au moment où on n’a plus besoin de spécialistes qui doivent le montrer. Il est clair, que suffisamment de gens, et ça se manifeste pour le moment, la décomposition se manifeste à l’échelle planétaire avec suffisamment de force, pour qu’on voie qu’il règne pour le moment, un malaise, je veux bien concéder cette parenthèse…

Lacan – Un malaise…

x – Le public estudiantin est probablement à l’arrière-garde, bien que ce soit probablement de ce côté-là qu’il y ait le plus de troubles spectaculaires et superficiels. Bon, mais il est clair que le malaise et la conscience de son aliénation et de son refus, la familiarité de son aliénation grandit de plus en plus. Il reste maintenant à faire le pas décisif, de voir l’alternative possible. Vous n’êtes certainement pas là pour ça, quoique je ne méprise absolument pas ce que vous venez de faire mais euh… (rires applaudissements). Bon mais maintenant, au fond, je n’ai pas grand-chose à dire ; si tous ces gens ici, se rendent compte qu’au fond, la vie que nous sommes en train de mener en général, doit être changée, au fond, si ces gens là s’organisent entre eux, je voudrais dire encore quelque chose, parce que après, je m’en vais très vite, parce que…

(17b)Lacan – Non non, pas du tout, il faut rester.

x – Mais si ces gens-là s’organisent, parce qu’au fond, la seule chose qui est à l’heure actuelle nécessaire, c’est qu’il y ait une organisation, il feront autre chose que de venir écouter quelqu’un qui parle, et même qui puisse parler de politique, ou de n’importe quoi, et euh…

Lacan – Et vous voyez, vous voilà dans l’organisation !

x – Oui, oui.

Lacan – Parce que le propre d’une organisation, c’est d’avoir des membres, et les membres, pour qu’ils tiennent ensemble, qu’est-ce qu’il faut ?

x – de la cohésion.

Lacan – Je ne vous le fais pas dire ! (rires). C’est là que j’en étais, parce que, figurez-vous que ce que vous êtes en train de raconter là, ça a comme ça un petit air de logique. Vous êtes un logicien.

x – Vous faites là un grave saut, enfin, parce que ce n’est pas parce qu’on a de la logique, qu’on en fait, c’est un discours de spécialiste.

Lacan – Pas du tout, votre organisation, qu’est-ce que c’est ? Vous venez de le dire, c’est de la cohésion, c’est de la logique.

x – Non, ce n’est pas de la cohésion, ce n’est pas de la logique, je m’en fous de ce niveau-là. En partie de la volonté subjective de chacun, de moi, comme d’autres, et comme j’en suis sûr, tout plein dans cette salle probablement, malgré qu’ils soient ici, et qu’ils soient venus euh, vous écouter, mais j’en suis sûr que c’est de la volonté subjective de chacun qui a envie.

Lacan – Pourquoi parlez-vous de subjective ?

x – De subjective, c’est au fond, une chose que tout le monde comprend.

Lacan – Ah, je ne vous le fais pas dire, tout le monde comprend ! (rires).

x – Bon mais attendez, cette subjective qui, c’est ça le sens, au fond, de l’histoire maintenant, qui veut se lier avec les autres, pour euh…, ce n’est que là que l’alternative sociale, au fond, dans l’intersubjectivité, et c’est là au fond, la cohésion de, ce n’est même pas besoin d’être un logicien, comme vous dites.

Lacan – Vous n’avez pas remarqué que les révolutions ont pour principe, comme le nom l’indique, de revenir au point de départ, c’est-à-dire de restaurer ce qui justement clochait.

x – Oui, mais ça c’est un mythe journalistico-sociologique (rires), qu’au fond, il ne faut pas venir spécialement après les heures de cours, pour venir l’entendre dire, mais je suis sûr que tous les professeurs doivent le dire, et au fond, tous les journaux… Je vous dis que c’est une erreur, et que probablement que dans les années à venir, vous verrez l’erreur à vos dépens, probablement, comme aux dépens de tous les spécialistes, qui sont pour le moment comme vous, ici, en train de lécher les dernières miettes du spectacle et je vous en prie, profitez-en ! (rires).

Lacan – Ça m’étonnerait, ça m’étonnerait que ça soit comme vous dites, la fin du spectacle.

x – Mais écoutez, sur ce plan là je ne discute pas avec vous, on verra hein ! vous verrez !

Lacan – Oui on verra, mais c’est pas couru, vous savez !

x – Enfin oui, à la base, c’est une sale discussion parce que à la base, vous n’avez pas les mêmes intérêts que moi.

Lacan – Vous ne savez pas. Vous avoueriez vos véritables intérêts ?

x – Pardon ?

Lacan – Quels sont vos véritables intérêts ?

x – Non mais ça au fond, j’ai dit ce que j’avais à dire, je l’ai d’ailleurs dit…

Lacan – Vous voyez comme vous aimez dire quelque chose !

x – C’est la première chose que j’ai dite au fond.

(18a)Lacan – Oui c’est aussi la dernière, parce que vous ne pouvez pas aller plus loin, vous ne pouvez pas aller plus loin que cette idée de volonté subjective, qui est une idée justement, qu’on trouvait, je viens de faire remarquer justement que le sujet n’est jamais pleinement d’accord avec lui-même, même vous qui… la preuve c’est que vous avez tout de suite commencé à parler d’organisation, au moment où…

x – Là je peux dire quelque chose, peut-être que vous ne voyez pas très clair ?

Lacan – Juste après le moment où vous avez fait la pagaille, vous voulez l’organisation ; avouez que quand même !

x – Bon mais monsieur, est-ce que je pourrais vous répondre quelque chose ?

Lacan – Je n’attends que ça !

x – Il est aisé de voir que dans une certaine situation donnée, il faut à un moment donné, disons, capter ou plutôt casser ce qui est existant pour qu’à un moment donné, c’est au fond ça la dialectique, au fond.

Lacan – Car vous en êtes encore là, vous en êtes encore à la dialectique ?

x – Mais quand vous parliez de, quand vous parliez d’un semblant de contradictions entre la volonté subjective et l’organisation, ce n’est pas une contradiction ; l’organisation à un moment donné est une concession subjective à l’histoire.

Lacan – Vous voyez que vous en êtes déjà aux concessions, mon Dieu.

x – Il s’agit, monsieur, la survie dans laquelle nous vivons pour le moment, n’a fait que vivre sur les concessions infligées aux individus. Il s’agit pour le moment de trouver une organisation sociale qui dépasse le point où on en est pour le moment, et qui satisfasse au fond, satisfasse le mieux…

Lacan – Vous voyez, maintenant, vous en êtes au mieux, qu’est-ce que c’est ce mieux, un superlatif ou un comparatif ?

x – C’est un dépassement vous comprenez ? Il ne s’agit pas de Jésus ou Dieu ou bien d’une situation, il ne s’agit pas d’absolu ou de, non c’est un dépassement, c’est ça l’histoire.

Lacan – Qu’est-ce qu’il vous faut quand vous veniez de dire le mieux, il semble bien que c’est un superlatif.

x – Le plus mieux, enfin. (rires).

Lacan – Ah voilà, écoutez, vous êtes exactement mon vieux, vous êtes un appui précieux à mon discours, c’est justement là que je voulais en venir, c’est au plus mieux.

x – Mais je vous écoutais déjà depuis cinq minutes, mais il ne me semblait pas que c’est de ça que vous causiez.

Lacan – Mais si, je parle de ça, c’est du plus mieux qu’il s’agit.

x – Il y a ici 300 personnes, vous êtes au départ d’accord avec moi, vous êtes d’accord que au fond, l’université en soi n’est pas là, comme tout le reste d’ailleurs, comme la cigarette gauloise, comme le pain de campagne ou comme vous-même, en tant qu’objet hein (rires) ; vous n’êtes là au fond vous ne pouvez vous justifier que par le fait même que vous êtes là ; il n’y a plus au fond, on n’en peut plus à un moment donné trouver de justification, par exemple à l’université ? Est-ce que quand vous êtes venu causer ici, vous avez dit que l’université est à détruire, à supprimer de fond en comble ?

Lacan – Je n’ai pas dit ça.

x – Nous sommes ici 500 personnes qui chacune, du fait qu’on est dans des situations précises, qui a chacune des talents divers, des situations privilégiées, il serait possible, étant donné que l’on partirait du postulat que l’on aurait envie de changer quelque chose, il serait possible de trouver ensemble une forme d’organisation qui puisse être une forme efficace. Est-ce que quand vous venez causer vous parlez de ça, ou bien est-ce que vous parlez d’autre chose, qui à ce moment-là ne fait que… vous parlez 3 heures, puis après on rentre, puis après bon, hein…

Public – Tais-toi maintenant.

(18b)Lacan – Bon, alors on continue quand même !

Public – Oui.

Lacan – Oui, ah ! (soupir). J’en étais à ce point, n’est-ce pas que le langage détermine et est substantiellement ce en quoi justement repose la réalité de ce terme de structure. C’est très précisément parce qu’un certain discours se trouve approché très insupportablement du réel, du réel qui n’est pas ce qu’on appelle enfin, comme vient de le démontrer avec beaucoup de talent mon interlocuteur, du réel qui n’est pas quelque chose qui a affaire avec ce qu’on appelle communément la réalité, à savoir en effet comme je viens de vous le faire remarquer, le fait que vous soyez tous là et que vous ayez à mon égard une grande patience, qui est en effet quelque chose qui a ses limites ; ce quelque chose c’est vrai enfin, qui vous intéresse du fait que vous êtes là, est en effet lié à chacun d’ailleurs de façon qui lui est entièrement personnelle, subjective, comme il l’a dit, subjective et ce pourquoi vous êtes enfin, entre Charybde et Scylla, entre la chèvre et le chou, entre ceci et cela, mais assurément pas unifié par autre chose, comme vous venez d’entendre un discours qui malgré tout du fait même du contexte prend l’aspect d’un exposé, d’un exposé de quelque chose dont vous attendez après tout quelque chose qui puisse s’épingler, se ranger quelque part, comme étant une certaine conception du monde. Il y a rien de plus différent de cette sorte de frayage qui est très positivement fondé sur une certaine expérience, sur l’expérience qui consiste dans l’existence de ce qu’on appelle névrose, et pour simplement les indiquer deux grands versants d’une névrose dont l’essence est de situer le sujet par rapport à un désir qu’il veut garder insatisfait et d’une autre qui, la seconde enfin, celle dont je n’ai pas encore dit en avant le nom car dans la première vous avez certainement reconnu les hystériques, dans la seconde la confrontation à un désir strictement défini, situé, constitué comme un désir impossible ; que quelque chose se manifeste dans ce contexte n’est-ce pas, qui est la mise au premier plan, l’interrogation comme telle de la névrose et la tentation d’élucider aussi loin qu’il est possible un sens, s’il se produit quelque chose comme ça et s’il se produit aussi quelque chose, après tout mon Dieu, qu’on peut bien dire jusqu’à un certain point être nouveau, à savoir cet appel éperdu à un changement, on ne sait pas lequel, mais qui, comme je l’ai déjà dit bien des fois en présence d’interruptions comme celles-ci, est quelque chose qui n’aboutit en fin de compte qu’au vœu qu’on soit tous ensemble, et pourquoi, pour uniquement cette visée, ce but, cette instance pressante et en quelque sorte exigée à tout prix, n’est-ce pas, qui est que ça change ; que ça change à quoi ?

(interruption)

Que ça change pour une nouvelle organisation ; cette organisation, c’est pas du tout exclu ; qu’on la voit naître, on la voit sous forme d’un régime qui s’intitule, s’intitule même, mon Dieu, pour ce qui est leur inspiration en effet suprême, n’est-ce pas, c’est la totalité enfin, c’est comme il vous disait à l’instant enfin, n’est-ce pas, qu’on y soit tous, qu’on se serre encore un petit peu plus les coudes pour être ceux qui veulent quoi ? Organisation qu’est-ce que ça veut dire, si ce n’est pas un nouvel ordre ; un nouvel ordre, c’est le retour à quelque chose qui, si vous avez bien suivi ce que je vous ai dit et d’où je suis parti, est quelque chose qui est de l’ordre de quoi ? mais du discours du maître, tout simplement. C’est le seul mot qui n’ait pas été prononcé dans tout ça, mais que le terme même d’organisation implique. Jusqu’à un certain point, c’est tout à fait convenable, qu’il y ait beaucoup de progrès dans ce sens, si on peut appeler ça progrès ; je veux dire que ce que nous révèle l’approche de ce qui se passe, enfin de ce qui se passe quand même dans un certain nombre de sujets, c’est-à-dire quelque chose d’éminemment précieux qu’il a évoqué tout à (19a)l’heure sous le terme de volonté subjective, cette volonté subjective, si nous la voyons d’une façon vraiment permanente de ne pouvoir se manifester que de sa propre division, c’est assurément fait pour nous suggérer quelque chose, c’est à savoir que c’est pas quand même l’image de l’harmonie totale enfin réalisée, c’est un appel que vous avez entendu, que je connais bien et qui est touchant enfin, ça aboutit à quelques inconvénients comme ça sur ma cravate. C’est l’amour, c’est l’amour qu’il vous prêche ; si on était tous comme ça, tous ensemble à s’aimer, c’est la Jérusalem céleste n’est-ce pas, qu’il vient vous annoncer comme ça ; ça s’est vu quelquefois au cours de l’histoire et jamais dans des moments indifférents. C’est bien justement parce que quelque chose se manifeste qui est tout de même strictement inséré enfin dans l’ordre du discours, c’est parce qu’il y a eu un discours qui est en train de proliférer enfin, qui engendre d’innombrables petits qui vous deviennent à tous et à chacun, à moi aussi enfin terriblement incommodes, à savoir le discours scientifique qui de plus en plus enfin est là imminent, menaçant par sa présence, n’est-ce pas, par l’idée que tout ça va se régler enfin en termes mécaniques, de balistique, d’équilibre, de courants et puis, plus on en saura, mieux ça vaudra, et bientôt enfin nous saurons comment produire enfin, tel ou tel type d’individu qui lui saura marcher avec tous, n’est-ce pas. Ce que l’expérience nous montre c’est évidemment tout autre chose ; ce que l’expérience nous montre, c’est que c’est un langage dont j’ai parlé et qui est ce dans quoi vous avez tous cru et grandi, que ce n’est pas là quelque chose qui vous a été transmis sans vous véhiculer en même temps toute une réalité frémissante et vacillante qui vous est faite du désir de vos parents. C’est pour autant que dans la formation de chacun, cette incidence par la mère enfin, par la langue maternelle, n’est-ce pas, ce quelque chose qui est à la fois au principe, que c’est vers là que se tourne l’amour, que c’est vers ce frémissant appel à l’union dans quoi ? Dans quelque chose de très évidemment, comme il l’a dit, aliénant. Ce qu’il y a d’absolument incroyable, c’est qu’il imagine que c’est en frappant avec ses poings la voûte du ciel que cette aliénation, qui est justement ceci qui fait que, après tout, ce qu’il vous disait, c’est quelque chose qui était un appel d’ailleurs. Un appel vers quoi ? Vers plus de vérité ; sa parole lui paraissait vraiment identique enfin à cette vérité dont il se trouvait dans l’occasion l’instrument, le messager enfin, l’ange chargé de vous sortir de quoi, de votre sommeil en fin de compte, de vos fantasmes, de votre particularité. Malheureusement, c’est tout à fait clair que non seulement cette particularité résiste, mais qu’elle est là ce à quoi on a à faire.

Et pour en venir au dernier terme, puisque dans ce petit entretien que j’ai eu avec un groupe limité, on y est arrivé à la fin à me demander raison de ce quelque chose qui est la pointe sur laquelle enfin arrive à un certain tournant, sinon à un certain terme, n’est-ce pas ce dont il s’agit de la parole comme créatrice du sens comme la parole qui en fin de compte se révèle n’être que le support de la jouissance. De quelle jouissance ? Sinon, de ceci, qui nous est montré à l’horizon, c’est à savoir quelque chose qui tourne autour de ce point, ce point idéal, qu’est en fin de compte ce dont il s’agit, à savoir la relation d’essai, de ceci, n’est-ce pas, et cet être que nous sommes tous, que je suis là avec vous, c’est quoi ? C’est cet extraordinaire enfin, manifeste impuissance qui est véritablement celle de tous ; je ne vais pas dire en face de toutes, parce que la femme ici je l’indique, je l’ai indiqué, vous le lirez dans ce qui va sortir dans mon dernier écrit, la femme ne peut pas comme l’homme être épinglée d’un rapport univoque avec ce quelque chose qui se trouve avoir été révélé par le discours analytique ; c’est à savoir que dans ce qui est de l’approche des sexes, il y a toujours un tiers, que ce tiers vous le fixiez dans l’Autre, (19b)l’Autre avec un grand A, cet autre[[9]](#footnote-9) qui est le lieu dans lequel vous témoignez ou vous articulez ce que vous avez à dire, vous manifestez enfin chacun comme le témoin de ce que vous avez pu recueillir de vérité, ou si c’est autre chose encore que l’analyse a pointé de façon beaucoup plus proche, n’est-ce pas, à savoir la fonction énigmatique jamais véritablement transfixée, jamais vraiment serrée de près, mise au point et celle qui s’exprime par le terme de toute puissance de la pensée, c’est-à-dire une notation véritablement ethnographique qui n’a véritablement pas de portée mais qui se coagule dans cette fonction, qui est marquée par ce qui distingue les sexes d’un rapport différent au phallus ; ce tiers, cette fonction tierce n’est pas portée par l’analyse, dans son rapport à la fonction phallique comme étant ce qui se rencontre en quelque sorte nécessairement, ce qui fait butée n’est-ce pas, ce qui fait aussi tout un drame, celui qui tourne autour de la castration, ce qui ne veut rien dire d’autre, que la reconnaissance d’une certaine limite. Cette limite est très précisément ceci, que c’est la même chose, je ne dis pas l’un est premier, l’autre second, n’est-ce pas ni inversement, n’est-ce pas, qui est ceci, que cette chose qui paraît véritablement liée à la reproduction, à cette reproduction passagère qui est l’énigme de la vie, n’est-ce pas, cette chose qui consiste en la différenciation chez tout vivant de deux fonctions qui sont appelées les sexes, c’est très précisément ce qui est du fait même de la fonction et de l’existence du langage, impossible à formuler autrement que, comme je l’ai dit tout à l’heure, par métaphore. Toute cette histoire qui fait que je peux dire, je suppose, enfin j’imagine, j’ose imaginer que pas un de ceux qui sont ici, pas un d’entre vous n’est pas sans avoir éprouvé, et de la façon la plus directe la difficulté de la rencontre, n’est-ce pas, le miracle de la rencontre, ce qui de tout temps a fait le rêve de l’amour, qui est à la fois bien en effet, le pivot, le point tournant de tout ce qui s’est proféré jusqu’à présent de discours, et qui pourtant est si on peut dire, véritablement voué à ce que Freud exprime sous le terme du ratage, de ce qui est toujours manqué.

C’est ça, c’est cet horizon n’est-ce pas, que nous a révélé Freud, c’est que si le sexe est en quelque sorte le point idéal autour de quoi tout discours prend son sens, il n’en reste pas moins vrai que ce point idéal est un point qui est en quelque sorte en dehors de la carte, et que la structure, c’est ça, de même qu’en mathématiques, il est non seulement pensable, mais plus que pensable, courant de se référer à ce point insituable, à ce point dont le support est en réalité beaucoup plus présent qu’on ne le soupçonne n’est-ce pas, ressemble à ce quelque chose qui se construit, et autour de quoi se construit l’idée, dans la topologie, du plan projectif, c’est très exactement vers ce point de béance que sans doute tout le discours humain converge, et d’ailleurs là le discours scientifique nous en donne autant de preuves que les autres ; et c’est la révélation de cette structure qui est ce sur quoi se fonde, et sur quoi dans des cas privilégiés qui sont précisément ceux que j’ai définis tout à l’heure par la névrose, que tourne et s’édifie le discours analytique. Pour ceci, il est évident qu’il faut accentuer, préciser quels sont les membres, les membres qui sont situables langagièrement, n’est-ce pas, au niveau le plus élémentaire de la fonction du langage. C’est ça que l’analyse nous apprend à repérer, c’est ça qui nous situe, qui définit l’analyste.

Si j’ai parlé tout à l’heure, je ne pourrais, car il faut que ce discours finisse, que faire allusion à ce que j’ai appelé l’objet petit **a**, ce autour de quoi tourne tout le procès d’une analyse. C’est dans le fait que quelque chose s’est inauguré, qui se définit par la fonction de l’analyste, qui est celui qui peut se permettre, qui ose se permettre de se mettre en position (20)par rapport au sujet, au sujet en effet plus ou moins affolé par cet extraordinaire condition humaine d’habiter le langage, qui est d’être celui qui se met en position de cause du désir. C’est vrai que le transfert n’est pas rien, mais s’il n’y avait pas la parole, la parole du sujet parlant, de l’analysant lui-même qui en trace en quelque sorte les voies, jamais l’interprétation de l’analyste ne pourrait en somme faire cette coupure, ce quelque chose grâce à quoi une structure change. C’est bien pourquoi l’analyse, je l’ai fait remarquer tout à l’heure s’est fait remarquer par ce quelque chose qui en est dans les conditions de l’histoire où nous sommes, un nouveau discours, un nouveau mode de lien social. Ce quelque chose qui s’établit de l’analysant à l’analyste est là la cellule initiale de quelque chose qui doit aller beaucoup plus, qui ira ou n’ira pas, mais si elle va, elle tiendra une place, n’est-ce pas, cette position de l’analyste, elle tiendra une place essentielle dans quelque chose qui nous mettra en repos, qui compensera, qui étanchera le mode de malaise, en effet, malaise dans la civilisation, – déjà Freud l’avait promu, il l’avait certes promu en sachant ce qu’il disait parce qu’il en sentait venir les symptômes – mais ce malaise s’accentuera certainement, il ne peut que s’accentuer en raison de ce qu’apporte de tout à fait nouveau dans le lien social lui-même, ce discours scientifique.

C’est en cela que l’époque où nous vivons fait de l’avènement de l’analyse non pas du tout un progrès, parce que, comme j’ai déjà plusieurs fois fait allusion dans ce discours, ce qui se gagne d’un côté, se perd d’un autre ; ce que nous avons acquis comme ressort, comme usage du savoir, comme mise à la question du savoir dans ses rapports avec la vérité, c’est quelque chose qui assurément existe, qui est vraiment le tampon, la marque, le saut, l’épingle, le blason de cette ère que nous vivons. Mais nous ne savons pas non plus, nous sommes bien incapables de dire par rapport même à des stades, à des époques qui nous sont proches, quel était à ce moment le savoir qui était précisément ce qui faisait l’équilibre, ce autour de quoi enfin s’apaisait cette horrible impatience ; et c’est bien parce que nous ne le savons pas que nous en sommes réduits à nos propres moyens.

Entretien à la télévision belge avec Françoise Wolff portant sur « Les grandes questions de la psychanalyse ». Cassette MK2 vidéo sous le titre : Jacques Lacan. Conférence de Louvain suivie d’un entretien avec Françoise Wolff. Au cours de cet entretien sont insérés des commentaires sur Lacan que nous indiquerons par […].

F. Wolff – Si nous demandons à Jacques Lacan ce qu’est la psychanalyse, c’est parce que nous croyons qu’il est une des plus prestigieuses figures de la psychanalyse contemporaine.

J. Lacan – La psychanalyse est quelque chose dont l’existence commence à être connue de, par beaucoup de monde. L’expérience analytique, ça n’est certes pas moi qui l’ai inventée. C’est quelque chose qui s’est constitué selon ses voies, ses voies n’ont peut-être pas toujours été les plus conformes à aller droit à leur but. Néanmoins il y a quelques sortes de formes dans lesquelles elle s’est instituée et ces formes, quoique très évidemment d’artifice, ce qui est commun à toute espèce d’expérience, n’est-ce pas, ont permis une certaine élucidation concernant quelque chose dont il ne suffit pas de dire, n’est-ce pas, qu’il s’agisse de troubles. Qu’il s’agisse de malaise est quelque chose qui soit hautement significatif, c’est évidemment ce qui résulte de l’expérience analytique elle-même.

À cet endroit, le fait que un public de plus en plus nombreux soit averti de la possibilité d’une telle expérience est quelque chose qui est la base à partir de laquelle je me trouve avoir quelque chose à dire.

[…]

Je me trouve avoir insisté, enfin, sur, sur ce qui est évident, enfin, non seulement à première inspection mais à la seconde et à toutes les inspections possible, jusqu’à la dernière. L’analyse est une pratique de langage. La découverte de l’inconscient par Freud, il suffit d’ouvrir un de ses trois premiers livres, les livres fondamentaux concernant justement la découverte de l’inconscient, il n’y a pas d’autre appréhension de l’inconscient dans Freud qu’une appréhension langagière et c’est d’ailleurs en quoi l’expérience analytique le confirme c’est que, rien n’y passe que par la parole, celle de celui que j’appelle l’analysant, ou celle de l’analyste. Il serait quand même extravagant que par rapport à ce fait pratique, enfin, on cherche un alibi dans je ne sais quelle construction accessoire.

F. Wolff – Comment définissez-vous l’inconscient ?

J. Lacan – Je définis l’inconscient… c’est devenu, c’est devenu un petit bateau, enfin, je définis l’inconscient comme étant structuré comme un langage. Ce n’est évidemment pas ici que je m’en vais me mettre à en faire le commentaire. Il est certain que c’est à partir de là que commencent les questions. Comment le fait que ces sortes d’êtres qui ce langage l’habitent, comment est-ce que ça se fait que ce serait, à m’en croire n’est-ce pas, par le véhicule du langage qu’il se trouverait dans tout ce que découvre l’analyse à l’intérieur de ce fait, comment se fait-il que lui sont transmises, enfin, des conditions aussi dramatiques, c’est le cas de le dire n’est-ce pas, que le fait qu’il soit tellement dans la dépendance de tout ce qu’il a attendu dans le monde et tout spécialement au niveau bien sûr qui est celui dont il a reçu transmission de ce langage, de ce langage qui est celui que lui a parlé sa mère, comment à travers ça quelque chose d’aussi prévenant, je veux dire dominant n’est-ce pas, que le désir dont il est en somme le résultat, la conséquence, comment sa destinée entière peut-elle être marquée par cela ? C’est évidemment là que commence l’exploration, mais le mode d’alibis, enfin, plus ou moins prétentieux, enfin, désignés sous le terme d’affects alors que, à quelle occasion ont jamais pu se produire les dits affects, c’est à l’occasion de déclarations plus ou moins opportunes, enfin, c’est là que commence l’expérience analytique ; mais ne pas lui donner comme prémisse que c’est bien au niveau du langage qu’est le problème, me paraissait d’autant plus difficile de l’éviter qu’il ne s’agit pas là du tout d’une question théorique mais d’une question qui emporte tout l’efficace de la pratique analytique.

[…]

F. Wolff – Quel est le rôle de l’analyste ? Est-ce, comme vous l’avez dit hier soir, ce rôle de « je ne te le fais pas dire » ?

J. Lacan – Oui, je me suis en effet, hier soir, armé, enfin, pour en faire un exemple, pour rendre sensible une dimension qui est celle que j’exprimais en spécifiant que j’ai dit « structuré comme un langage », c’est-à-dire une langue particulière. Nous ne connaissons que ça, enfin je voulais bien marquer la différence, l’accent, enfin l’accent précis que cela comporte, qu’après tout on ne peut qu’en habiter une ou plusieurs, mais on ne peut qu’habiter certaines de ces langues. Alors ce que vous me demandez maintenant, si je comprends bien, c’est quel est le rôle de l’analyste, m’avez-vous dit ? Re-précisez bien ce que vous vouliez dire par là. Le rôle de l’analyste…

F. Wolff – dans la relation analytique…

J. Lacan – et bien…

F. Wolff – Est-ce c’est de faire dire ou de ne pas faire dire ?

J. Lacan – Oui, c’est ça, c’est le fameux « je ne te le fais pas dire ». Je l’avançais comme exemple que de ce qui justement spécifie ce, un langage. On ne peut pas jouer sur l’ambiguïté que comporte l’expression « je ne te le fais pas dire » qui peut dire, qui peut vouloir dire deux choses tout à fait différentes en français : « tu l’as dit » et, je me mets hors du jeu : « c’est pas moi qui te l’ai fait dire par quiconque ». C’était un exemple destiné à montrer la spécificité d’une langue entre les autres et c’était pour montrer que l’intervention soulignée, que l’intervention analytique est très typiquement ce qui fera toujours usage de cette équivoque.

[…]

F. Wolff – Dans l’expérience analytique, il y a le transfert. Comment, en tant qu’analyste, vivez-vous cela ?

J. Lacan – En tant que quoi ?

F. Wolff – En tant qu’analyste.

J. Lacan – Oui, en tant qu’analyste, j’en ai l’expérience ; elle est toujours, même j’ai pu le constater pour les analystes les plus chargés justement d’expérience, à chaque fois une surprise nouvelle, et je ne peux même pas ici témoigner de ceux qui m’en ont fait l’aveu. Je ne vois pas pourquoi je les mettrais en avant quand moi-même c’est ce que j’ajouterai à leur témoignage, c’est que pour moi aussi c’est un sujet d’émerveillement, mais… ça ne dit en rien ce que… où chacun peut, fait situer enfin cette manifestation si sensible et si étonnante à voir dans une expérience que j’ai définie à l’instant par quelque chose, qu’on ne se méprenne pas, ce n’est pas la diminuer que de dire qu’elle est marquée d’un certain nombre d’artifices. Ce n’est pas du tout une raison pour penser que le transfert est lui-même artifice. C’est bien sûr là, beaucoup d’analystes, enfin, s’abriteront, dirais-je, parce qu’à la vérité, la surprise n’est jamais sans provoquer aussi un effet de terreur. S’abriter derrière la motivation artificielle du transfert pour penser qu’après tout ce n’est qu’un artifice, c’est se mettre à l’abri de quelque chose qui, on le comprend, peut paraître lourd, parce que, comme Freud lui, enfin, il ne manquait pas de le regarder en face, il n’y a aucune distinction entre le transfert et l’amour. À partir de là commence la question : comment en effet, une situation d’artifice peut-elle déterminer un ordre de sentiment qui paraît un ordre aussi élevé dans l’ordre naturel que l’amour, je dois ajouter, car le transfert n’a pas que cette forme, il a aussi celui de la haine. Mais si l’analyse a démontré quelque chose, c’est le profond, étroit accolement de l’amour et de la haine. J’ai, je crois, le premier, essayé de, ce transfert, enfin, de façon qui motive l’ordre, l’ordre élevé de son phénomène, je l’ai inscrit, enfin, la rubrique de ce que l’analyste se trouve effectivement dans l’expérience analytique occuper comme place et je l’ai épinglé de termes qu’il faut accueillir même sous la réserve de cette ambiguïté dont je parlais tout à l’heure : le sujet supposé savoir. Quelle est la relation d’un sentiment tel que l’amour avec une formule de l’ordre du sujet supposé savoir ? C’est assurément ce qu’il est tout à fait impossible non seulement d’expliquer, mais même seulement de faire sentir dans un aussi court entretien.

[…]

F. Wolff – Certains psychanalystes disent détenir la clef du normal. N’est-ce pas dangereux ?

J. Lacan – Oui, enfin c’est une, c’est une opinion, (*il* *soupire*) à la vérité, tout à fait déplacée, enfin. Aucun analyste ne devrait, je ne dis pas… (un technicien intervient puis, Lacan avec un geste d’humeur … non, ne recommencez pas toute l’affaire. J’étais à *aucun analyste,* passons à moi, allez …) aucun analyste ne peut s’autoriser sous aucun angle à parler du normal, de l’anormal non plus d’ailleurs. L’analyste, en présence d’une demande d’analyse, a à savoir s’il pense que cette demande d’analyse a forme propice à ce que le procès analytique s’engage, c’est le cas de le dire, enfin, cordonnier pas au-delà de la semelle, au nom de quoi l’analyste parlerait-il d’une norme quelconque, sinon, permettez-moi la plaisanterie, d’une mal norme, d’une norme mâle.

[…]

F. Wolff – Donc sous le couvert de la psychanalyse, il n’y a pas une répression de la liberté ?

J. Lacan – (rire) Oui…, ces termes, le terme me font rire, oui…, je ne parle jamais de la liberté.

Séance extraordinaire de l’École belge de psychanalyse, le 14 octobre 1972. Paru dans Quarto (supplément belge à La lettre mensuelle de l’École de la cause freudienne), 1981, n° 5, pp. 4-22.

(4)Vergote – Je suis heureux d’accueillir, au seuil d’une année nouvelle de nos activités, celui qui, par tout son retour à Freud, a libéré la psychanalyse de toutes sortes de contaminations qui lui venaient de toutes sortes de biologismes ou de psychologismes. Lorsque j’ai été inviter Monsieur Lacan au mois de juin, pour notre École, il m’a dit qu’il ne voyait pas beaucoup de sens à faire une conférence suivie de quelques échanges ; il m’a dit qu’il préférait avoir des contacts plus prolongés et même passer une journée ou presque, avec nous. Je n’osais pas en demander autant, mais nous n’en sommes que plus heureux. M. Lacan a même préféré, pour que ces échanges portent tous leurs fruits, de ne pas commencer par faire la conférence demandée, proposée et que je vous avais annoncée sous la réserve que vous comprenez ; M. Lacan a préféré laisser venir tout de suite les questions, et je pense que nous avons avec nous maintenant celui que j’ose à peine nommer un maître de pensée pour nous, non pas que ce mot de maître ne soit pas tout à fait à sa place ici, mais pour ce que ce mot peut évoquer de l’obésité du savoir dont M. Lacan a horreur. Mais certains d’entre nous avons assisté hier après-midi à cette maîtrise socratique avec laquelle M. Lacan peut faire surgir de toutes les questions, disons même ingénues, leur véritable sens. N’ayons donc pas peur de dire ce que nous avons à dire. Si on ne peut pas statufier M. Lacan, si on ne peut jamais le récupérer et le mettre quelque part dans une nécropole d’un savoir établi, c’est aussi parce que M. Lacan ne refuse aucune question, et qu’il ne nous demande jamais de jeter un voile pudique, sur ce que nous désirons lui demander. Alors je vous invite à ne pas refouler les questions qui viennent, à dire franchement ce qui veut se dire en vous, et je vous donne la parole tout de suite.

Lacan – Bon, écoutez, ici on est entre soi, c’est comme ça qu’il faut prendre les choses. Dans ce qui va suivre, je voudrais en fait répondre à l’invitation très sympathique qui m’a été faite et, je réponds toujours à ces choses-là comme à une gageure. C’est pas mon champ propre, vous êtes ici tout à fait hors de ma portée pour tout dire, et c’est tout à fait légitime. Mais à partir du moment où j’y suis, j’aimerais bien que se manifeste quelque chose qui me donne une idée de votre existence en tant qu’École. J’aimerais bien, cela me ferait plaisir, ce serait une récompense en tout cas à l’effort que j’ai pu faire hier soir, qui était plutôt un effort de, je ne sais pas de quoi, d’exhibition n’est-ce pas, et même encore plus suspect que de tout ce que vous pouvez formuler enfin, témoigner que j’étais encore un peu là, mais enfin c’est pas suffisant. Je dirais même que cela n’a pas de justification véritable, exactement comme le disait celui-là qui était intervenu ; il ne savait pas ce qu’il disait, bien entendu, mais cela n’empêche pas que ce qu’il disait, je pouvais l’entendre. Alors, j’aimerais bien savoir ; ici, il doit y avoir, non seulement je le suppose, mais j’en suis sûr, il doit y avoir un peu de sérieux ; j’aimerais bien savoir comment pour vous se pose…, je ne sais pas si vous voulez, et dans toute la mesure où vous voulez m’en faire part, je serais de savoir comment…, quels sont vos problèmes intérieurs, votre fonctionnement enfin. Ne croyez pas que tout cela me laisse froid. Moi aussi, j’ai mes affaires intérieures, j’ai mes problèmes. C’est pas du tout que j’ai une certaine idée préalable de la façon dont il faut mener ça. Je me pose des tas de questions, comme je l’ai fait remarquer hier soir à quelqu’un, et ne croyez pas que les questions soient moins pressantes pour moi que pour vous. C’est justement ce que, pour moi, (5)j’appelle ma récompense, c’est ce que pourraient me suggérer vos questions. Enfin, j’aimerais que vous me donniez une idée de la façon dont ça marche ici. Allez-y !

Duquenne – Mais cela laisse ouverte la question de ce qu’est l’acte, et qui a été laissée en suspens hier, l’acte psychanalytique.

Lacan – Oui.

Duquenne – Je crois que c’est le *pentum saliens* qui est à l’horizon de toutes les questions qu’on se pose ici.

Jorion – Il y a un autre mot qui a été prononcé hier, c’est le mot organisation, et vous l’avez relevé.

Lacan – Oui,… et bien voilà, parlons-en de l’organisation. Dites-moi quelle idée vous vous en faites. Il y a forcément une organisation ici (hm). Quelle idée vous faites-vous de cette organisation en tant que telle ?

Jorion – C’est justement le problème. Mais je me situe de manière différente, dans la mesure où je ne suis pas encore dans l’organisation. Mon acte de venir ici est un premier pas.

Lacan – En tout cas, vous restez sur la réserve.

Jorion – J’en ai parlé avec certains qui sont dans l’organisation, de ce qui se passait, et cela m’a laissé sur ma réserve.

Lacan – Oui, vous êtes là au bord de… Vous êtes sur la réserve, mais vous y êtes quand même porté, et la preuve en est que vous êtes là.

Jorion – Je puis un peu justifier le fait que je sois au bord, qui est qu’il me semble que l’organisation joue le rôle de prothèse pour certains qui ne trouveraient pas en eux-mêmes la puissance suffisante que de se réclamer que d’eux-mêmes.

Lacan – Oui… Les mots sur un sujet aussi mouvant, ont beaucoup d’importance J’ai dit « ne s’autorise que de lui-même », j’ai pas dit « ne se réclame que de lui-même », pour la bonne raison que se réclamer est un peu clamatoire, et en principe sinon en fait, on peut se réclamer de rien. Oui. En fait, cela a été diversement interprété, cette petite formule. Pour beaucoup de gens, cela veut dire que presque n’importe qui peut se déclarer analyste, ce qui, je dois dire, est… légal. Rien n’empêche en effet quiconque de se conduire de cette façon irresponsable. On omet dans cette petite phrase que l’analyste, cela a pour moi un sens très problématique. Je veux dire qu’il faut d’abord que cette position soit (hm), je dirais presque, occupable ; cela laisse même un doute sur l’existence de l’analyste. Enfin, à partir de quand y a-t-il un analyste ? C’est pour ça que dans cette École, qui est la mienne, j’ai tenté, comme École qui doit encore faire ses preuves, j’ai fait cette proposition qui vraiment a fait fuir à partir d’elle, un certain nombre de personnes qui…, ce qui est curieux je n’étais pas du tout sûr d’avance de cet effet, loin de là. Je me rendais très bien compte que c’était des choses difficiles à faire entrer comme exercice. Mais ce n’est pas parce que ces personnes ont cru devoir s’en aller que c’est plus facile. C’est une expérience en cours. J’ai proposé, j’ai essayé de proposer qu’on éclaire par le témoignage de l’intéressé, de quiconque ne pourrait en témoigner que de lui-même (hm), témoignage de l’intéressé du moment, (6)qui n’est pas bien sûr (hm) témoigner de ce que c’est qu’être analyste puisque c’est justement ça qui est en suspens, du moment qui témoigne de ceci, où il en est, ce qui est arrivé à le faire au moins désirer de l’être, et – si on en croit ce que j’ai fondé comme principe, à savoir que l’analyste ne pouvait même se concevoir s’il n’a pas parcouru lui-même quelque chose qui ressemble à l’expérience analytique –, où il en est au moment où, ou bien ça se confirme, ou bien ça s’affirme tout simplement, ce qui l’a fait désirer d’occuper cette position. J’ai laissé d’ailleurs libre chacun d’en témoigner ou pas. Personne n’est forcé de s’offrir à l’expérience de ce que j’appelle un peu comme j’ai pu, la *passe*. J’ai cru qu’il était… (hm), qu’il offrait plus de chance à ce témoignage de pouvoir être rendu, que ça ne se passe pas avec quelqu’un déjà en position de prononcer le *dignus est intrare*, n’est-ce pas. Il n’en reste pas moins qu’il faut quand même qu’il y ait quelqu’un qui le prononce, ce *dignus est intrare*. L’idée de séparer celui qui recueille le témoignage, de celui qui produit ce *dignus est intrare*, s’imposait en quelque sorte à partir de là. J’ai tenté cette voie qui consiste à commencer : pour frayer une voie, il y a toujours un *initium* qui comporte une part d’arbitraire. Quand j’ai dit que les analystes qui sont censés avoir une spéciale expérience de formation, doivent avoir malgré tout une façon de sélectionner malgré tout moins raide, qu’on ne le croit dans un temps que je voudrais faire révolu, n’est-ce pas ; en principe un didacticien, il ne faudrait pas croire que c’était quand même si rigide. Il s’agissait de protester contre cette auto-sélection que j’ai raillée dans une sorte d’écrit qui s’appelle « Situation de la psychanalyse en 1956 », que j’ai raillé, comme vous savez peut-être, car c’est vrai que ça prenait cette tournure-là, n’est-ce pas. C’est un article qui a sa portée. Enfin c’était vraiment tout de même d’un contentement commun sans ça, cela n’aurait pas eu d’utilité que j’essaye de faire rire ; c’est que dans le fond, tout le monde se reconnaît très bien, même ceux que j’appelle les petits souliers, rien de plus adorable que d’être dans ses petits souliers, tout le monde adore ça. Alors, l’expérience a donc commencé. Il y avait des gens qui étaient choisis par ceux qui étaient déjà installés dans le système ; pour les faire sortir de leur système, il faut forcément prendre appui sur le système lui-même : il y a aussi des gens qui ont été désignés. Il ne faut pas croire que cela donne du tout des résultats scabreux, chahutants. Il est vrai que des passeurs ont été très bien désignés. Je veux dire que c’était des gens sérieux, honnêtes, capables, menant des analyses propres, je les ai choisis parmi ceux-là, parmi les frais et moulus, ou encore en analyse, et ils ont reçu ceux qui eux-mêmes se trouvaient, se croyaient en état ou humeur de témoigner de leur affaire.

Jorion – Est-ce qu’il n’est pas significatif que c’est précisément sur ces problèmes de didactique, de reproduction qu’achoppent les organisations ?

Lacan – Oui, mon cher, que ce soit significatif, c’est à peu près cela, mais que ce soit significatif de quoi ? […] Il y a quand même organisation et organisation. Il s’agirait justement d’apercevoir que c’est vrai qu’il faudrait au moins pour le discours analytique qu’il en sorte, si c’est possible. Il faudrait un tout autre mode de reproduction ; si je puis dire. C’est très bien votre rapprochement là. Il se fait que cela va très bien. C’est aussi ce qui résulte de ce que j’appelais hier le discours, n’est-ce pas, ce qui résulte de l’existence du discours du maître. Il en résulte des races qui se reproduisent, je veux dire qu’il faut avoir une notion de race tout de même, une approximation qu’il faut juste prendre ne fût-ce qu’au niveau de l’horticulture ; on y voit bien que […] parce que là…, on produit et on reproduit des choses qui ne passent pas par le sexe, mais par…, on prend une serpette, on fait des greffes, on fait ce qu’il faut pour produire (7)des fleurs particulièrement soignées. Le discours du maître, c’est ça qui fait l’être parlant. Le maître, ça se reproduit. Il y a la race des maîtres qui se perpétue. Et celle des esclaves. […] Il est absolument clair que Freud a choisi dans ce sens, à savoir que la psychanalyse se reproduirait de la même façon. Il a voulu au moins que ce qu’il avait sorti ne se perde pas.

[…]

Il faudrait voir comment pourrait s’animer notre mode de reproduction. Alors j’ai voulu d’abord essayer comme ça d’introduire ça par des choses qui s’écrivent, qui sont tout de même publiées, là, à la portée de tout le monde, dans le numéro 2/3 de *Scilicet*. Il y avait hier un type très gentil, assez astucieux qui m’a posé des questions, et comme ce n’était pas des questions décourageantes, j’en ai profité pour glisser que j’ai travaillé durant l’année sur ça ; l’approche, la façon de cerner montrait en tout cas d’une façon plus sensible avec des petites lettres, que enfin c’est fondamentalement différent de tout ce qu’on avait écrit.

Jorion – Et le discours de l’universitaire ?

Lacan – Il est certain que les deux ont partie liée, enfin n’est-ce pas. Je ne peux pas entrer ici dans les détails. Mais ce que je voudrais vous dire, c’est quelque chose dont… malheureusement j’y arrive pas à ce que quelqu’un tout de suite en témoigne, l’écrive ; enfin, c’est une façon de parler, parce qu’au niveau de ceux qui recueillent le témoignage des passeurs, à savoir ce que j’ai institué comme… en gardant autant que possible les anciennes dénominations, j’ai maintenu ce terme de « jury d’agrément », il y a bien quelque chose, c’est ce dont je parlais tout à l’heure, du *dignus est intrare,* et comme après tout cette passe était faite pour sélectionner des gens dont on avait au moins le sentiment qu’ils sont au fait de ce frayage, n’est-ce pas, eux après se sont exposés alors à ceci que c’était dans l’épreuve de la passe et dont on a recueilli quelque chose qui soit assez porté pour qu’on puisse le considérer par la suite, que sur ce plan-là, sur ce plan-là seulement, ils étaient en position pour poursuivre le travail, c’est-à-dire pour poursuivre un mode tout à fait différent de recrutement de ceux qui sont en position de donner le *dignus est intrare*, comme ça, en conservant quelque chose qui était déjà un premier frayage ; le terme d’analyste de l’École chez nous a un autre sens que membre dit titulaire ailleurs. Ces analystes de l’École étaient des gens qui ne recevaient pas pour autant la consécration de l’expérience […]. J’ai voulu prôner un recrutement qui soit plutôt un recrutement plus jeune que ceux qui se trouvent simplement avoir, alors vraiment pour l’extérieur, parce qu’il faut bien conserver quelque chose qui ait une surface, n’est-ce pas, pour l’extérieur, le titre d’analyste membre de l’École ; cela fait A.M.E., c’est amusant, et c’est celui à propos duquel l’École reconnaît qu’il a vraiment une pratique d’analyste et qu’il peut rendre un témoignage de sa pratique […]. Et on peut aussi souhaiter que la personne en question soit tout de même capable d’élaborer quelque chose, un travail. Quant aux A.E., c’était l’idée d’un travail en flèche, ils seraient spécialisés dans cette interrogation de la formation, de ce que c’est, comment être sinon s’autoriser analyste ; et tout donnait le sentiment qu’en effet, c’était une voie, il y en a qui sont de ce registre-là. Alors ce que je voulais dire, c’est que jusqu’ici, cela ne nous a pas amené à recrutement large. Il faut dire que des A.E., on n’en a pas estampillé beaucoup, ce qui fait déjà quelques années qu’il y a cette expérience. Il y a toutes sortes de choses curieuses. Les gens qui étaient des analystes installés […] cela les avait forcés […] à cette introduction, par cette voie-là ; à la fonction d’A E. C’était certainement pas ceux qui étaient déjà plus installés qui se (8)trouvaient en mesure, comme il fallait s’y attendre, de porter un témoignage chaud de l’expérience qui les avait amenés là, et c’est dommage dans la mesure où les meilleurs doivent savoir tout de même quelque chose, malgré une certaine distance qu’ils ont pris par rapport à ce moment justement, à ce moment crucial du passage, du passage à l’acte. C’est de ça qu’il s’agit, pas un *acting-out*, mais du passage à l’acte. C’est précisément ce qui est véhiculé par ces travaux concernant un certain champ, celui du passage à l’acte. C’est ce à quoi, vous voyez, je fais toujours allusion et maintenant j’arrive à la dire […]. C’est que les passants en arrivent par cette expérience de la passe, à un résultat absolument pas croyable, à une précipitation de tas de choses qui étaient là encore en suspens dans leur analyse. […] De même, et vous voyez comme tout ça, c’est d’une relation très très complexe, il n’y a pas d’exemple où le témoignage des passeurs eux-mêmes n’était…, c’est les passeurs qui montraient même souvent le témoignage le plus saisissant, dans la mesure où même maintenant […] cette expérience de la passe était pour tous […] une chose absolument consumante, brûlante, absolument chavirée, n’est-ce pas, et ça se voit dans des effets qui étaient absolument considérables.

[…]

Mais c’est quand même par cette voie qu’on a une toute petite chance d’avoir de la formation de l’analyste une vue qui soit par cette routine, cette automatisation de ceci qui se résumait jusqu’à présent, en quelque sorte, à attendre le temps qu’il faut pour qu’un type soit assez vieilli sous le harnais, pour qu’il soit consenti par un de ses collègues, reçu comme A.M.E. Ce très vieux mode de recrutement est très général, et surtout dans l’administration, ce qui dit très bien ce que ça veut dire […]. On va s’efforcer de le conserver pour tout ce qui est des rapports avec l’extérieur. Mais alors qu’est-ce qui en règle le relief propre, du discours analytique qui est quand même autre chose ? Qu’est-ce qui le distinguerait d’une vieille routine, comme ça, de culture, d’horticulture. Là aussi, il faut bien en passer par là, par l’idée qu’il y a une autre voie, un autre type de sélection ; enfin évidemment, cela nous force à sortir de ce champ de l’horticulture. […]

Personne ne sait à peu près combien de temps il faut pour domestiquer le chien, le chat… C’est très amusant de penser à leur descendance, à ces animaux très spécifiquement domestiques ; n’est-ce pas. Il y a quand même un moment où ça a commencé. Imaginons que le chien ait été créé en même temps que l’homme, et que pour lui rendre service, il y ait eu un moment où c’est l’homme qui […] Pourquoi est-ce qu’il ne ferait pas ça avec n’importe quelle espèce animal ? Il arrive quelque fois d’ailleurs que des animaux de ce type soient très parasites et ne sont pas domestiqués.

[…]

On aurait tort de ne pas s’apercevoir de ce que l’on constate autour de soi, qu’il n’y a pas un seul propos humain qui ne soit profondément enraciné dans le racisme, « enraciné » dans la racine. Tous, tels que nous sommes ici, nous sommes tous des racistes, tout le monde en plus le sait, tout le monde passe son temps à tout faire pour que pratiquement finisse la race, mais il est tout à fait clair que c’est absolument indéracinable. S’il y a quelque part une petite chance, c’est au niveau de l’histoire analytique, c’est la seule qui soit arrivée à décoller quelque chose comme « autonomisant » (hm)…

[…]

Ce qui est important, c’est que le discours analytique nous permet d’être sûrs de ça ; à soi tout seul, c’est justement le témoignage que quelque chose se décante par du réel, n’est-ce pas, d’une façon qui vaut la peine d’être retenue en sa faveur. Alors, c’est ça, nous sommes dans cet espoir, cet espoir qu’on pourrait vraiment, ce que je disais tantôt, lui donner son (9)statut propre, et ça passe dans un mode, un type différent comme production. Mais bien entendu, c’est pas du tout pour dire que la mythologie du père… L’idée donc, c’est un témoignage latéral où nous sommes, d’une place où on peut s’apercevoir de ça, se rendre compte sur quoi c’est fondé, n’est-ce pas. Ce qui ne veut pas dire qu’on sera analyste de père en fils, c’est même tout le contraire. Mais enfin, il y a là quelque chose qui est à mettre à l’épreuve, et c’est pour ça qu’il n’y a rien de plus important qui peut se passer actuellement lorsque nous sommes réduits à l’épingler comme ça. Si on ne fait pas très attention, c’est là qu’on pourrait parler de groupe analytique. C’est très précisément justement un piège qui est assurément offert là par quelque chose qui est même démontré, que pour un rien, c’est là qu’on se précipiterait tête baissée, à savoir dans une porte sans issue ; encore que l’analyse justement ait permis enfin d’introduire une pratique, ce que j’appelle ses preuves, ses expériences de groupe ; ce qui n’est bien sûr justement possible que parce que le discours analytique est ce qu’il est ; c’est justement parce qu’il est ce qu’il peut s’isoler là comme l’autre champ que je venais de dire. On peut considérer le groupe dans sa dynamique propre, n’est-ce pas, il est très certain que c’est pas de là qu’on peut partir, parce que s’il y a quelque chose qui est absolument soumis à toutes les captures de l’imaginaire, c’est tout ce qui est justement de cet ordre. C’est ce qu’il faudrait éviter, c’est ce qui est en fin de compte le plus caractéristique de ce qui fonctionne en fait, c’est que les analystes forment des groupes. J’ai même aussi tâché de voir si on ne doit pas sortir de ça, parce que ça, c’est incontestablement une voie sans issue. C’est aux rapports de groupe qu’on se fie pour des solutions à ce problème, de la reproduction des analystes. On n’arrivera certainement à rien qu’à s’enfoncer un peu plus. Enfin, ce qu’on peut dire, c’est que ça fonctionne pour l’instant à plein, n’est-ce pas. Voilà, j’avais comme ça ponctué ces choses pour quelqu’un qui me semble être à un moment sensible de son agrégation, comme on dit, c’est-à-dire à ça, n’est-ce pas, entrer dans un groupe. J’en ai profité pour lui dire que mes essais de poser la question, n’est-ce pas…, que cette question s’est posée quelque part, dans ce drôle de lieu de passage qu’est l’École à Paris. Je ne sais pas si j’en aurais jamais les premières semences levées. J’ai apporté plus tard quelque chose qui n’est même pas…, enfin je n’ai aucune raison de sortir la façon dont je l’interprète comme aucune raison de le sortir très naturellement parce qu’il faut vraiment la clarté plus d’une fois, si on veut là la promesse ; enfin je vous ai dit le résultat tout à fait dominant, absolument éclatant, de cette mise à l’épreuve, de ce qu’il en est de la formation de l’analyste. Voilà je voudrais bien que quelqu’un d’autre sur cette base ou sur une autre, pose une question.

Jorion – Je vous remercie d’avoir évoqué ces deux spectres qui me semblaient avoir hanté les journées parisiennes, qui étaient donc d’une part ceux qui sont sortis, et puis le problème de papa et maman.

Lacan – Oui, enfin, je ne sais pas ce que vous en avez ressenti, de ces journées parisiennes. Enfin, comme vous l’avez vu, j’ai exprimé mon sentiment à la tribune, il était moins déprimant pour moi que pour beaucoup d’autres, peut-être que je suis trop intéressé. C’est possible… Mais ces élucubrations sur Abraham et Isaac et la suite, ça signifie quand même quelque chose ; oui… C’est pas…, c’est une voie dans laquelle j’avais au début d’une année beaucoup de choses à dire, c’est l’année où on n’a pas voulu que je continue, de sorte que je n’y reviendrai pas, sur cette histoire biblique. Je n’y reviendrai pas parce que ça a perdu pour moi son actualité. Mais il y a d’autres biais par où le prendre ; les remarques que j’ai faites aujourd’hui par exemple sur la distinction radicale du père et (10)du géniteur, c’est un biais qui irait parfaitement pour Abraham, Isaac, Jacob. Cela aurait peut-être intéressé ceux qui restent vivement attachés à un certain *phylum* qui n’est pas rien dans l’analyse, cela aurait peut-être pu leur donner quelques petites lumières. Mais c’est justement ceux-là qui ont mis un terme à ce moment-là à mon discours. Qu’ils se démerdent maintenant, avec leur histoire.

Patsalides – Vous utilisez souvent l’expression suivante : le discours du maître. Qu’est-ce que c’est ?

Lacan – Vous n’avez pas remarqué que c’est quand même une chose étrange, que dans l’espèce parlante l’obéissance existe. Non seulement elle existe, mais c’est là dedans qu’elle se déplace.

En fin de compte tout de même, le discours du maître, comme ça au départ, il est évident que ce soit un discours fondamental.

Nous trouvons chacun notre place. Il y a que c’est cela qui est le premier élément de toute topologie. Il faut vraiment accéder à ce qu’il y a de plus tordu pour avoir l’idée de ce qu’est la topologie.

Patsalides – Mais le terme discours laisse entendre qu’il y a autre chose à entendre que le discours du maître.

Lacan – Le terme discours… oui, bien sûr, naturellement, puisque c’est tout ce que je viens d’essayer de dire ; c’est que par la voie de quelque chose qui ne se révèle pas du tout au premier temps, enfin, par la voie de quelque chose que j’appelle la topologie, nous pouvons nous apercevoir de ce qui lie le discours du maître à quelque chose qui ne trouve peut-être pas son ressort d’une façon aussi simple qu’il apparaît, à savoir…, dans cette fonction d’obéissance n’est-ce pas, il y a des points de torsion, il y a des couloirs qui se créent, qui montrent que la topologie n’est pas si ronde que ça. C’est justement à s’attacher à ça que le discours analytique peut montrer sur quoi repose cette formidable « soufflure » du discours du maître que nous habitons depuis toujours, si je puis dire. C’est ça que l’analyste investigue : c’est des gens qui sont entortillés autrement qu’on peut croire. On appelle ça des névrosés. Il y a évidemment une autre topologie que cette sphéricité. Mais enfin, il faut s’y intéresser (hm), c’est déjà une drôle d’idée de ce que ça marche si bien comme ça, tout seul, depuis toujours que… (hm) franchement on ne voit pas pourquoi on en changerait. Mais il apparaît depuis quelques temps qu’il y a… enfin toutes les trouvailles de Freud, cette insistance d’une demande qui ne signifie absolument rien d’autre qu’une insatisfaction fondamentale (hm). C’est à ça que l’analyse fait un sort ; l’analyse n’est pas définissable autrement. Que cette chose qui a toujours en fin de compte été là, à la portée de tout le monde, et même qu’une partie de l’art, de la littérature explore, à savoir que ça ne va pas du tout comme ça. Il faut monter, imaginer, élucubrer autre chose, mais on s’en accommode fort bien. C’est ce qu’il montre, ce rapport bizarre qu’on appelle les lettres, les arts ; enfin on a bien isolé le phénomène et on vit avec. C’est une tumeur (hm). Oui, en sorte qu’on n’a jamais, jamais tiré les conséquences. Cela a l’air très sauvage, ce qu’en dit l’analyse, et ça l’est. C’est tout à fait évident. C’est pas bête du tout la façon <dont> l’analyse a reconnu là les effets qualifiés comme ça, de – elle ne sait pas très bien ce qu’elle dit, la psychanalyse – de sublimation ; avoir déjà permis d’épingler ça, c’est déjà en soi tout seul un drapeau levé, enfin. Tout ce qu’a dit Freud là-dessus est évidemment très lourd,… et ça continue. Mais c’était quand même génial de s’apercevoir que c’était là un point d’exclusion, n’est-ce pas. Ce qu’il en dit en commentaire est court, d’un côté, on ne peut plus être reconnaissant de dire des choses courtes parce (11)que c’est elles qui portent (hm).

x – Vous venez dans votre discours de définir, à travers tout ce que vous venez de dire, ce qu’est une fin d’analyse. Vous l’avez défini à travers justement ce passage de la parole vide, pour comprendre ce qui finalement peut être considéré comme la fin d’une analyse, qui arrive là où le sujet se trouve alors devant lui-même, et doit y faire face.

Lacan – Ça, c’est certain. Ce que j’ai consenti avec mes petites lettres, ça a l’avantage de montrer, enfin de donner à… mettre à l’essai un certain nombre d’interprétations, parce que dans ce que j’ai écrit dans mes tableaux, ce que j’appelle mes quadripodes[[10]](#footnote-10), S1, c’est en somme la même inscription que ce S1 qui, dans le discours du maître, se situe exactement dans la diagonale, je l’ai mis là au niveau de la production du plus-de-jouir. Ça a l’avantage d’introduire au moins la question enfin, puisqu’il s’agit de produire le discours du maître. Et pourquoi pas ? Ils passent leur temps à faire ça (hm) ! Je te laisse avec un Moi fort. Qu’est-ce que cela veut dire ? C’était pas ça. Enfin, pour l’instant, c’est la doctrine. L’interprétation de S1 à droite en bas, c’est quelque chose dans lequel les analystes comme ça formés auraient pu se trouver comme poisson dans l’eau. Ils y auraient trouvé, dans ce que je dis, une confirmation de leur système. Ils ne s’aperçoivent même pas de ça, ils ne peuvent même pas s’apercevoir comment ils pourraient se servir de moi ! C’est quand même un signe.

x – Parce qu’ils se réifient… probablement.

Lacan – Vous supposez ? Tout est là ! C’est là qu’est la distinction. Oui, enfin, cela mériterait quelques commentaires… Enfin, une analyse, ça se termine bien, ou ça se termine mal. On doit admettre que, si à sa suite, quelqu’un devient analyste, cela se termine mal (hm). Mais, c’est tout de même par là qu’il faut en passer, pour parler du discours analytique. C’est un peu provocant, ce que je dis, cela n’a pas d’autre valeur que de provocation.

[… ]

Quand je dis, ce n’est pas de l’analyse terminée, c’est pour mettre l’accent sur ça se termine. Quand on suppose que c’est terminé, cela ne veut pas dire que l’analyse est ratée. Ce n’est jamais raté, une analyse. Cela veut dire, dans ce cas-là, qu’on tombe dans le trou. Mais il est peut être nécessaire qu’il y ait un certain nombre de personnes qui tombent dans le trou… Ça motive, ça présentifie pour les autres le problème, ce dont il s’agit depuis le temps que ça tourne… Le propre de la langue, c’est qu’elle permet comme ça quelques petites astuces grammaticales, ce qui permet de (12)différencier…, c’est ça la précieux, le précieux je souligne. On ne peut parler qu’en style précieux. C’est ce qu’on a fait d’ailleurs.

[…]

Jorion – Je voudrais encore vous demander quelque chose. C’est à propos des quadripodes que vous venez d’évoquer, la façon dont ils tournent. Il m’a semblé justement à ces journées parisiennes qu’on arrivait à ce quatrième moment, et qu’on assistait dans la bouche de ces jeunes dont vous évoquiez la fraîcheur, à l’avènement d’un nouveau héros, celui qui dit la vérité, celui qui fait la théorie, qu’on appelle indifféremment l’hystérique et l’analysant, est-ce que c’est la même ? Est-ce que nous arrivons à ce quatrième moment, où l’analyste va être détrôné par celui qui parle chez lui ?

Lacan – Il y a longtemps que l’analyste est détrôné par celui qui parle chez lui, oui. Le fauteuil analytique, c’est pas un trône, hein ! Freud n’était pas du tout installé sur un trône ; il a même passé son temps à dire qu’il était prêt à rengainer toutes ses théories devant, simplement le […] de ses patients, puisque c’est comme ça qu’il s’exprimait. Il n’a jamais considéré… Ce qui est fou, c’est qu’il ait réussi à nous livrer la suite de ses élucubrations, et je dois dire qu’il n’y a rien de plus passionnant que cette série de substitutions, ce qui recouvre chez lui un mode d’existence tout à fait fameux. C’est en ça que vraiment il est un type de frayeur de loi. Ce qui est amusant, c’est que je ne sais plus qui employait de moi, l’expression de fragmentaire, à propos de – simplement il était venu à la petite convocation hier, je ne sais pas s’il est là, enfin, il faisait partie de ce qu’on a eu la gentillesse de m’apporter comme échantillon de ce que je devais rencontrer le soir –, il soulignait comme une des faces de la façon dont j’essaye de communiquer quelque chose, ce caractère fragmentaire. Je ne sais pas si ça peut convenir, mais je crois que si ce n’était pas fragmentaire, je serais rentré dans la plus vieille des ornières, celle qui consiste à croire qu’il y a un monde comme ça, où on peut saisir. Tout ça nous donne la petite idée d’où nous en sommes. Évidemment, cela fait partie de notre constitution. Il faut absolument ça. Il n’y a pas une seule personne qui puisse se rencontrer et qui n’ait pas vraiment sa petite idée bien totale du monde. C’est peut-être un organe comme le poumon, n’est-ce pas, un drôle d’organe, oui. Il n’est pas sûr qu’on puisse aussi respirer autrement. Enfin, que Freud soit fragmentaire, c’est ce qui est vraiment énorme, c’est que ce ne soit pas la première chose sensible à quiconque ouvre son œuvre, et ce rien que déjà par la distance fabuleuse qu’il y a de la *Traumdeutung* à ce qu’on a réuni sous le nom des *Essais de psychanalyse*. On ne peut pas ne pas être sensible au chemin parcouru, au fait qu’il s’agit de deux émergences. J’ai essayé de dire ça hier soir, très rapidement. Ce qu’il y a d’inouï de plus, c’est que tout ça soit épinglé dans Freud ; mais de là à penser que comme c’est signé Freud, tout ça fait un système, cela servira à tout ce que l’on veut, à un chausse-pied, on fera entrer le pied dans la chaussure, de force ; même si la chaussure claque ou si le pied perd corps, on y va ! Du moment que c’est Freud, ça ne peut être qu’une *Weltanschauung*, ce que la plupart traduit par conception du monde. C’est comique (ha), oui. J’ai été un jour convoqué, invité par un cercle d’études marxistes, qui avait je ne sais quel président, j’ai oublié son nom, qui a commencé par parler de Marx, en lui accolant immédiatement le terme de *Weltanschauung*. Enfin s’il y a quelque chose qui va exactement contre, c’est la pensée de Marx. Enfin, qu’est-ce qu’ils disent, alors là suspendus sur certains points comme ça, et ça comporte des suites à proprement parler incalculables, et dénommées pour lui, par lui comme tel. S’il y a quelque chose qui originalise Marx, c’est bien ça. Notez qu’il a mis Hegel sur ses pieds, sur sa tête, peu importe, c’est une métaphore qui n’a strictement aucun sens, enfin…

(13)Malengreau – Je voudrais dire quelque chose. J’éprouve un certain malaise par rapport aux questions qui sont posées. C’est qu’en vous demandant de venir parmi nous, on espérait débattre avec vous des problèmes qu’on a entre nous.

Lacan – Eh bien, allez-y, mon vieux ! C’est exactement ce que j’attends. Bon

Malengreau – Alors j’aurais deux questions à poser. D’abord à propos du racisme. Il y a quelque chose qui m’a frappé. Il y a un racisme aussi des sujets dont on peut parler. Il y a des sujets qu’il est très difficile d’aborder dans l’École ici, et c’est d’abord la question même de la formation du psychanalyste, à savoir qu’il y a certaines règles qui ont été énoncées par l’École, mais qui ne sont plus remises en question, ou qui ne sont plus rediscutées par l’ensemble des participants. L’autre question qui me semble faire problème, pour moi en tout cas, c’est la place qu’occupe la formation universitaire par rapport à la formation du psychanalyste. Je veux dire que personnellement j’ai une dette énorme par rapport à l’enseignement universitaire, mais il reste quand même une question, à savoir, pour une école de psychanalyse, que signifie la formation de l’universitaire. Voilà deux thèmes en tout cas qui me semblent faire partie des débats que nous avons eus entre nous, en petits groupes ou en groupes plus élargis, et que je souhaiterais pouvoir rediscuter.

Lacan – Oui, mais est-ce que très concrètement, est-ce que c’est vrai que ce que je viens de dire là, et que j’ai énoncé dans ce qui s’appelle ma proposition, ce quelque chose de tout à fait hypothétique dans l’École, est-ce que ça ne vous paraît pas être proprement du champ de vos questions… Oui, mais ça, c’est votre affaire, oui ! Oui, bon, à ce propos-là, je pense tout de même, j’ai dit quelque chose en disant que… dans la mesure où les choses en sont là, ce que cette proposition a apporté est ferme, ne serait-ce ce minime effet que ça profite littéralement à un certain nombre de gens […] des plus fervents, qui n’étaient pas les derniers venus, et qui ont cru devoir partir. On pourrait même croire que ça m’a affecté […]. Eh bien, non, j’ai pas de cœur, quoi, je vous demande pardon. Enfin, c’est pas du tout propice à la fonction de l’analyste, je dirais même que c’est peut-être une objection d’entrée ; en plus, ce que je dis là, tout le monde le sait, enfin, je dirais même plus qu’on a fondé là-dessus tout un type d’attitudes, la fameuse neutralité, qu’est-ce que ça veut dire ce terme. C’est ce que je viens de dire. Bon, il faut…, enfin, tout est là. C’est toujours la même chose, avec le langage, c’est que si on emploie de ces termes, comme ça un peu abstraits, ça permet de se dérober enfin n’est-ce pas ; la neutralité, c’est très souvent une manière d’alibi, n’est-ce pas. Si je le disais comme ça, cela aurait peut-être plus de portée, on verrait très bien où est pointée la visée du terme neutralité… Bon, alors, je vous renvoie la balle. C’est pour autant que vous le puissiez, parce qu’il faut encore savoir ce qui peut vous empêtrer au niveau où ce problème est chez ceux, pour qui ce problème a de l’importance. C’est à vous de le faire passer par la voie qui vous semblera la plus convenable. Je ne suis pas du tout en train de vous dire que ma proposition soit là l’articulation fondamentale, j’ai cru pouvoir la choisir comme tenant un point d’appui à un certain mode d’interroger ; vous avez à vous interroger par rapport à ce qui est le terme que j’ai appelé tout à l’heure le groupe. Il me semble que sur le discours universitaire, puisque c’est comme ça que je l’intitule, vous avez dit vous, formation universitaire, vous semblez au moins éveillé à ceci que, la formation universitaire vous paraît d’un autre style que de ce que comporte la formation de l’analyste. Cela ne vous empêche pas bien sûr de (14)savoir ce que vous lui devez, à cette formation universitaire, et de ce que vous pouvez vous en extraire, c’est ce que je vous dis, c’est votre affaire. Dans l’état actuel des choses, il ne me semble pas que je puisse faire plus que d’indiquer ce que j’indiquais tout à l’heure. Maintenant c’est à vous de voir comment quelque chose après tout n’a rien à faire avec un champ sur qui j’ai d’autre autorité que votre référence à ce que je dis, enfin. C’est à vous de voir et de faire, n’est-ce pas, avec cette indication que j’ai donnée dans un article de logique, que la hâte peut avoir une certaine fécondité proprement logique ; il y a toujours un moment où ce qui se passe est passage à l’acte, est une bascule, n’est-ce pas. Il est évident qu’il vaut mieux avant avoir bien compris. Mais il n’y a pas moyen d’éviter ce je ne sais quoi de hâtif dans le moment de conclure. Vous avez assez présent le texte auquel je fais allusion, qui s’appelle le temps logique.

Baudson – Je voudrais dire quelque chose. J’ai l’impression qu’on vous met dans une situation ambiguë, c’est-à-dire, on vous demande à. la fois de vous situer comme tiers, et il me semble que l’École, au niveau où elle se trouve, a besoin de se situer par rapport à un tiers, et en même temps, on vous demande de répondre au niveau du savoir, et de prendre position par rapport à un certain nombre de choses ; et il me semble qu’il est très difficile de jouer à la fois sur les deux plans.

Lacan – Pour moi, j’aime ça. Mais je pense que je n’ai même pas besoin de montrer, ni de savoir que […]. Il est certain qu’il y a une place de l’analyste par rapport au savoir qu’il faut maintenir, et pour en revenir toujours à son quadripode, qu’il faut maintenir à une place tout à fait éminente.

Baudson – Il me semblait que les gens vous posaient au début la question de savoir comment nous nous situons en tant que groupe. Il me semble qu’il y a ce désir de se repérer par rapport à un tiers, et ce de manière plus intense qu’auparavant.

Lacan – Oui. […] Je n’en vois pas du tout l’inconvénient. De toute façon, c’est vrai qu’une touche de présence y apporte une dimension disons d’exister. Mais (ha) ce n’est pas depuis aujourd’hui que je prends cette position de tiers…

Baudson – Mais je crois qu’il y a quand même quelque chose de très différent à cette référence justement, à votre manque à être et à cette référence à vous en tant que personne concrète, vous parlant.

Lacan – Oui, c’est bien possible. Mais enfin, j’ai été accueilli ici d’une façon si sympathique, si charmante et si comblante même par certains côtés, parce que je ne peux pas dire qu’on m’ait refusé ce que je voulais, puisqu’au contraire, on me l’a donné avec surabondance.

Baudson – Mais je crois que vous en avez besoin.

Lacan – Et je suis prêt, quand cela vous chantera, de revenir. Il faut quand même reconnaître des charmes de ces ombrages splendides, n’est-ce pas. C’est vraiment un endroit très agréable pour converser (ha). Enfin, je ne peux pas dire si ce serait à votre gré ou pas que je vienne tous les huit jours.

Quintart – La question, si je comprends bien le débat actuel dans l’École, est celle-ci : faut-il avoir une formation universitaire pour entrer dans (15)l’École…, entre autres, c’est une question.

Lacan – C’est une question, si par exemple, elle pouvait se transformer dans celle-ci : est-ce qu’il y a objection à une formation universitaire pour entrer dans l’École ?

Alors à ceci, je répondrai naturellement en racontant comme ça, il m’a semblé posément, la situation là où j’ai introduit, je crois avoir introduit un certain style, il est certain qu’il en résulte, me semble-t-il, en général dans l’École, dans l’École freudienne de Paris, puisque c’est comme ça qu’elle s’intitule, il en résulte certainement que le recrutement n’est pas du tout spécialement universitaire, on peut vraiment vous dire qu’il y a des gens de toutes sortes de bords, dont on ne peut pas dire que ce soit la formation universitaire qui les ait… Mais ça, ça peut être dû à toutes sortes d’autres éléments de la configuration. Je crois qu’il est très important qu’il n’y ait pas une dominance, une concertation, des habitudes ; enfin ça a un sens le mot habitude, c’est que pendant des siècles on a parlé de ça, et c’est pas des choses idiotes qu’on en a dites. Il est certain que ce serait mieux de se débarrasser des habitudes, de là à dire que le seul fait de devoir, qu’on doive une dette de méconnaissance, – comme le disait là, avec beaucoup d’authenticité, qu’il semblait à mon interlocuteur, là, à gauche, qu’on ait une dette à la formation universitaire –, il semble que ce serait aller un peu loin que de penser que ce soit en soi une charge trop lourde, que pour s’engager dans la formation analytique. Je crois quand même que ça mérite en tout cas d’être mis à l’épreuve, mis à l’épreuve après un temps d’expérience qui justement découlerait de ceci, que ce serait à partir du moment où on est dans le champ du discours analytique, que ça serait un tout autre mode d’habitude dont on essayerait de frayer la voie ; alors qu’on s’aperçoive à ce moment-là qu’il n’y a pas de doute, que l’université est de nature absolument rebelle, ça mérite quand même d’être soumis à un certain temps d’épreuve. Voilà me semble-t-il quelque chose qui paraît mesuré, raisonnable, et en ceci que, il me semble quant à moi, vis-à-vis de ce à quoi j’avais affaire, j’ai pas procédé en quoi que ce soit par l’abolition de tous les statuts en quelque sorte acquis précédemment, d’autant plus qu’après tout, ces statuts n’étaient quand même pas si mauvais, qu’ils découlaient de quelque chose, d’une voie peut-être en impasse, mais quand même une voie qui ait permis à ce mouvement, pour l’appeler par un autre mot que discours, à ce mouvement analytique, de subsister dans un certain sens qui doive à moment être mis en question, si on veut rester dans une ligne qui soit suffisamment élaborée, fondée de ce qui est à proprement parler le discours analytique, oui, bien sûr ; mais enfin, j’ai pas dit dans ma proposition, j’ai pas proposé tout d’un coup que tout le monde soit remis sur le même plan et au même pas, et que tout le monde déclare que tout ce qu’il pouvait avoir acquis comme expérience, devait être considéré comme nul et non-avenu, et qu’il se trouvait sur le même pied que le débutant, je n’ai absolument pas imaginé un seul instant que cela soit possible. À ce titre ce que vous pouvez vous-mêmes en porter, à voir même jusqu’à un certain degré d’évidence, l’allégeance à la formation universitaire, ça peut en effet très sérieusement être mis en question. Mais je dirais que c’est votre affaire, justement. C’est, enfin…, il paraît difficile, à partir du moment où vous êtes analystes, que même les plus universitaires d’entre vous, ne soient pas…, enfin, qu’il n’y ait pas quelque chose qui vous soit sensible tout à fait indépendamment du discours, évidemment le discours étant un mode de cristallisation, que vous ne soyez pas sensibles au fait qu’il fallait faire… ; il y a une rupture désirable qui est en quelque sorte inhérente au fondement du discours analytique, et certainement il en résulterait des effets, n’est-ce pas, le minimum étant des effets ruineux (hm). Bon mais, il faut pas avoir peur de payer le prix, (16)parce que c’est la règle générale, n’est-ce pas. Dans l’institution universitaire, en tant qu’elle est fondée, qu’elle existe, là aussi on paie le prix ; on paie toujours le prix de ce dans quoi on s’insère ; c’est très curieux que cette notion, pourtant de toujours et qui est si présente…, et qui a toujours été manifeste pour tout le monde. Je ne sais quelle béatitude, issue des aspirations comme ça, tend à l’oublier comme ça. Depuis que ça existe, enfin, il faut toujours payer le prix (hm). Il s’agit justement de savoir ce qu’on est prêt à sacrifier, à une certaine visée, à un certain acte.

Lebrun – Mais il me semble que cela ne soit pas seulement notre affaire, parce que c’est quand même bien vous qui venez de redéfinir l’analyse comme quelque chose qui réserve un sort à cette demande insistante, et j’ai un petit peu l’impression que, dans la mesure où nous sommes dans une École d’analystes qui en partie quand même se réclame de vous, il y a aussi ici des demandes qui se font insistantes, et on a l’impression qu’il ne leur est plus réservé de sort.

Lacan – C’est quand même votre affaire que de le faire savoir !

Lebrun – Oui, d’accord. Mais précisément dans la mesure où l’École ici qui fonctionne, ne parvient plus à articuler quelque chose de ces demandes-là, de cette écoute-là, de cette entente-là, il est évident qu’on se tourne en partie vers celui qui a défini précisément l’analyse comme étant ça, et pas la constitution d’un moi fort, la constitution de bons analystes, la constitution d’analystes qui savent des choses, et qu’on se tourne vers vous pour que ça se mette à ré-entendre si vous voulez. Ça me semble important.

Lacan – Vous remarquerez, au moins pour l’instant, que je ne vous ménage pas mes réponses, et même je viens de dire quelque chose…, je suis prêt à renouveler cette mise en présence. Croyez-vous que je puisse faire plus ?

Lebrun – Non, mais j’ai l’impression que ça a un sens que ce soit ici que les questions se posent de cette manière.

Lacan – Bon, maintenant, je crois que ça pourrait suffire, à moins que vous ayez encore quelque chose à fournir.

Jorion – Vous avez dit : « Quittez l’université », en 69, à Vincennes.

Lacan – Ah oui, j’ai dit ça ? D’une manière si impérative ? Cela fait partie du discours du maître. S’il y a quelque chose qu’explique bien mon petit quadripode, c’est ceci. C’est que contrairement à ce qu’on croit, la structure offre toujours quelque part un trou, comme ça passivement. Dans quelque discours que ce soit, c’est justement ce en quoi il est lié à la structure. Alors il est bien possible que, à Vincennes, un jour, j’ai dit : quittez l’université. C’était certainement pas un commandement ; c’était pour faire remarquer ceci : c’est que chacun de ces discours, si vous y regardez de près, je le souligne comme ça, n’est pas quelque chose à quoi on soit tout à fait prisonnier. C’est fait comme une nasse. Alors, sortir d’une nasse, chacun sait que c’est pas facile, parce que sans ça on n’aurait pas besoin de la construire, n’est-ce pas. En fait, quand on est dans la nasse, il faut un peu d’astuce pour en sortir, il faut même beaucoup d’astuce, mais lorsque j’ai dit : quittez l’université, c’était peut-être en rétorsion à je ne sais quoi, j’étais interpellé, enfin, cela voulait dire, rien ne vous retient après tout ; c’était évidemment une sorte de défi, parce que, au contraire, tout vous retient, non seulement tout vous retient, mais je ne suis pas sûr même que tous ceux qui restent d’une façon comme ça (17)pataugeante, c’est bien le cas de le dire, vous l’avez vu exemplifié hier soir, je ne suis pas du tout sûr que, pour l’appeler par le nom par lequel je l’ai épinglé, le fameux « émoi de mai », eut été en fin de compte autre chose, parce que cela s’est démontré depuis, cela ne s’est que trop démontré depuis, que… ce qu’on désirait, c’était que la nasse soit mieux faite, qu’on puisse y être confortablement installé. D’ailleurs combien de ces contestataires se sont vus introduits enfin, et se trouvent dans des places fort confortables…

x – Ils se seraient le mieux installés dans la nasse ?

Lacan – Oui, bien sûr, oui ? Alors, quittez l’université, je crois qu’il faut parfois faire le compte de l’ironie dans ce que je dis.

Vergote – Il reste une heure.

Lacan – Je vous demande pardon mais j’ai envie comme cela de voir une série de trucs qui sont là à ma portée. Je pars à 3h1/2. Et c’est très bien que, après tout si vous le savez, vous pouvez me sortir les questions que vous pouvez avoir à me poser avant mon départ. Comme je vous l’ai dit, je suis tout prêt à revenir si vous y voyez quelque avantage. Mais on peut régler la chose d’ici une heure. Je veux dire : que tous ceux qui ont une question à me poser la posent.

Vergote – Plusieurs se sont déjà annoncées. Peut-être serait-ce bien que vous écoutiez quelques questions, ainsi vous pouvez faire votre choix et ainsi on voit s’il y a une certaine convergence.

Lacan – Oui, c’est cela.

Cornet – Ma question rejoint ce dont il a été question en partie ce matin, elle a aussi rapport à ce qui a été dit aux journées d’études de votre École. Pour la poser, je partirai volontiers de la psychanalyse des enfants dont il a été beaucoup question à Paris, sur une remarque de Dolto si je me souviens bien ; il a été dit que les analystes chevronnés, et qui ont donc une longue expérience, lorsqu’ils s’affrontent à des enfants en psychanalyse, de toute façon doivent pratiquement « repasser sur le divan », à savoir parce qu’il y a toute une série de choses qui dans l’analyse courante, didactique disons, ne sont même pas effleurées, à savoir un certain nombre de pulsions partielles, etc., et qui en face du psychotique ou des enfants sont mises en jeu et réclament une autre tranche d’analyse.

Lacan – Vous évoquez là ce qu’a dit Dolto.

Cornet – Oui. je voudrais vous entendre parler à ce propos et notamment quant à ce qui fait peut-être le plus résistance tant dans la didactique maintenant que dans la formation analytique dans une école quant à ce genre de question.

J’aurai une seconde question qui prend place dans notre séminaire de l’an passé sur les indications d’analyse. Il y a une chose que je n’ai jamais pu accepter pour ma part l’an passé, c’est qu’il semblait y avoir un consensus de toute une série de gens sur le fait qu’une analyse en soi pouvait ne pas aller au bout – je ne parle pas d’une analyse sans fin – pouvait ne pas aller au bout, et que au niveau du corps par exemple il était souvent nécessaire de mettre en jeu autre chose à côté ou après l’analyse, pour que ce qui avait été le travail d’analyse s’accomplisse vraiment. Je parle des techniques de psychodrame et de toute une série de technique de (18)groupe. Pour ma part, j’ai toujours considéré – mais c’est seulement une pensée – que dans ces cas-là, quand on en arrive à ce résultat, c’est que l’analyse n’avait jamais eu lieu, qu’il n’y avait jamais eu vraiment analyse. Alors je voudrais vous entendre parler à ce propos. Le corps en analyse, qu’est-ce qu’il en est…

Lacan – Il faudrait quand même que je sache parce qu’il faut quand même que je dose mon temps.

x – C’est une toute petite question. Il y avait sur le programme que vous diriez quelque chose sur le déclin du complexe d’Œdipe. Si vous pouviez en parler. C’est une question très très simple.

Van Rillaer – Vous avez parlé de l’agressivité, de la violence dans bon nombre de vos écrits et c’est sans doute là que l’on trouve le mieux matière à réflexion sur cette question. Est-ce que vous avez peut-être des choses à ajouter par rapport à ce que nous pouvons trouver dans vos *Écrits* sur ces questions brûlantes ?

Jorion – Seule question de fait, on peut trancher simplement. Dans le discours de Rome, la version qui a été publiée dans la psychanalyse et la version qui a été publiée dans les *Écrits*, il y a une différence de lettre. À la phrase de la dernière note, il est mis dans l’un un certain ton, dans l’autre un certain don. Peut-on trancher quelle est la version autorisée.

Lacan – Ah… (rires). Si je savais le contexte.

Jorion – Il s’agit des dons qui sont donnés par les vieux aux jeunes analystes.

Lacan – Cela doit être équivalent quoi. Enfin je suis peu porté à penser que pour être analyste ce soit lié à un don. Alors je pense que le plus vraisemblable, c’est que c’est un certain ton. […] C’est même tout à fait le contraire de la fonction analytique, c’est que cela ne nous vient pas du ciel.

Vous m’avez posé la question de l’agressivité. Vous savez quand même, comme toute chose, les écrits cela porte sa date ; je veux dire que quand au moins en France n’est-ce pas, les choses ont pris comme cela leur suite après la guerre, c’était la note, presque la consigne n’est-ce pas, donnée dans la formation, c’était très précisément dire que l’analyse comme telle était restée en route, parce qu’on avait pas du tout analysé ou pas assez analysé l’agressivité ; et vraiment du moins en France, on n’avait pas assez vu ou laissé passer l’agressivité. Il est certain qu’à un certain niveau enfin, c’était peut-être en effet justifié enfin, mon effort à ce moment-là, et il y a beaucoup de choses qui en portent la trace ; encore quelque chose comme la direction de la cure et les principes de son pouvoir portent la trace de ce qui était à ce moment-là une opinion qui s’avérait dominante dans la psychanalyse. Ce que j’essaye de dénoncer dans la direction de la cure et les principes de son pouvoir, c’est justement la contamination qui en résulte et qui est liée à des faits de langage, n’est-ce pas, le terme de résistance qui […] ; c’est vraiment ce sur quoi ont porté les premiers séminaires n’est-ce pas ; c’est que la notion de résistance doit être justement à l’aire de ces divisions catégoriques de symbolique et d’imaginaire ; cette notion de résistance doit réserver ce domaine que j’ai essayé de schématiser à ce moment-là par certains petits dessins qui sont vraiment (19)évocables du texte même de Freud, il y a un noyau autour duquel s’écarte un discours ; il est clair que – c’est des choses qui vont être publiées puisque je vous ai annoncé cela, je vous l’ai dit, mes séminaires vont sortir peu à peu –, le schéma même de Freud est tout à fait clair, s’il y a des choses dont le discours fait le tour, autour de quoi on arrive pas à faire autre chose que de se resserrer de plus en plus, mais laisse la trace de ce qui nécessite justement cet écart, il est bien clair que c’est d’un tout autre ordre que celui de l’agressivité. J’ai bien essayé de scinder, de montrer autour de quoi doit se disjoindre enfin, ce qui relève de l’imaginaire et ce qui relève d’un impossible à dire. Je dis cela dans mon vocabulaire présent. Il se trouve enfin que vous aurez quand même senti, appréhendé… Il y a donc là une distinction à faire entre ce qui est énoncé dès le début de l’analyse de l’ambivalence amour-haine qui tienne à la même chose d’essentiel : l’être de l’autre si je peux dire, et puis ce qu’il y a d’essentiellement imaginaire dans la relation agressive, ce qui fait qu’il y tient au fait que ce soit leur semblable et qu’il faille, sauf à passer par un tout autre tour, vraiment l’agresser enfin. Ça je dois dire que là-dessus, c’est même très curieux que les analystes soient restés sourds […] à ce sur quoi joue tout l’existentialisme sartrien enfin n’est-ce pas, en fin de compte il y a déjà tellement du dramatisme de Sartre enfin qui tourne autour du thème de la conscience de l’autre comme telle, mais seulement ce qu’ils ne voient pas, à savoir que c’est de l’ordre de l’imaginaire, que l’inconscient soit l’autre, que ce soit l’autre vraiment qu’il mette en jeu, c’est toi ou moi, c’est moi ou toi, c’est, il faut en découdre alors. C’est là le sens de ce que j’ai pu pondre sous le titre de l’agressivité. Cela n’a absolument rien à faire, et c’est ce que j’ai essayé d’articuler, de démêler qu’entre ce qu’il en est de la haine, ce que supporte le discours, ce discours en tant qu’il y a quelque chose qu’il n’arrive pas <à> atteindre […] de lié à l’imaginaire du semblable, à cette image qui en quelque sorte le dérobe à lui-même en même temps qu’elle engendre l’agressivité. Ces choses bien sûr datent enfin n’est-ce pas, je veux dire que cela datait d’une époque où la confusion pouvait se faire facilement dans l’aire de l’agressivité enfin ; l’analyse de ce que supporte le transfert comme digne d’[…] c’était de l’ordre de l’imaginaire. Dans cet ordre de l’imaginaire, ce pathétique propre enfin à la présence du semblable est quelque chose d’un autre registre, ce que nous agressons, ce n’est rien d’autre que nous-mêmes enfin n’est-ce pas, et ça ne veut pas dire que rien de ce qui a été senti à cette époque et mis en garde dans le jeu, dans l’expérience de l’analyse, n’ait pas été jusqu’à un certain point fondé. Mais ce qui n’était pas entendu, c’est ce collapsus, c’est cette confusion entre ce qui était à proprement parler analyse du transfert, c’est-à-dire ne pas oublier la face de haine de tout amour n’est-ce pas, et distinguer cela de ce qui en quelque sorte est résolu dès les premiers temps du fait qu’on s’adresse à l’autre ; c’est-à-dire que la demande analytique est déjà fondée sur quelque chose qui la perd dans l’existence de l’autre ; c’est-à-dire que ce que j’ai exprimé dans l’article sur l’agressivité, auquel vous vous référez je pense, c’est déjà la demande analytique en tant qu’on suppose que cela est surmonté ; il y a déjà quelque chose par le seul fait de sa demande où le sujet reste ouvert et c’est pour cela que ce que j’ai accentué, c’est que le rapport de cette « agressivité » dans son étymologie, c’est que là nous sommes d’avant, d’un avant qui peut dès lors n’être jamais à l’avant, il n’y a aucune raison que quelqu’un qui serait en proie à une agressivité radicale vis-à-vis du semblable (refuse) l’analyse, il n’y a aucune raison ; c’est vrai enfin, l’homme est un loup pour l’homme, c’est notre très étroite limite d’ailleurs, il y a très longtemps qu’on le sait ; le seul fait d’une demande est déjà quelque chose qui est d’un autre ordre enfin, qui instaure justement la primauté de cette demande comme telle, quoiqu’on ne sache pas du (20)tout vraiment ce qu’elle vise, (à part qu’elle est) déjà plus forte. Le sens de, et c’est à cela que je m’attarde, de ce que j’ai essayé de cliver, c’est ce qu’il se trouve que j’ai trouvé bon de publier, parce qu’il y a bien autre chose enfin comme vous savez, […] mais j’avais peut-être plusieurs raisons de ne pas le publier dans le même corps ; c’est peut-être que moi-même je n’avais pas encore assez distingué des deux registres… Ces fameux articles sur la famille dans l’*Encyclopédie française*, il se trouve que je ne les ai pas repris, ce n’est pas sans raisons, c’est que je voulais que cela se tienne comme cela pas trop mal, et à l’expérience, il se trouvait que justement cela ne clivait pas assez cette distinction vraiment radicale. Alors vous, vous ce que vous m’avez dit c’est quoi ? Ah le déclin. Bien oui, je n’ai pas parlé du déclin, je n’ai pas parlé du déclin parce que je ne vois pas pourquoi je serais arrivé ici avec quelque chose de préparé enfin, de bien limité comme cela, le déclin. En effet n’est-ce pas il y aurait beaucoup de choses à en dire, ce serait très important de le reprendre, cette notion du déclin du complexe d’Œdipe n’est-ce pas, ce serait une question même tout à fait d’actualité. Ce qui serait le plus important, c’est que n’en décline pas pour nous l’importance, qu’en fin de compte […] une petite énigme n’est-ce pas. Si dans la vie amoureuse enfin quelle qu’elle soit n’est-ce pas, la note, l’accent donné par la relation à la mère est si distinguable, ce n’est certainement pas que le complexe d’Œdipe a décliné de ce côté-là. Ce dont il s’agit, c’est de la formation du surmoi. Qu’est-ce que c’est ? C’est une grosse affaire. C’est une réflexion enfin du discours analytique sur lui-même. Ce qui est inouï, c’est que ça est passé comme une lettre à la poste, à savoir que c’est vraiment le nœud des nœuds enfin n’est-ce pas. Et d’ailleurs Freud, n’est-ce pas, dans toute son épargne, qu’est-ce qu’il dit dans *Malaise dans la civilisation* si ce n’est qu’on n’arrive jamais à satisfaire assez à cette voix qui commande, quoi qu’on fasse ; c’est vraiment ce que j’ai appelé dans son temps, tout à fait à l’origine de ce qu’il a produit dans l’enseignement, c’est cette figure obscène et féroce, qui pouvait se qualifier le surmoi. C’est la vue enfin qui découle de ce que j’ai essayé de montrer enfin n’est-ce pas que la référence du discours analytique, c’est à proprement parler la jouissance et pas n’importe laquelle enfin n’est-ce pas, c’est le plus-de-jouir. Si paradoxal que cela paraisse, l’essence même du commandement, de la conscience morale, c’est ça, non pas la jouissance en elle-même, mais ce quelque chose qui résulte enfin de ce que la jouissance, c’est un commandement ; c’est un commandement impossible à satisfaire, nous en sommes réduits à ce plus, à ce plus mieux là que l’autre a sorti avec une innocence sublime, on est sur la voie du plus mieux n’est-ce pas, il n’y a aucun moyen de s’arrêter, c’est un gouffre. Alors c’est cela à l’aide de quoi j’aurais pu en effet, si j’avais accepté d’avoir un sujet à l’avance, reprendre ce qu’il en est du déclin du complexe d’Œdipe que Freud nous présente si joliment en faisant ce premier frayage de la différence qu’il y a entre ce déclin chez la fille et chez le garçon et en montrant à quel point pour la fille c’est plus aisé. Enfin ce sera pour une autre fois, à l’occasion, si cela me chante…

Alors vous n’est-ce pas c’est pour cela que je finis par vous… il s’est dit des choses enfin dont je suis heureux que quelqu’un ait été sensible à leur pathétique. Sur les deux terrains qui semblent vous avoir là affecté enfin n’est-ce pas, je peux vous faire remarquer que c’est quand même le versant féminin de l’acte psychanalytique. Il est incontestable qu’il n’est absolument pas éliminable enfin que le corps soit intéressé. Alors la référence à la jouissance, c’est à proprement parler ce que met en question toute l’expérience analytique. S’il n’y avait pas de corps, il n’y aurait aucun sens. Qu’incontestablement les femmes aient toujours été beaucoup plus intéressées par ce qui est vraiment la référence de l’expérience analytique, (21)le corps comme tel, vous n’aurez pas moins vu que d’autres que c’était au niveau du langage que se trouvaient les lignes de force qui faisaient que où qu’on promène la boussole, c’était toujours vers ce nord que cela se tournait ; et qu’elles aient vraiment senti comme pas une, que c’était bien là le nord ; toute la difficulté commence à ceci enfin n’est-ce pas, c’est qu’il ne faut pas que ce soit un nord mythique, n’est-ce pas, il ne faut pas que la langue enfin donne à ce corps plus de corps langagier qu’il n’en a ; c’est vrai tout ce qui s’est dit de ce pointage enfin qui fait que, au niveau de l’enfant, nous sommes encore à un moment où nous en sommes réduits à l’approcher comme cela par une approche palpatoire enfin, ce corps, encore que je sache enfin, parmi celles des praticiennes de la psychanalyse d’enfant, et nous en avons eues d’éminentes n’est-ce pas, il n’y a pas besoin d’évoquer Mélanie Klein n’est-ce pas ; il est clair qu’elle a toujours connu ces enfants auprès desquels elle se permet les interprétations les plus sauvages, il est clair qu’elle s’en tient enfin n’est-ce pas à la perspective scopique de tout ce qu’est capable de faire l’enfant – se cacher, se replier dans une armoire, bon, elle les incite à dessiner enfin, elle fait tout ce qu’elle peut pour que quelque chose se dépose de cette activité corporelle. Que ce soit là encore vraiment un domaine clef, mais une clef qui tâtonne dans sa serrure n’est-ce pas, c’est évidemment bien ce qui est fait pour nous dire en effet que […] ce que le discours analytique comporte, c’est une interprétation très essentiellement […] qu’il y ait ce rapport […] à l’occasion, justement dans ces journées s’est bien exprimée cette interrogation passionnée un peu qui était comme la marque d’une béance n’est-ce pas, au sujet de ce rapport en fin de compte le plus proche de tous mais à condition qu’on le décompose, ce rapport de la mère à l’enfant, c’est évidemment le témoignage que non seulement il y a à interroger mais qu’il n’y a que l’interrogation qui puisse là, qui soit digne de ceci, c’est à savoir que justement là il n’y a pas de réponse, il n’y a pas de réponse sinon ceci enfin que nous y sommes affrontés. La remarque de Dolto bien sûr ; c’est tout Dolto, c’est que c’est là qu’elle se tient ; ce qui quand même est remarquable enfin c’est que ce soit la seule qui ne se soit jamais départie – étant donné ce qu’elle osait énoncer – qui ne se soit jamais départie d’une fidélité à un discours – le mien – qui lui est littéralement inaudible. Il faut croire quand même qu’il y a quelque chose qui la satisfait enfin n’est-ce pas, puisque c’est quand même là qu’elle se sent capable de dire tout ce qu’elle peut dire. Il est clair que la seconde question que vous me posez – à savoir par exemple quelque chose qui s’exprime dans le discours de Montrelay – il était très très bien ce discours – elle est quand même beaucoup plus vraiment accrochée, mais elle voit cette face qui est inéliminable, et qui n’est inéliminable que de l’effet même du discours analytique, c’est vrai enfin, le discours analytique aboutit enfin, converge enfin vers cette notion de la pulsion ; ce qui est inouï et ce qui est enseignant enfin, c’est cette espèce comme cela de scotome n’est-ce pas, qui fait que, passionnée en quelque sorte par quelque chose qui est en effet plus réel que quoi que ce soit – à savoir la prise du corps dans le jeu de tout ce qui conditionne un discours – c’est cela qui est vraiment à interroger. Qu’il y ait quelque chose qui soit sauté, et très spécialement et non pas sans fruit car après tout il n’y a jamais eu après Freud que des femmes qui aient eu dans l’analyse un petit peu de génie. C’est qu’elles ne voient pas enfin qu’il n’y aurait même pas question de pulsion, et telle qu’elles le centrent, autour de l’organe n’est-ce pas, si justement la seule chose qui pose la question d’à quoi cela serve un organe, c’est justement de partir d’un discours. Je parle d’un discours parce qu’il est d’ores et déjà constitué ce discours analytique. Enfin avant ce discours il est clair que les autres posent tout autant à la question. Comme le démontre même enfin ceci : les plus récentes sorties de la thématique du corps sans (22)organe, c’est bien clair que c’est une façon d’éclairer certaine chose enfin, qui s’appelle la schizophrénie. Cela veut dire que là le langage ne réussit pas à mordre, à savoir que tout de même le corps n’est pas tellement sans organe, il y en a au moins un qui est le langage parce que s’il y a quelque chose dans quoi baigne la schizophrène, c’est devant ce maniement enfin affolé enfin du langage, simplement il n’arrive pas à le faire mordre sur un corps et en effet à partir de là on peut considérer que le corps est sans organes mais qu’est-ce que cela veut dire enfin ? Cela veut dire que si on se pose la question de la fonction d’un organe, c’est à partir du langage en tant que le langage est le premier à quoi le corps se trouve absolument subordonné. Et alors ce pas s’éclaire, il est aisément franchi parce qu’il y a là quelque chose qui là fait court-circuit, intéresse celles qui se trouvent en position analytique c’est-à-dire d’être des analystes et des analystes femmes. Là, ce qui les passionne c’est en fin de compte ceci : si cela sert si bien enfin à une certaine fonction n’est-ce pas, – de s’apercevoir que tout est là, c’est pourquoi ils ont cette fonction-là –, si cela sert si bien, il faut qu’il ait là en quelque sorte quelque chose d’originel, d’inhérent, d’inhérent à l’organe ; toute cette espèce de multiplication d’interrogation pathétique qui fait qu’on étend le champ de cette fonction organique enfin, que même une personne comme Dolto introduit la jouissance respiratoire, elle l’appelle pas même comme cela, pour elle cela apparaît noyau, c’est pas noyau, c’est quelque chose de cerné, enfin, et il se trouve, chose curieuse, que ce que l’analyse nous réserve, nous réserve c’est le cas de le dire, nous permet d’isoler comme pulsion justement enfin n’implique jamais enfin ce qui est pourtant certain : qu’il y a jouissance respiratoire ; mais il se trouve que cela ne prend pas à cause que c’est déjà enfin pris dans tout autre chose n’est-ce pas, qui est la voix, n’est-ce pas, c’est déjà beaucoup plus proche qu’aucun autre, qu’aucun autre organe impliqué enfin, quel que soit le […] qui est relationnel, n’est-ce pas, qui est lié à la fonction de la parole ; alors cette vacillation n’est-ce pas, de la jouissance organique qui élide en quelque sorte, que cela ne passe qu’à travers la complète subversion, cette suppléance n’est-ce pas sexuelle que réalise le langage, c’est en effet quelque chose qui par soi-même vaut la question que cela vous fait. Enfin, cela pourrait avoir des suites après tout si vous la posez, si vous la ressentez comme telle, c’est dans la mesure où je vous le disais au départ, vous en avez déjà la réponse, cette réponse j’ai essayé comme cela d’en linéer les traits. Si le langage n’était pas déjà l’*organon* par excellence, il n’y a pas de question à propos des organes ; qu’est-ce qui nous donne le moindre test que les animaux aient un rapport à leurs organes ? Qu’est-ce qui donne à penser qu’une mouche se demande à quoi sert sa patte, elle trotte, il n’y a pas de question enfin, c’est le corps sans organes au sens où il n’y a pas question. S’il y a une question, c’est qu’il y a déjà cette réponse qu’à soi tout seul constitue le langage à l’intérieur duquel peuvent se propager les questions. Je ne sais pas si ce que je vous réponds là est quelque chose qui vous permet sur un certain ton, une certaine sonorité que vous avez entendu de ces journées et votre réaction même est quelque chose qui vous satisfait, mais je crois que c’est comme cela qu’il faut le centrer.

(23)Duquenne – Est-ce que Monsieur Cornet est satisfait quant au versant de l’analyse didactique de sa question ? Oui ou non ?

Cornet – En ce moment oui.

Vergote – Nous vous remercions. Vous reviendrez, je ne vous le fais pas dire.

« Postface », publiée à la suite de la transcription par J.A. Miller du Séminaire de 1964 qu’il intitule : « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Seuil, 1973, pp. 251-254.

(251)Ainsi se lira – ce bouquin je parie.

Ce ne sera pas comme mes *Écrits* dont le livre s’achète : dit-on, mais c’est pour ne pas le lire.

Ce n’est pas à prendre pour l’accident, de ce qu’ils soient difficiles. En écrivant *Écrits* sur l’enveloppe du recueil, c’est ce que j’entendais moi-même m’en promettre : un écrit à mon sens est fait pour ne pas se lire.

C’est que ça dit autre chose.

Quoi ? Comme c’est où j’en suis de mon présent dire, je prends ici cas de l’illustrer, selon mon usage.

Ce qu’on vient de lire, au moins est-ce supposé de ce que je le postface, n’est donc pas un écrit.

Une transcription, voilà un mot que je découvre grâce à la modestie de J. A. M, Jacques-Alain, Miller du nom : ce qui se lit passe-à-travers l’écriture en y restant indemne.

Or ce qui se lit, c’est de ça que je parle, puisque ce que je dis est voué à l’inconscient, soit à ce qui se lit avant tout.

Faut-il que j’insiste ? – Naturellement : puisque ici je n’écris pas. À le faire, je posteffacerais mon séminaire, je ne le postfacerais pas.

J’insisterai, comme il faut pour que ça se lise.

Mais j’ai encore à rendre à l’auteur de ce travail de m’avoir convaincu, – de m’en témoigner son cours durant –, que ce qui se lit de ce que je dis, ne se lit pas moins de ce que je le dise. L’accent à mettre étant sur le dire, car le *je* peut bien encore courir.

Bref qu’il pourrait y avoir profit pour ce qui est de faire consistant le discours (252)analytique, à ce que je me fie à ce qu’on me relise. Le mettre à l’heure de ma venue à l’École normale n’étant là que prendre note de la fin de mon désert.

On ne peut douter par le temps que j’y mis de ce que l’issue me déplaise que j’ai qualifiée de poubellication. Mais qu’on p’oublie ce que je dis au point d’y mettre le tour universitaire, vaut bien que j’en marque ici l’incompatibilité.

Poser l’écrit comme je le fais, qu’on remarque qu’à la pointe c’est acquis, voire qu’on en fera son statut. Y serais-je pour un peu, n’empêcherait pas que ce fut établi bien avant mes trouvailles, puisque après tout l’écrit comme pas-à-lire, c’est Joyce qui l’introduit, je ferais mieux de dire : l’intraduit, car à faire du mot traite au-delà des langues, il ne se traduit qu’à peine, d’être partout également peu à lire.

Moi cependant vu à qui je parle, j’ai à ôter de ces têtes ce qu’elles croient tenir de l’heure de l’école, dite sans doute maternelle de ce qu’on y possède à la dématernalisation : soit qu’on apprenne à lire en s’alphabêtissant. Comme si l’enfant à savoir lire d’un dessin que c’est la girafe, d’un autre que c’est guenon qui est à dire n’apprenait pas seulement que le *G* dont les deux s’écrivent, n’a rien à faire de se lire puisqu’il n’y répond pas.

Que ce qui se produit dès lors d’*anorthographie* ne soit jugeable qu’à prendre la fonction de l’écrit pour un mode autre du parlant dans le langage, c’est où l’on gagne dans le bricolage soit petit à petit, mais ce qui irait plus vite à ce qu’on sache ce qu’il en est.

Ça ne serait déjà pas mal que se lire s’entendît comme il convient, là où on a le devoir d’interpréter. Que ce soit la parole où ne se lise pas ce qu’elle dit, voilà pourtant ce dont l’analyste sursaute passé le moment où il se poussah, ah ! à se donner de l’écoute jusqu’à ne plus tenir debout.

Intention, défi on se défile, défiant on se défend, refoule, renâcle, tout lui sera bon pour ne pas entendre que le « pourquoi me mens-tu à me dire le vrai ? » de l’histoire qu’on dit juive de ce que c’y soit le moins bête qui parle n’en dit pas moins que c’est de n’être pas un livre de lecture que l’indicateur des chemins de fer est là le recours par quoi se lit Lemberg au lieu de Cracovie – ou bien encore que ce qui tranche en tout cas la question, c’est le billet que délivre la gare.

Mais la fonction de l’écrit ne fait pas alors l’indicateur, mais la voie même du chemin de fer. Et l’objet (**a**) tel que je l’écris c’est lui le rail par où en vient au plus-de-jouir ce dont s’habite, voire s’abrite la demande à interpréter.

Si du butinage de l’abeille je lis sa part dans la fertilité des plantes phanérogames, si j’augure du groupe plus ras-de-terre à se faire vol d’hirondelles la fortune des tempêtes, – c’est bien de ce qui les porte au signifiant de ce fait que je parle, que j’ai à rendre compte.

(253)Souvenir ici de l’impudence qu’on m’imputa pour ces *écrits* d’avoir du mot fait ma mesure. Une Japonaise en était hors-de-soi, ce dont je m’étonnai.

C’est que je ne savais pas, bien que propulsé, justement par ses soins, là où s’habite sa langue, que ce lieu pourtant je ne le tâtais que du pied. Je n’ai compris que depuis ce que le sensible y reçoit de cette écriture qui de l’*on-yomi* au *Kun*-*yomi* répercute le signifiant au point qu’il s’en déchire de tant de réfractions, à quoi le journal le moindre, le panonceau au carrefour satisfont et appuient. Rien n’aide autant à refaire des rayons qui ruissellant d’autant de vannes, ce qui de la source par Amaterasu vint au jour.

C’est au point que je me suis dit que l’être parlant par là peut se soustraire aux artifices de l’inconscient qui ne l’atteignent pas de s’y fermer. Cas-limite à me confirmer.

Vous ne comprenez pas stécriture. Tant mieux, ce vous sera raison de l’expliquer. Et si ça reste en plan, vous en serez quitte pour l’embarras. Voyez, pour ce qui m’en reste, moi j’y survis.

Encore faut-il que l’embarras soit sérieux pour que ça compte. Mais vous pouvez pour ça me suivre : n’oubliez pas que j’ai rendu ce mot à son sort dans mon séminaire sur l’angoisse, soit l’année d’avant ce qui vient ici. C’est vous dire qu’on ne s’en débarrasse si facilement que de moi.

En attendant que l’échelle vous soit propice de ce qui se lit ici : je ne vous y fais pas monter pour en redescendre.

Ce qui me frappe quand je relis ce qui fut ma parole c’est la sûreté qui me préserva de faire bêtise au regard de ce qui me vint depuis.

Le risque à chaque fois me paraît entier et c’est ce qui me fait fatigue. Que J. A. M. me l’ait épargné, me laisse à penser que ce ne sera rien pour vous, mais aussi bien me fait croire que si j’en réchappe, c’est que d’écrit j’ai plus que je n’écrois.

Rappelons pour nous qui nous écroyons moins qu’au Japon, ce qui s’impose du texte de la Genèse, c’est que d’*ex nihilo* rien ne s’y crée que du signifiant. Ce qui va de soi puisqu’en effet ça ne vaut pas plus.

L’inconvénient est qu’en dépende l’existence, soit ce dont seul le dire est témoin.

Que Dieu s’en prouve eût dû depuis longtemps le remettre à sa place. Soit celle dont la Bible pose que ce n’est pas mythe, mais bien histoire, on l’a marqué, et c’est en quoi l’évangile selon Marx ne se distingue pas de nos autres.

L’affreux est que le rapport dont se fomente toute la chose, ne concerne rien que la jouissance et que l’interdit qu’y projette la religion faisant partage avec la panique dont procède à cet endroit la philosophie, une foule de substances en surgissent comme substituts à la seule propre, celle de l’impossible à ce qu’on en parle, d’être le réel.

(254)Cette « stance-par-en-dessous » ne se pourrait-il qu’elle se livrât plus accessible de cette forme pour où l’écrit déjà du poème fait le dire le moins bête ?

Ceci ne vaut-il pas la peine d’être construit, si c’est bien ce que je présume de terre promise à ce discours nouveau qu’est l’analyse ?

Non pas que puisse s’en attendre jamais ce rapport dont je dis que c’est l’absence qui fait l’accès du parlant au réel.

Mais l’artifice des canaux par où la jouissance vient à causer ce qui se lit comme le monde, voilà, l’on conviendra, ce qui vaut que ce qui s’en lit, évite l’onto-, Toto prend note, l’onto-, voire l’ontotautologie.

Pas moins qu’ici.

Le 1er janvier 1973.

Conférence donnée au Musée de la science et de la technique de Milan, le 3 février 1973. Parue dans l’ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 58-77.

(58)Alors, vous êtes ici… pour des raisons, évidemment… je suppose… diverses et parmi lesquelles je pense que mon titre n’est pas pour rien.

Alors, mon titre je l’avais d’abord livré à Contri grâce à qui je suis ici. Mon titre lui a été transmis par ma secrétaire – j’ai une merveilleuse secrétaire que tout le monde connaît, dans Paris bien sûr. Elle s’appelle : Gloria.

Alors, Gloria lui a dit : *La psychanalyse* dans *sa référence au rapport sexuel*.

Je suis bien content, bien content que ceci ait été transcrit par : *La psychanalyse* et *sa référence au rapport sexuel*, parce que ça va me donner beaucoup moins de mal, que ça soit lié par une conjonction et non par une implication… ça va me donner beaucoup plus de liberté.

Je suis revenu… venu ici pour vous des sports d’hiver… Je suis en train de me délasser, et ça signifie un très grand goût pour Milan : il faut vraiment que j’aime beaucoup Milan pour avoir coupé mon séjour aux sports d’hiver.

Comme donc j’y étais, je n’ai pas spécialement préparé ce que j’ai à vous dire, d’autant plus que je crois que c’était impréparable, impréparable justement à cause du caractère, disons, hétéroclite de ceux à qui je pouvais m’adresser.

Tout à l’heure on m’a demandé s’il fallait me présenter. Vous êtes là assez nombreux pour que ça suffise comme présentation. Je vais tâcher de me présenter par la façon dont je vais tenter de frayer ce sujet.

Ce sujet, je l’ai choisi, je l’ai donné à Contri parce que quand on est pris dans une certaine pratique il ne (59)faut pas croire qu’on a le pouvoir de prendre son recul.

La psychanalyse *et* sa référence au rapport sexuel, disons que c’est là que, déjà quand même depuis quelques années, c’est là que j’en suis.

C’est un point qui m’occupe et au niveau duquel forcément… j’essaie de dire quelque chose que je crois important.

Tout le monde sait – même la majorité de nos psychanalystes qui est ici – tout le monde sait que la psychanalyse donne une certaine importance, dans la… disons, dans le statut des gens qui viennent demander une psychanalyse, donne une certaine importance au rapport sexuel.

Ce qu’on appelle « sexualité » par exemple, est mis au premier plan… de quoi ? D’une théorie ou d’une pratique ? Il est bien clair que c’est au niveau de la théorie, et la théorie… la théorie, c’est très difficile à faire.

La théorie… le mot, mon dieu, a ses origines… Il y a un nommé Aristote qui en faisait grand cas. C’est quand même de lui que nous vient cette notion intuitive, n’est-ce pas, cette façon de contempler, pour tout dire, pour avancer le mot capital, de contempler le… quoi ? – le monde.

C’est de là que nous vient tout un mode de penser qui dans l’occasion s’appelle cosmologie. Le monde est supposé être univers, il y a la sphère suprême, enfin, le moteur immobile qui englobe tout ça, et on peut peut-être arriver à s’égaler à ce tout ça en le contemplant…

Pour essayer quand même de me faire entendre… parce que je me fais plutôt entendre en général à demi-mot… C’est même pour ça que mon public dans l’ensemble n’y comprend rien, mais enfin, ils reviennent, parce que, ces demi-mot, c’est ça qui les attache : ils voudraient bien connaître l’autre moitié. Il n’y a aucun autre moyen de communiquer qu’à demi-mot, c’est pour ça que je n’ai pas plus d’espoir de communiquer ici, mais je vais essayer de ne pas rester dans le demi-mot, puisque…, enfin, ce que j’ai c’est plutôt à me présenter… Enfin, vous verrez à la fin n’est-ce pas… ?

J’en suis donc arrivé à la théorie, à la cosmologie, enfin, à l’idée qu’on peut s’égaler de quelque façon à ce qui est, comme on dit, déjà tout de suite là. On a fait un (60)pas en plus, n’est-ce pas ?

On ne voit pas du tout pourquoi, enfin, cette contemplation du monde serait identifiée d’aucune façon à ce qui est. Parce que ça… ça peut être une grande illusion, cette contemplation.

Non seulement ça peut l’être, mais incontestablement, enfin… nous avons toutes les preuves que cette idée que nous avons affaire à ce qui est, c’est un délire, un délire sans doute commun.

Enfin, ça constitue ce qu’on appelle le bon sens, qui est incontestablement la chose du monde la plus répandue – comme le disait un philosophe, comme ça, qui a écrit en français – la chose du monde la plus répandue, c’est-à-dire, il faut bien le dire : la plus bête.

Nous avons fait depuis quelque temps un petit effort pour fonder une pratique du discours qui se tienne. On appelle ça : la science.

Chacun n’a qu’à regarder, à faire… à faire un effort pour se tenir au courant de l’élucubration scientifique. Assurément c’est pas bête.

C’est pas bête, mais ça a abouti à des choses très étranges… très étranges et qui n’ont absolument rien à faire avec le bon sens. Malgré tout, l’espace-temps… enfin, ce qu’avance M. Einstein… c’est quand même pas quelque chose qui tombe sous les sens… je veux dire que tous tant que vous êtes, et moi aussi bien sûr, nous ne pouvons pas du tout échapper à cette représentation de l’espace qui, fût ce qu’Einstein dit et avance prouvé et vrai, n’est évidemment qu’un abord de l’espace totalement imaginaire…

Alors, voilà un mot, comme ça, d’avancé, qui est le mot « imaginaire ». C’est un mot-clef pour mon discours à moi.

La première fois que j’ai été sollicité, du côté de la formation des analystes, par un certain besoin qu’on manifestait que quelque chose s’en transmette, de cette formation, j’ai avancé ces trois termes : l’imaginaire, le symbolique et le réel.

Et puis j’ai donné à cette catégorisation quelques développements, comme ça fait vingt ans que j’ai avancé ça et que, jusqu’à une époque récente, j’ai fait tous les huit jours très régulièrement, pendant l’année dite scolaire, quelques…, j’ai avancé tous les huit jours quelques propositions qui ne constituaient pas un cycle, (61)qui… qui ont toujours avancé… Jamais je n’ai repris une seule fois un thème que pendant une année j’avais choisi. Évidemment je ne peux pas vous en donner une idée maintenant, mais peut-être qu’à certains – et encore, pourquoi même la supposerais-je ? – à certains est venu aux oreilles que cette distinction de l’imaginaire et du symbolique, c’est quelque chose que je mets très en avant dans la fonction analytique.

J’en profite pour bien préciser qu’il n’y a là nul manichéisme, si je puis m’exprimer ainsi, c’est à savoir que j’opposerais l’imaginaire au symbolique, à la façon du préjugé – ce qui est assez courant au sujet de mon enseignement – de gens qui ne sont jamais venus, et d’ailleurs même de ceux qui y sont venus, parce que on a beau marteler les choses, les expliquer, y faire dessus un piétinement d’éléphant : ça ne change absolument rien, n’est-ce pas ? il faut toujours qu’il y ait le bien et le mal…

Alors, soi-disant pour moi le bien, ça serait le symbolique, et quand au contraire on fait état de quelque chose qui par ailleurs est dénoncé comme imaginaire, comme je viens de le faire pour l’instant, par exemple, à propos de l’univers, quand on recourt à ça… ça… cacà [*sic*] *:* il faut pas. Sous prétexte, en d’autres termes, que j’ai insisté sur ceci, que ce n’est pas une explication recevable que de parler comme il se fait couramment, dans une certaine psychanalyse, de la fonction du moi… – Dieu sait la place que ça tient dans un certain développement de la psychanalyse – je veux dire quelque part dans des endroits d’ailleurs où c’est parce qu’on s’efforce de penser un peu à ce qu’on fait qu’on s’exprime ainsi : on parle du moi, du moi fort ou du moi faible et… C’est une fonction à laquelle, en somme, on donne corps.

C’est pas du tout dire que le moi, ça n’existe pas, que d’en dénoncer la référence comme imaginaire.

Le moi, nous y croyons chacun [*ride*] dur comme fer, enfin, comme le disait une petite personne comme ça, dans un temps… je ne sais pas pourquoi j’y ai repensé cette nuit… elle s’appelait Natasha : elle essayait un jour de bien m’expliquer que, de quelque façon qu’il fût désigné, dans le langage commun, il n’en restait pas moins absolument certain que, comme elle s’est exprimée, moi je suis moi.

Mais, elle avait raison.

(62)Elle exprimait là un sentiment très foncier, malgré qu’on puisse, sans aucune espèce de doute, le considérer comme totalement illusoire…

C’est totalement illusoire, mais c’est une illusion qui tient et qui est, à proprement parler, incassable.

Parce qu’en fin de compte, l’imaginaire… l’imaginaire fait partie du réel. Je veux dire que sans la référence à l’imaginaire, il y a un tas de choses qui ne fonctionnerait pas.

Par exemple, il serait démontrable qu’en faisant apparaître dans le champ que nous supposons être le champ visuel de certains animaux de basse-cour, un découpage qui ait l’air d’être les ailes déployées d’un oiseau de proie, enfin, que ça suffit à provoquer la terreur des dits animaux de basse-cour : il est bien certain qu’il est présumable – ce n’est pas à trancher avant d’en faire l’expérience, mais il est présumable – qu’il manquerait quelque chose aux fonctions de conservations des dites bestioles.

Il est intéressant de voir que l’imaginaire, ça fonctionne, et que ça fonctionne dans le réel. Ça ne veut donc pas dire qu’on ne puisse pas s’y référer. La question est plutôt : comment est-il pensable qu’on en sorte ?

C’est-à-dire que le réel n’est pas à concevoir tout entier comme imaginaire. Comme je vous l’ai dit, le bon sens, enfin, reste toujours très proche de cet imaginaire fondamental qui certainement vous soutient dans la position sur deux pattes qui est celle que vous occupez, comme le dit le mythe d’Œdipe, n’est-ce pas, le mythe du Sphinx, la situation érigée qui vous sert pendant la plus grand partie de votre vie, enfin… non seulement on s’imagine, à propos de cette position, que c’est une position tout à fait fondamentale, mais c’est justement là-dessus qu’on peut faire reposer ceci : c’est que chez l’animal humain l’identification à l’autre en tant qu’il tient debout, donne – c’est là qu’est le glissement – donne la métaphore fondamentale : celle du stable, ce qui se tient debout, *stat*, et là-dessus se branche toute cette histoire du moi.

C’est intéressant de s’apercevoir que, quand même grâce à l’éthologie animale,… qu’il y a des images qui sont tout à fait déterminantes pour la subsistance. Subsistance, c’est pas tout à fait pareil que stabilité, n’est-ce pas – voilà, c’est même un peu différent…

… *sistere* c’est plutôt être assis, et *stare* c’est être (63)debout, et en fin de compte la plupart des animaux sont plutôt souvent assis que debout. Ça va même jusqu’à s’étendre, puisque vous en avez là l’exemple, à l’animalité humaine : elle est plus souvent sur son derrière que sur ses deux pattes… c’est la position, dans tout un champ de l’éthologie, la position la plus fondamentale. Être assis, c’est celle où, par exemple, enfin, comme j’espère que c’est le cas pour vous tous, on digère.

Vous digérez votre petit-déjeuner et vous êtes assis, c’est pour ça que vous pouvez vous laisser aller peu à peu au berçage de mes mots. Donc je n’ai jamais dit que l’imaginaire, c’est très vilain, et qu’il ne faut jamais s’y référer. J’ai plutôt posé la question de savoir ce qui ne va pas dans la digestion, enfin, dans les fonctions d’évacuation, et quelques autres fonctions de cette espèce qui font partie de la même assiette. Il est clair qu’il y a des choses qui ne vont pas, et que, ces choses qui ne vont pas, les psychanalystes, saisis par une espèce de folie qui prend son origine dans leur propre expérience, je veux dire dans le temps où ils ont fait eux-mêmes une analyse, ils ont pu s’apercevoir qu’il y a quelque chose qu’on peut faire bouger dans les troubles de la subsistance.

Il est tout de même frappant que ce qu’on peut ainsi faire bouger, on le fait bouger, quand on est analyste, dans un mode d’expérience qui a pour support uniquement la parole.

Dieu merci, c’est pas… c’est pas la parole de l’analyste ! Ça arrive de temps en temps, qu’il donne ce qu’on appelle une interprétation : ça doit même arriver, si tant est qu’il n’y a pas déjà dans l’expérience… un mode d’institution tel qu’il a à peine besoin de parler. Parce qu’il y a une chose en tous cas certaine, c’est que l’autre – celui que j’appelle… que tout le monde appelle, en France, depuis que j’ai employé ce terme, l’analysant – l’autre c’est pas l’analyste.

On s’imagine que l’analyste analyse : c’est celui qui est en position de demande dans l’analyse qui est l’élément actif, qui mérite d’être appelé l’analysant.

Eh bien, celui-là… il est clair que dans les cas heureux, disons, il tire de l’analyse un bénéfice, à savoir que les troubles dans son assiette, enfin, digestive ou défécatoire – car ce que l’analyse a montré c’est que ça se ramène à quelque chose comme ça, en fin de compte, les fameux troubles – eh bien, il y a quelque chose qui (64)se régularise, qui s’arrange, enfin… il sort de là plus au moins détordu.

Comment ça peut-il se faire ? C’est là qu’est la question : comment une analyse, c’est-à-dire une technique qui ne procède que de paroles, avec le minimum d’intervention enseignante… Parce que, bien sûr, la parole, on sait déjà, comme ça, à quoi ça sert : c’est la prédication, c’est le bourrage de crâne. Un analyste, ça n’assassine pas son analysant avec des principes moraux, ça le laisse parler ; et qu’il y ait là, autour de ça seulement, quelque chose qui s’opère… ça mérite bien quand même qu’on y réfléchisse.

Ça mérite qu’on y réfléchisse, d’autant plus qu’on a bien la notion que dans d’autres champs on a déjà une expérience analogue : à savoir qu’il y a des gens qui ruminent – on appelle ça penser, sans doute à cause du rapport avec la panse – il y a des gens qui ruminent et qui sont arrivés à dire des choses qui ne restent pas au niveau de la capture du simple bon sens, qu’en d’autres termes – simplement, enfin, c’est une référence massive à la science – il est arrivé qu’on se fasse une idée… mais enfin, ceci c’est depuis toujours… qu’on arrive à une idée toute différente de ce qu’on peut appeler le réel.

Une idée qui est complètement scindée de cette capture imaginaire que nous trouvons être la dimension commune à cette chose que j’hésite toujours à appeler l’homme – il y a des très bonnes raisons pour ça, c’est pas évident, l’homme, c’est pas évident parce que… à partir du moment où l’on est parti de cette idée… qu’ils ne sont que des moi, c’est-à-dire des captures imaginaires… c’est justement en donnant de l’importance à l’imaginaire, qu’on peut se douter qu’il faut y regarder à deux fois avant d’y faire jouer ce dont il s’agit dans l’imaginaire, avant d’y faire jouer, justement à ce niveau-là, n’est-ce pas, la notion de… la notion de la forme.

C’est certain que, cette notion de la forme, elle est capitale, elle est tout à fait pratique, n’est-ce pas, il y a des gens qui se sont amusés, comme ça, à faire des expérimentations au sujet que vous bien savez, c’est-à-dire de la bonne forme. Ils se sont aperçus qu’il y avait un rapport entre certaines formes qu’on peut appeler bonnes, celle de la bulle par exemple, et le fait qu’à un autre niveau, n’est-ce pas, justement au niveau où l’on parle, la sphère, ça paraît quelque chose… de fondamental.

(65)On a appelé ça la *Gestaltheorie*. On s’est imaginé que ça rendait raison d’un certain nombre de phénomènes, dans ce qu’il en est de la subsistance des corps, justement…

Dans d’autres termes, on a transmis sur le champ de quelque chose de très différent, enfin, de l’expérience, ce qui était apparu, à un certain niveau de pensée qu’on appelle philosophique, ce qui était apparu au temps et à la pensée de Platon, n’est-ce pas ?

À la vérité, le propre des grands penseurs est de ne pas se laisser aller, comme ça, à toutes les évidences.

L’homme en soi, si je puis dire… c’est pas autour de ça que tourne, dans Platon, la théorie de la forme. Qu’on y regarde de près, pour tout dire, il n’était pas si humaniste que ça. Il faut vraiment être fou pour être humaniste.

C’est-à-dire, ne pas s’apercevoir que justement il y a cette faille, enfin… que la faille existe déjà au niveau de la théorie, mais elle n’est pas évidente, là.

La difficulté donc commence à ceci, c’est qu’il est difficile de réduire tout ce qu’il en est de ce qui va ou de ce qui ne va pas, dans la subsistance de l’homme… de le réduire à des rapports imaginaires, et que la fonction de la contemplation est à la source d’innombrables erreurs.

Comment savons-nous que ce sont des erreurs ?

Justement parce que c’est d’ailleurs que nous les corrigeons. D’ailleurs, il me semble que ce que je viens de vous dire vous l’indique suffisamment, et d’une fonction dont le moindre examen manifeste qu’elle est impensable, cette fonction, celle que je viens d’énoncer sous le titre de la parole, qu’elle est impensable, s’il n’y a pas déjà, et distinct de ce qui s’y agite, quelque chose que vous n’avez jamais, je suppose, jamais vu se focaliser sur ce point-là, mis à part ceux ici qui en ont eu les oreilles chatouillées par quelque chose qui s’appelle la linguistique. La linguistique montre que quand même le langage c’est quelque chose… quelque chose qui est là bien avant toute construction individuelle : nous naissons chacun dans une ère où domine la langue. La langue maternelle est… c’est pas nous qui l’avons faite. Elle est là.

C’est évidemment quelque chose qui s’est produit… la langue… pour aucune on ne peut dire qu’elle est éternelle. Mais nous avons quand même un rapport bien (66)particulier, et celui-ci c’est que… on n’a pas besoin d’être grand savant pour que, quand on habite une langue – pour employer le terme qu’il faut employer – quand on habite une langue… c’est légitimement que quelqu’un dont c’est la fonction d’en penser, de réfléchir, d’élucubrer l’objet linguistique, c’est légitimement qu’il s’adresse à vous comme à une compétence.

Ça, de toujours… prenons les gens qui ont été les frayeurs, ceux qui ont frayé la linguistique, enfin, appelons-les les grammairiens, et aussi les gens qui parlent du bon usage, enfin, tous… de quiconque qu’il s’agisse… qu’il s’agisse de Vaugelas, de Ménage ou de Boileau… enfin, quand il faut déterminer comment il faut entendre un certain mode de s’exprimer, ou inversement, quand on veut exprimer de quelque chose comment il faut le dire, eh bien, ils vont le demander, comme s’exprimait l’un d’entre eux, au charretier… [*parole perdute*]

Quand on est dans la langue, il y a cette chose surprenante, enfin, c’est que n’importe qui a la compétence – c’est comme ça que les linguistes la distinguent, l’appellent.

Ça c’est une chose dont il faut tenir compte quant au statut de l’affaire, parce que c’est avec ça, la langue, que se produit tout ce remue-ménage, grâce à quoi la domination de l’image n’est pas tout à fait prévalente, grâce à quoi on peut envisager un autre mode d’accès, d’accès au réel – ce que nous-mêmes cherchons, n’est-ce pas, quand nous étudions le fonctionnement, le comportement, comme on s’exprime, dans l’animal : nous partons bien de l’idée qu’il est captif des images, que c’est même comme ça que ça doit se faire pour tourner rond… mettons dans des situations postulées à partir de cette idée d’imaginaire.

Tout est là, justement : que nous puissions le calculer, signifie que nous avons un autre fondement pour… non pas pour apprécier notre comportement…, car il se trouvait des gens qui, sous le nom de behaviouristes, voulaient étendre ça aux êtres humains aussi : puisqu’il est quand même assez frappant que pour l’étendre, il faut bien qu’il y ait toute cette cogitation fondamentale, celle qui justement a commencé de qualifier l’imaginaire d’imaginaire, et l’image comme fonctionnant.

(67)… Alors, je fais simplement cette remarque, qu’il était tout de même difficile de penser – voyez : j’en reste là ce matin – de penser quelque chose comme ce qu’on appelle l’inconscient, l’inconscient qui est fait de pensées, car, enfin, ce que Freud dit c’est exactement ça, n’est-ce pas, à savoir que même quand nous ne savons pas qui pense, quelque part ça pense, hein ?, même quand nous sommes endormis et que nous rêvons ; nous sommes capables de nous poser même la question de savoir : est-ce que nous rêvons ?, on peut se demander ça en rêve… oui…

… mais dans les couches mêmes du rêve, à savoir dans toute cette élaboration…

enfin, quand nous avons ce déchet incroyable qui a été considéré de tout temps le rêve, là-dessus il y a une articulation : c’est pas seulement ce que j’appellerai du vague, du mirage, de l’hallucination pour employer le terme : le nerf de la découverte de Freud, c’est justement ça que ça veut dire : c’est pas parce que, de temps en temps, il prête là-dessus à glissement, qu’il homogénéise la rêve avec l’hallucination… Ce qu’il veut dire c’est non pas que le rêve est comme une hallucination, mais que l’hallucination justement est comme un rêve, et ce à quoi ça se réfère c’est que le rêve est quelque chose de pleinement articulé, que le rêve est fait comme une phrase – la phrase d’une demande, d’un *Wunsch*, mais d’un *Wunsch* qui se décompose, qui est articulé, qui se traduit, qui se traite comme une langue, qui se traite dans la langue, et qui, pour des raisons qui sont des raisons d’expérience, est ce que j’ai formulé à dire que l’inconscient est structuré comme un langage. J’ai été prudent.

Il est absolument inconcevable que ceci ne soit pas mis au premier plan, parce que ça s’étale, enfin.

Je pense… je suppose, quand même, que peut-être il faut espérer que deux ou trois personnes ici ont ouvert Freud de temps en temps – enfin, naturellement personne ne le lit, bien sûr… on ne le lit pas, c’est vrai, si on le lisait…

*L’Interprétation des rêves* c’est le jaspinage autour de ce récit… c’est ce qu’on appelle l’association libre, c’est-à-dire : déconnez à plein tuyau sur votre rêve, n’est-ce pas, et puis…

… vous savez qu’est-ce que ça veut dire « déconner » ? – c’est peut-être pas courant en Italie…

(68)enfin, dites toutes les bêtises que vous voudrez et de ça va résulter quelque chose. On y reste, on n’en sort pas, on est de bout à bout dans le langage, à propos de n’importe quoi de ce qui est de l’ordre de l’inconscient, à propos d’un lapsus, de toute espèce, enfin, de n’importe quel raté dans la vie quotidienne : c’est dans la dimension du langage que ça s’exprime.

Vous sortez votre propre clé de votre poche au moment où vous arrivez chez votre psychanalyste : c’est un lapsus bien connu. Disons, ça se traduit… ça se traduit par : « je suis chez moi ». Alors, dire que Freud, enfin, a énoncé autre chose sinon ceci… c’est que ça parle, ça parle d’abord avant tout autre chose jusques et y compris… avant même que ça se tienne debout, n’est-ce pas, puisque justement quand on rêve on n’est ni debout, ni couché, ni assis… on rêve et on parle : ça parle…

Je vous demande pardon, enfin, parce que vous… quand même, étant donné que je suppose que j’ai ici comme auditeurs…

Je fais remarquer seulement ce que c’est évidemment le début, enfin, l’irruption, la remarque, la remarque qui change tout, dans ce rapport au langage, parce que à partir du moment, comme ça, où on s’aperçoit que ça va tout seul, qu’on n’a nullement besoin d’y être acteur pour que ça fonctionne, ça change beaucoup de choses… ça change même énormément de choses – ça change tout.

Je ne veux pas me livrer, enfin, à une excursion parce qu’il y aurait trop de gens qui s’en pourlècheraient les babines.

C’est certain que… c’est pas fou de dire que ça a des rapports avec la découverte marxiste.

Le moindre soupçon… que Marx… pour des raisons comme ça, des raisons d’attachement sexuel, enfin, je veux dire que chacun sait qu’il était fou de sa dame Marx… aurait trouvé tout ce que Freud a avancé plus tard à vomir…

Mais enfin, il y a eu justement ce décollement, ce décollement que le langage c’est ça ce qui fonctionne d’abord, et Dieu sait d’où ça vient, c’est le cas de le dire. C’est quelque chose qui n’est pas du tout sans analogie avec le fait que Marx part de cette fameuse valeur, cette valeur d’échange, grâce à quoi il fait apparaître un tas de trucs, enfin, y compris la plus-value.

(69)C’est de ce côté-là qu’il faut voir qu’il y a aussi, là, un clivage, parce que tout tourne autour de la valeur d’échange, et la valeur d’usage n’est là que pour qu’on puisse parler de la valeur d’échange…

… enfin, parce que la valeur d’usage… ah… elle est bien bonne…

… valeur d’usage, qu’on appelle ça : ça sert à quoi ?

Toute la question est là, justement, c’est que ce qu’on désigne par valeur d’usage c’est…

… ça serait bien la chose capitale, à savoir quelque chose dont on n’use pas comme d’un moyen, mais dont on jouit.

Eh bien, alors, si j’ai fait cette brève, comme ça, latéralisation, c’est quand même pour vous dire que la découverte de Freud c’est que la parole… c’est que la parole c’est pas quelque chose qui sert à quelque chose – à communiquer, par exemple, comme on pourrait se l’imaginer par l’institution analytique.

Ce que vous communiquez à un analysant, ça a beaucoup d’intérêt pour lui, ça c’est bien vrai…

… mais enfin c’est pas un intérêt à ce qu’on succombe soi-même dans une capture…

Il faut avoir un peu de recul pour que ça soit intéressant : ce que Freud a découvert c’est que dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance.

Bien sûr, ça se voit mieux dans un rêve, parce que la parole, elle est là qui fonctionne – comme je vous l’ai fait remarquer tout à l’heure – toute seule… Ça se voit mieux dans n’importe quoi où elle fonctionne toute seule.

Mais dans la parole la plus courante – je veux dire celle qui a l’air d’être là pour communiquer, comme on dit, quelque chose – la jouissance est présente.

C’est même pour ça qu’il n’y a à peu près pas de discours qu’on ne puisse pas soumettre […] d’un recul qui l’interprète en fonction de quoi ? de la jouissance.

*C’est ça*, ce dont il s’agit dans l’analyse.

*C’est là*, que porte l’intervention de l’analyste.

Tant que ce qui se jouit, là à portée de son oreille, tant que ce qui se jouit ne passe pas, comme ça, pour un court moment, à une portée telle qu’il puisse faire en sorte que s’en aperçoive celui qui est là à suer, à travailler, à travailler le sujet qu’il est lui-même – tant que, cette action de parole, tant qu’il n’y a pas cette (70)petite ouverture qui permette de faire nous apercevoir, apercevoir à l’autre, à l’analysant, ce qui se jouit dans sa parole – on fait mieux de se tenir tranquille.

Et c’est pour ça que la plupart des analystes ont en somme cette belle bonne règle de conduite : que la plupart du temps ils la ferment.

Il faudrait que ce soit pour une bonne raison, n’est-ce pas, mais en général ils s’en donnent de mauvaises parce que… parce que l’analyste, enfin, l’analyste vaut ce qu’il vaut : c’est-à-dire pas beaucoup mieux que quiconque, n’est-ce pas, à ceci près, qu’il s’est soumis à cette expérience et qu’il lui en est peut-être resté quelque chose.

C’est là le point capital.

Alors, chacun sait – bien sûr personne de vous ne sait, sauf trois ou quatre personnes ici qui ont lu Freud – chacun sait que – chacun sait si on avait ouvert Freud – que ce qui est par Freud avancé et qui est autrement nouveau… c’est que ce que j’appellerai l’effet du langage en tant que c’est ça l’inconscient, ça parle ailleurs que là où ça se bavoche.

Chacun sait que l’autre franchissement de ce qu’a apporté Freud, c’est ce qu’on appelle – ça, histoire d’en donner des mots-clefs, parce qu’on ne peut pas tout expliquer – c’est ce qu’on appelle les pulsions partielles.

Qu’est-ce que veut dire le mot « pulsions partielles » ? C’est pas un instinct, c’est jamais un instinct, comme on l’a traduit. C’est pas non plus ce qu’on appelle, à plus ou moins bon titre, quelque chose qui soit de l’ordre de la tendance. C’est une dérive : *Trieb*.

Ça veut dire au moins ceci : que pour un certain nombre de jouissances – celle de bouffer, de chier, de boire[[11]](#footnote-11), ou de jaspiner, justement – ça – j’en ai dit quatre, hein ! comptez-les, pas besoin de répéter – ça c’est dérivé, c’est infléchi, c’est pris comme substitut, pour dire le mot, à une autre jouissance, qui est justement la jouissance sexuelle.

S’il y a une découverte, un pas-clef en ce qu’a apporté Freud, c’est ça.

Il y a à ajouter ceci – puisque là je viens de vous en donner quatre, de ces pulsions partielles – il y a à ajouter ceci, qu’il y en a une autre, qui se passe aux frontières de ce par quoi la jouissance c’est quelque chose qui concerne le corps et ses confins. Ça s’appelle : la douleur.

(71)Jouir d’un corps comme tel, c’est quelque chose qui est, semble-t-il bien, la propriété de l’être parlant… il jouit… disons : il joue – parce que je ne vois pas pourquoi je n’userais pas des équivoques qui sont le précieux de ma langue. Vous en trouverez sûrement l’équivalent, mais dans d’autres points, dans l’italien qui est la vôtre.

Cette façon de… qui joue entre le joué et le joui, entre les corps, c’est quelque chose aussi qui vient se substituer, fournir le parallèle, l’équivalent, de la pratique de ce qui s’appelle chez le même être… chez l’être parlant, la jouissance sexuelle.

Alors, c’est comme ça, enfin, qu’est introduite la question de la référence.

La référence est qualifiée de référence au rapport sexuel.

C’est tuant, hein ?, de vous raconter ça comme ça, en si peu de temps, mais enfin je veuxessayer de franchir, de couper, de tailler, pour… vous montrer la visée de ce dont il s’agit.

La référence, c’est tout un monde, vous comprenez : parce que la référence, ça ne veut pas dire la signification.

… Référence, c’est le terme qu’on emploie à propos de ce dont je n’ai même pas fait la moindre référence, c’est le cas de le dire, à ce qu’on appelle, à ce qu’on distingue en linguistique sous le terme de signifiant.

Le signifiant, ça a des effets, ça s’appelle le signifié.

C’est à ça que ça sert apparemment : à signifier.

Mais c’est pas ça, justement : le signifié est de l’ordre de ce que nous avons appelé, dans la parole, la dimension du jouir.

Et, pour que ça serve à quelque chose, il faut qu’il y ait quelque part quelque chose à quoi ça se réfère.

Ce par quoi le langage, comme on dit, ne connote pas seulement, mais dénote, pour désigner quelque chose… quelque chose de réel, pierre à quoi je me cogne.

Est-ce que, au niveau de la jouissance, de la jouissance sexuelle, la référence c’est ce à quoi ça sert, la dite jouissance, c’est-à-dire, justement, au rapport sexuel ?

Qu’est-ce que je désigne par rapport sexuel ?

Qu’est-ce que Freud désigne par rapport sexuel ?

Parce que, après tout, si on se donne un peu de (72)peine pour le lire… il faut évidemment se donner un peu de peine pour s’apercevoir qu’il dit déjà tout ce que je dis, il n’avait pas de peine pour ça… parce qu’il partait de la même expérience.

Alors, que veut dire le mot « rapport sexuel », là où je l’avance ?

Bon, il y a d’abord l’usage commun, courant : quand vous baisez, vous appelez ça, en général, un rapport sexuel.

Seulement, ça c’est justement trancher la question : il n’est pas clair que ce qu’on appelle couramment rapport sexuel, ça veuille dire que ça soit en rien du tout sexuel.

Si la parole c’est de la jouissance – c’est de la jouissance qui a un certain rapport avec la jouissance sexuelle – il y a une chose que par contre nous montre fort bien l’expérience analytique : c’est que la jouissance sexuelle, c’est rare que ça établisse un rapport.

Il n’y aurait pas tant de gens qui viendraient nous voir pour nous parler très précisément de ce rapport qui justement n’existe pas.

Au niveau… au niveau des hautes aspirations du cœur, au niveau de ce qui se jaspine, au niveau justement de ce qui surgit comme exigence d’un accord auquel ne contreviendrait pas la parole, s’il y a une chose qui n’est pas claire, que l’expérience analytique révèle, c’est que – quoi qu’il en soit chez les animaux qui sont, soi-disant, soi-disant, soi-disant… c’est des histoires, enfin, dont on ne peut même pas savoir de quel lobe du cerveau du biologiste cette idée de tropisme a pu sortir… une nostalgie… – qu’avec madame ça ne se passe pas comme ça, que c’est pas le tropisme qui la dirige, ni elle ni lui.

Alors, pour l’animal, ça doit tourner rond.

En effet, ça a l’air de marcher… les saumons montent très très loin dans les fleuves, et tout ça pour faire l’amour, n’est-ce pas. C’est captivant, hein ?

Qu’est-ce que ça serait bien si c’était comme ça chez les hommes.

Le tropisme, c’est pas évident. Je dirais même plus : ce que j’avance, c’est que l’être parlant se […] fort de l’expérience analytique.

L’être parlant se distingue… se distingue de ceci : c’est qu’il y a quelque chose qui se dérobe le plus, c’est ce rapport qu’il y aurait quelque part, existant, (73)fondamental, et qui serait nommable, et qui définirait le rapport sexuel.

Qu’est-ce que l’analyse nous montre, enfin, qu’est-ce qui en fait le texte, qu’est-ce qui en fait les discussions, les problèmes, enfin le… ce sur quoi s’étendent les analystes quand ils ont quelque chose à dire… ce qui est rare ?

C’est que, justement, s’il y a rapport, c’est de cet ordre d’ambigu qui peut faire – je n’en dis pas plus pour aujourd’hui – qui peut faire, disons, toutes les erreurs.

À savoir, que même là où il est mâle – avançons les mots, enfin, tels que ce sont les mots qui conviennent – celui qui, plus ou moins précisément peut se désigner, chromosomiquement enfin, comme un mâle, c’est justement dans sa fonction de mâle qu’il s’identifie le plus au sujet.

Je dis sujet, ici, parce que c’est en tant que le sujet se détermine du fait du langage, qu’il s’identifie au sujet qui… du versant opposé et inversement, qu’est-ce… d’où est partie toute l’expérience analytique sinon… sinon de cette hystérique dont j’ai dit, le plus freudiennement du monde, qu’elle fait l’homme…

Cette sorte d’ambiguïté – qui est dans l’assiette même de ces positions qui se définissent comme ça, massivement, grossièrement comme, dans l’humanité, constituant les deux parts, les deux partenaires – cette ambiguïté qui est, justement, ce sur quoi joue toute l’expérience analytique, ne permet pas d’en écrire le rapport d’une façon qui satisfasse à ce qu’il en est du terme de rapport, du terme de relation, pour peu qu’il soit élaboré.

Élaboré jusqu’à un certain niveau de logique, qui spécifie, comme distincts, comme deux, les termes entre lesquels se situe la relation.

Il est certain qu’ici, vous le sentez je pense, je m’avance au niveau… dans le fil… dans le droit fil de ce qui peut s’élaborer d’un usage scientifique du langage. L’usage scientifique du langage repose sur ceci : que ses effets sont poursuivis jusqu’à la pointe où, à proprement parler, il s’agit de quelque chose qui, sans le langage, ne serait nulle part au monde, à savoir : l’écrit.

Ce qui ne s’écrit pas mathématiquement, ceci peut toujours, quant au statut propre de ce qui en est de ce qui s’exprime dans le langage, être mis en suspens.

Que rien au niveau d’un être qui est sujet – (74)c’est-à-dire conséquence de son habitation dans le langage – que rien ne puisse s’assurer de l’écrit… d’un écrit tel qu’il définisse et distingue le rapport : voilà ce que j’avance comme, non pas hypothèse, mais conséquence, mais suite, mais ligne dans quoi nous sommes conduits par l’expérience elle même.

Il n’y a pas de rapport inscriptible qui puisse se formuler, s’instituer du fait de tout ce qui peut se dire au niveau de cet être, dont vous voyez que ce n’est pas pour rien qu’en hésitant à l’appeler l’homme, je ne le situe que dans ce rapport – lui sûr et certain rapport de jouissance qu’il a à l’endroit du langage.

Toute sa jouissance en est littéralement commandée.

Cet être, cet être parlant, c’est en tant qu’il y a cette chose que seul le langage permet, et qui s’appelle la demande, avec toute l’ambiguïté qui en ressort quant à ce que j’ai cru aussi pouvoir en distinguer du désir.

Que tout chez lui soit infléchi, tordu, de par cette habitation dans le langage, et qu’on puisse aller jusqu’à dire que de tout ce qui se dit, rien, semble-t-il, au moins jusqu’à présent, ne peut se situer d’un écrit… ce quelque chose par où cet acte de parole, qui est aussi acte de jouissance, aboutirait à un réel où se serrerait ce qu’il en est radicalement du rapport entre un pôle et l’autre de ce qui assurément, chez lui comme chez tout animal, se situe biologiquement.

C’est là… c’est là, semble-t-il, dans l’état actuel de notre discours, du discours analytique, ce qui ressort, et aussi bien explique que, de ce qui est jouissance, tout chez l’être parlant soit dévié.

Dévié au sens que toutes ces variétés de jouissances, qui se centrent si bien sur la jouissance sexuelle, c’est justement en tant que la jouissance sexuelle est en quelque sorte détachée du rapport : et c’est bien ce que montre toute l’expérience analytique… Nulle part avant, n’est montée, dans un énoncé de discours, la référence au phallus, si ce n’est dans des lieux qui se distinguaient du mystère, si ce n’est qu’au niveau de la religion qu’avant le discours analytique a pu se produire ce qui distingue la jouissance sexuelle du rapport qu’elle commande.

C’est là… c’est là où se situe le nerf par où il peut se concevoir quelque chose. De quoi ?

Est-ce qu’il y a là, enfin, si je puis dire, une nouvelle ontologie ? une de ces petites histoires, enfin, comme (75)celle dont nous régale un peu la tradition religieuse : c’est à savoir… une fois de plus on trouve l’homme, là, au point… au point-clef, au point d’illumination…

Quand on fera des cours de philosophie… on résumera mon enseignement, on dira : « Ce que Lacan énonce est ceci, n’est-ce pas, il dit ceci, c’est que… c’est que dans l’échelle… l’échelle animale – cette fameuse échelle évolutive, vous savez, qui va toujours se perfectionnant, celle qui nous promet le *superman* à la suite… : une belle connerie, ça, oui, bon… – là, il est arrivé cette chose, qui, crac, hein ! : plus de rapport sexuel ! ».

Ce qui veut dire la même chose – parce que naturellement les philosophes sont pas idiots – ce qui veut dire la même chose que l’origine du langage.

Un être parlant n’a pas de rapport sexuel !

Je vous dis comment on énoncera le truc théorique, enfin, que j’aurais, soi-disant, avancé.

C’est très marrant, parce qu’on retrouvera la totalité du monde, là.

On pénètre dans le réel par quel biais, par quel biais, par quelle béance ? et puis, il est certain que… j’ai du dire de temps en temps deux ou trois trucs qui permettent de faire des erreurs d’interprétation, n’est-ce pas… qui feraient croire, que… que j’y crois, enfin, que je crois tout d’un coup…

[…]

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

S’il y a quelque part quelque chose qui permet, dans la constitution même du langage, à la pointe des mathématiques et de la physique mathématisée, d’avoir un accès au réel – si je puis dire entre guillemets, n’est-ce pas, vous n’imaginez pas là que c’est mon vocabulaire : « au vrai réel » – c’est à cause de ce sacré langage. Le sacré langage, ça tient, hein ?

Parce qu’il y a des êtres qui, quand ils baisent, ne savent pas ce qu’ils font.

Vous voyez, c’est la première fois que le mot savoir vient.

On expliquera ça comme ça, dans les livres de philosophie, et naturellement ce sera aussi farfelu, enfin, que je ne sais pas quoi, que les trucs de Talète ou d’Anaximène.

Seulement, il y a quand même quelque chose qui est autre, qui existe, qui est le discours analytique.

(76)Le discours analytique, c’est pas une théorie.

C’est pour ça que ce que je viens de vous avancer, là, c’est pas une conception du monde.

Ce que je viens de vous avancer, c’est ce qui résulte d’une certaine pratique.

Quand je dis qu’il n’y a pas de rapport sexuel, ça se réfère quand même à ceci : c’est que vous sachiez, enfin, que dans l’analyse il n’y a pas de travaux pratiques, sur le plan des rapports sexuels tout au moins…

C’est quand même assez frappant que depuis le temps que les analystes parlent de la sexualité, il ne soit pas sorti, enfin, la moindre petite perversion nouvelle, par exemple… Ça aurait pu être amusant, hein ?, d’en inventer une, qui serait du cru des analystes… ou des analysants.

Il n’y a pas non plus le moindre progrès quant au savoir faire. Il y a tout de même eu dans les temps des choses qui sont sorties, […] dans des livres auxquels personne ne comprend rien, dans le genre du *Kama Soutra*, ou autres livres, ou la tradition des Tantras tibétains…

Il semble bien que là il s’agisse de choses où il s’agissait d’une voie, d’un savoir, d’une manière de s’y prendre.

C’est très curieux, hein ?, que tout ce qui était savoir dans le passé, contrairement au nôtre, ça ait été toujours de l’ordre du secret…

Voilà comment c’était le savoir jusqu’à… le seul savoir, d’ailleurs, qui doit être probablement, véritablement un savoir.

Parce que nos élucubrations mathématiques sur le sujet de… enfin, de tout ce que vous voudrez… de l’espace-temps dont tout à l’heure, de la théorie des contacts, et de quelques autres, des positrons, mésons, neutrons…

c’est un peu drôle, quand on y regarde de près, à quel point… à quel point c’est immaîtrisable, à quel point, justement, l’opération langagière, là, éclate : elle ne se prête plus du tout aux subsistances de l’être.

Il s’agit de quelque chose qui s’institue d’une expérience… d’une expérience qui… qui va peut-être disparaître, ou s’éteindre, mais je n’y crois pas.

Il y a une voie, là, il y a une voie, une voie d’où, à proprement parler, certaines vérités vont apparaître, des vérités qui sont évidemment, comme toute vérité, de (77)nature plutôt décevante.

Il n’est pas vain que ce lien, ce lien de l’inconscient, c’est-à-dire du règne du langage, aille, dans ses conséquences, dans ses conséquences scientifiques, plus loin qu’on ne peut l’attendre.

Ça ne nous promet pas beaucoup plus, enfin… que ce qui depuis toujours a servi de mirage aux élucubrations parlées – c’est-à-dire la sagesse.

Mais je crois important… je crois important… parce que, justement, il y a une corrélation du style… du style de ce qui résulte… de notre plongée, de notre immersion, dans ce qu’on appelle une civilisation – il y a une corrélation entre l’âge, appelons-le capitaliste, et l’extension de ce discours analytique. Et le progrès qui en résulte est certainement d’un autre ordre que celui de la connaissance : il est de celui de ce que j’appellerais la rigueur logique.

On va voir, n’est-ce pas, les psychanalystes se multiplier. Après tout, c’est pas plus mal, enfin, cette rupture qui va se produire par rapport à ce qu’on peut appeler la vieille tradition des détenteurs de secret, des détenteurs de savoir, de ceux qui sont auprès des princes avec une thériaque, avec quelque chose qui écarte les mots, enfin, des seuls gens qu’il vaille la peine qu’on les soigne, c’est-à-dire : les princes.

Quelque chose d’autre, un certain nombre d’aperçus sur ce qu’il en est de la jouissance – parce que ce n’est pas le rapport sexuel, la jouissance sexuelle… c’est quelque chose d’autre… Il y a une chose, quand même, qu’on n’a pas encore bien aperçu, c’est… c’est ce qu’il en est de la jouissance de la femme, avec tout ce qu’elle comporte de retentissement, très précisément dans son rapport avec l’ensemble du discours social.

C’est là dessus que je veux terminer aujourd’hui, parce qu’il faut simplement que ça termine… Je ne sais pas du tout quelle heure il est. Je vous demande pardon si je vous ai retenus trop longtemps.

Intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan, le 4 février 1973. Parue dans l’ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 78-97.

(78Or la question écrite… Puisqu’on me l’a transmise… pour l’instant c’est plus commode, je la lis :

« Votre discours procède de ce qu’on peut saisir dans l’expérience analytique, comme il devrait se passer pour tout discours véritablement analytique ». Il y a donc une question qui m’est posée par mon expérience analytique – dit-il – et que je vous propose : « Il me semble saisir, pour autant que l’on peut, l’inconscient comme lieu de l’émotion (entre parenthèses : jouissance, angoisse) en quelque sorte innommable. L’on pourrait peut-être dire qu’il y a une tendance à la limite où toute relation, ou bien articulation, va disparaître. Je trouve pour moi difficile de concevoir cette homogénéité-limite dans son articulation avec l’articulable, à savoir, entre guillemets, avec une certaine imprécision terminologique, de l’innommable avec le nom ».

C’est une question dont, en somme, je comprends très bien qu’on me la pose à propos, justement, de ce que j’ai dit ce matin. Ceci ressort évidemment de l’idée qu’on se fait, qu’on croit pouvoir se faire, de ce qu’on appelle d’habitude, au moins en français, et ceci depuis un temps court… de ce qu’on appelle l’affect.

Il s’est trouvé en somme au début de ce siècle, des gens pour penser, s’imaginer, que les mots, ce n’étaient que des mots, et que tout ce qu’on pouvait enregistrer par une action psychothérapique, c’était quelque chose qui relevait… qui relevait de je ne sais quoi d’ineffable, justement… au dire de ceux qui voulaient expliquer comment il pouvait bien se passer quelque chose par ce rapport qu’on a appelé depuis, avec beaucoup d’insistance, la « relation médecin-malade ». Il fallait absolument en somme que ça ressorte d’une sorte de thaumaturgie, de miracle ; pour expliquer l’étrange, enfin, l’inhabituel (79)de cette action de la parole, il fallait recourir à cette idée, que c’était par l’intermédiaire de quelque chose qui n’a jamais été défini – parce qu’après tout l’affect, à part ceci, que ça c’est pas intellectuel, on n’en saisit pas bien la définition ; enfin, justement, il s’agit de choc, de modification du type… du type qu’on appelle émotionnel, c’est-à-dire de quelque chose qui peut se traduire par une modification du rythme cardiaque, par exemple, ou de la tension artérielle… enfin, c’est des choses qui en effet surviennent, c’est bien connu, dans l’émotion…

Freud, quand il a fait son article sur *Die Verdrängung,* le refoulement, a distingué le contenu de ce qu’il appelle pour lui idéique, et qui n’est pas soutenable d’autre chose que d’un support signifiant… a bien marqué quelque chose qui est écrit tout bonnement dans son texte : c’est à savoir que ce qui est refoulé, c’est bel est bien quelque chose de l’ordre… de l’ordre du signifiant : il y a un mot qui est là, repoussé par le tissu même de la phrase, et c’est, de l’émergence de ce mot, qui n’est pas impensable, c’est de la réémergence de ce terme que quelque chose dans la phrase se complète et en somme lui donne un tout autre sens.

Il discute, n’est-ce pas, la question de l’affect, c’est à savoir si ça ne serait pas l’affect qui serait refoulé. Il en discute, il est assez frappant et plutôt à la faveur de mon interprétation, que…

la façon dont il tranche, c’est tout le contraire… c’est qu’à ces mots qui recouvrent un certain mot-clef, à ces mots reste associé un affect qui en est tout à fait distinct.

Je veux dire que ce qui se produit dans le texte même, puisqu’on peut l’appeler ainsi, de la vie psychique dans la névrose… c’est justement ceci : que des mots qui en apparence décidaient une cogitation sur le monde, qui en apparence ne nécessiteraient pas un affect…

… Pour exemplifier ce que j’appelle à l’occasion affect, il y en a un qui est bien caractéristique, et d’autant plus caractéristique qu’après tout c’est Freud qui l’a mis en valeur : c’est ce qu’il appelle l*’Unheimlicheit,* c’est-à-dire, ce qu’on a traduit, ce qu’on peut traduire, en français – je ne sais pas comment le faire en italien – le sentiment d’étrangeté.

Le sentiment d’étrangeté est précisément quelque chose qui se distingue d’apparaître à propos de choses qui, d’un premier aspect, sont des plus communes, des (80)plus ordinaires, des plus familières : et c’est à ça, à ce trait que se signale un certain sentiment qu’il s’agit là justement, de choses pas familières du tout… tout à coup, à propos de choses qu’on sait bien être familières… C’est quelque chose qui sans doute est un affect, mais qui n’est nullement refoulé.

C’est à propos d’un texte, d’un texte articulable que le phénomène se produit. Et c’est à la résurgence, enfin, à l’évocation, à l’occasion par la divination, l’intuition, mais l’intuition guidée, déjà, par une certaine… une certaine habitude, enfin, un certain savoir, il faut bien le dire, du psychanalyste, que le psychanalyste peut de temps en temps réussir ce coup, qui est, enfin, vraiment familier.

Je vous l’ai dit ce matin, enfin, l’interprétation des rêves c’est pas autre chose.

Le psychanalyste, dans une certaine période d’or de l’expérience analytique… c’est par l’introduction d’un mot qui change tout le sens de la phrase, qu’il résoudra ce qui était là, affect en quelque sorte errant, mais pas refoulé du tout.

Freud, malgré tout, le dit de la façon la plus simple : s’il y a quelque chose qui n’est pas refoulé, qui reste errant, c’est justement l’affect.

C’est au contraire de la découverte de ce qui dans l’articulable… un articulable qui n’est pas toujours articulé, qui n’est pas toujours à la portée du psychanalyste, n’est-ce pas – c’est au niveau de l’articulable à la chose, avec un support parfaitement signifiant, que se justifie, si on peut le dire, secondairement ce qui était affect.

C’est là tout de même une nuance importante, n’est-ce pas… la personne donc qui a écrit ces quelques lignes… je vous remercie, n’est-ce pas, parce que c’est une question très intéressante, et qu’il faudrait évidemment illustrer par des exemples, mais je veux en rester, parce que nous avons quand même un temps mesuré, je veux en rester à l’accentuation de ce dont il s’agit.

Freud lui-même là-dessus est très clair : c’est de quelque chose dont l’irruption… l’irruption du refoulé est quelque chose qui est beaucoup plus lié, dans le texte de Freud, au support verbal.

Quand on l’imagine du dehors, la caractéristique du refoulement est toujours un affect, qui, si je puis dire, lui, est là présent… Dans quelque sorte de névrose qu’il s’agisse, l’affect est là.

(81)On ne peut pas dire que la névrose obsessionnelle, par exemple, ne soit pas chargée d’affect… il se manifeste à tout instant. Ce qui est très, très profondément voilé, c’est une articulation, par exemple à un vœu de mort qui, lui, ne l’est pas, d’aucune façon, articulé, et il est évident que ce n’est pas en l’énonçant, purement et simplement, que l’analyste peut le mettre en valeur.

Contrairement à ce qui se passe dans un certain nombre d’autres cas, où le refoulement est beaucoup plus simple, et où la simple suppléance d’un mot change tout à fait le sens d’une phrase et y introduit de la façon la plus crue un vœu… un vœu de satisfaction qui est complètement paradoxal, parce que le sujet ne sait rien de ce qu’il demande vraiment. On le fait s’apercevoir de ce qui est vraiment son vœu.

Je parle du vœu, je veux dire de quelque chose qui est tout à fait capable de s’articuler. Entre le vœu et le désir, je vous l’ai dit ce matin, il y a un monde.

Il ne suffit pas de faire le vœu de quelque chose pour savoir à quel désir ça répond ; et l’interprétation, c’est évidemment au niveau du désir qu’elle se situe. Mais la simple restauration-restitution de la demande dans sa teneur est quelque chose qui restitue l’affect, quel qu’il soit, ce qu’on appelle ici l’émotion… restitue l’émotion à sa place. Il faut tout de même dire ceci : c’est que, mis à part certains moments exceptionnels, une analyse ne se passe pas, ne s’opère pas par une série de ces coups émotionnels.

Quand on a un peu l’expérience de l’analyse, c’est tout de même pas ça, c’est très différent.

Donc ce n’est pas l’affect qui est refoulé : c’est toujours quelque chose qui est de l’ordre du signifiant.

Le signifiant, d’ailleurs, ce n’est pas simplement le nom… Le verbe c’est tout autant quelque chose, n’est-ce pas : non seulement ça l’est, mais ça l’est d’une façon capitale.

Pour tout dire : s’il y a lieu de centrer quelque part l’attention, c’est sur des énoncés comme ceux qui se trouvent dans Freud, articulés sous le titre, par exemple, de *Ein Kind wird geschlagen,* ce qu’on traduit en français, comme on peut, par *On bat un enfant.*

Lisez cet article… c’est là quand même qu’on touche du doigt ce qu’il en est du fantasme.

Je n’ai pas parlé ce matin du fantasme, parce que je (82)ne pouvais pas tout mettre, comme ça, dans un même sac. Enfin, c’est malgré tout la limite du temps qui l’impose.

*Ein Kind wird geschlagen :* qu’est-ce qui en fait la valeur érotique ?

Freud signale avec une très grande précision, dans quel cas, chez quel sujet, il a vu la prévalence érotique… à savoir ce en quoi un fantasme, qui est celui d’un enfant battu, peut en quelque sorte soutenir l’attirance érotique.

C’est un texte dont il faut bien dire que la nouveauté est tout à fait tranchante à l’époque où il sort : qui avant Freud a jamais osé remarquer qu’un désir, pour qu’il émerge de quelque chose qui est profondément lié à l’excitation sexuelle, se supporte d’une scène imaginée, dont il développe en quelque sorte toutes les variations possibles.

À savoir : à supposer que cette scène ne soit pas seulement imaginée, qu’elle ait eu un support dans l’expérience passée du sujet, elle est quoi ? Je vous passe les différences intermédiaires, mais enfin il y a un intermédiaire tout à fait essentiel : c’est celui qui se rapporte à l’amour du père. L’enfant qui est battu, c’est l’enfant dont le père montre qu’en fin de compte il est peu de chose auprès de celui qui justement fantasme, de celui qui est témoin de ce châtiment.

C’est une dialectique… une dialectique, quoi ?, des plus précaires, et d’autant plus précaire que Freud – c’est au temps de son analyse du fantasme comme tel, relevée dans cinq ou six cas de fantasmatisations chez des malades – cette histoire du père, il avoue qu’en fin de compte on ne la fait resurgir… jamais. C’est simple, hein ?

À la fin, c’est quand même le sujet lui-même qui est en cause, se dissimulant derrière l’anonymat justement – pour répondre à la personne qui m’a posé le problème – … l’anonymat parce que le nom, en fin de compte, c’est bien le nom propre.

Ce *on* cache quelque chose, qui se montre avoir un rapport très étroit avec la jouissance en tant que… la jouissance, de toutes celles qui sont liées au corps, celle qui va le plus près de la jouissance… – là je fais attention parce que je veux éviter les glissements – celle qui va le plus près de la jouissance de l’acte sexuel. Et (83)l’acte sexuel, ça ne veut pas dire qu’il est fondé sur un rapport qui serait en quelque sorte inscrit dans le rapport des corps : c’est justement en tant que cette jouissance est là, c’est le cas de le dire, ineffablement, mais ineffablement au sens où justement il s’agit d’une impossibilité du dire, que rien dans aucun dire ne répond à ce qui dans Freud lui-même, n’est-ce pas, est maintenu de la mythologie de l’éros, de l’éros comme unissant.

S’il y a quelque chose de décevant au sens premier que j’avais évoqué ce matin,… il n’y a rien de plus décevant que ce qu’on appelle le rapport sexuel. C’est très précisément qu’il tourne court, qu’il a une fin, et qu’au-delà de cette fin, d’ailleurs, il a un certain nombre d’effets, d’effets seconds : pas chez les deux partenaires, il y a un certain nombre d’actes seconds chez l’un des partenaires, chez la femme. Et c’est très précisément en tant qu’invinciblement les partenaires restent deux, qu’il est tout à fait faux de le mettre, ce « rapport sexuel », sous le chef d’un éros qui serait caractérisé par je ne sais quel appétit universel de la fusion en un. S’il y a quelque chose qui ne fait pas un, c’est très évidemment l’étreinte sexuelle.

Il est évident que j’ai dû y mettre ce matin un autre accent, et que pour dire qu’il n’y a pas de rapport sexuel, il faut centrer ça quelque part. Et si je le centre au niveau de l’effet du langage, c’est très précisément en ceci : que ce que le langage instaure, situe, introduit dans le monde, c’est quelque chose dont il n’est pas mauvais de l’appeler, de le qualifier d’écriture.

Le langage est toute cette accumulation, ce cumulus de jouissance que j’ai évoquée ce matin et qui semble concentré comme sur des pointes, des pics…, enfin, il y a aussi des effets de pluie, des effets de ravinement, n’est-ce pas, dans cet ordre… dans cet ordre, si vous me permettez un jeu de mots que permet le français : c’est que ce que nous touchons, ce que l’expérience nous laisse dans la main depuis le temps que ça se passe, c’est *l’écrit-vain* mais en deux mots.

Ce dont il s’agit, c’est bien là où je me pose la question : est-ce que ce que j’ai essayé de supporter par des symboles quasi-algébriques, enfin, ce que j’appelle l’objet petit **a***,* ouce que je désigne de ce grand A, de ce grand A barré en plus, et pris comme tel pour signifiant, c’est-à-dire ce lieu de l’Autre, dans lequel toute une pensée traditionnelle situe… situe quoi ?… enfin, l’être (84)suprême, un mythe autant dire… comme nous ne savons pas du tout qu’est-ce c’est que l’être, l’être à portée de notre main enfin… toi… toi… en quoi vous croyez être. Tant mieux pour vous. Si j’en étais aussi sûr que vous, je ne serais pas analyste, hein ?

Ce que l’analyse nous révèle, c’est justement l’issue, la sortie de ce mythe de l’être… de ce mythe de l’être qui n’a vraiment pas d’autre support que celui que lui a donné la pensée cartésienne. C’est évident qu’il y a quelque chose d’irréductible dans la pensée : mais rien que là et à partir du moment où, cette pensée, nous sommes loin de complètement la couvrir et pour cause – parce que c’est bien plutôt le joué ou même comme j’ai dit ce matin, le joui que nous sommes – à partir de ce moment-là on voit bien que l’être est quelque chose qui un tant soit peu se dérobe. Il y a une chose très certaine, c’est qu’il n’y a pas de trace dans la pensée freudienne, d’une association de l’être avec l’inconscient.

Freud, quand il a tenté de substantialiser, dans sa seconde topique, ce dont il s’agit, il a appelé l’inconscient le *ça*.

Mais c’est ça qu’il y a de frappant, c’est que le ça ne moufte pas. La confusion du ça et de l’inconscient est tout à fait impossible.

Le ça, quoi qu’ait pu en faire un certain nombre d’esprits imaginatifs, Groddeck y compris, le ça c’est le non-être.

Si ça a quelque part rapport avec l’inconscient, c’est justement en tant que le ça c’est pas du tout pareil.

Le ça, en fin de compte, c’est justement l’impensable, c’est l’instant de mort, et c’est bien ce qu’il a osé aussi mettre à la limite.

Alors, il y a quelque chose qui me paraît digne d’être relevé dans cette question qui vient de m’être posée, c’est que, l’émotion, on y met là deux catégories : la jouissance d’une part, et puis l’angoisse.

Est-ce que vraiment… : jamais personne a mis la jouissance sous la catégorie de l’émotion, hein ?

C’est très étrange, n’est-ce pas, ce glissement théorique.

L’émotion, c’est quelque chose qui se traduit par un choc suivi d’ondes, quelque chose qui vient… vient à frapper,… d’inhabituel, et puis pendant un certain temps ça vibre, ça se perpétue. Jamais personne n’a (85)même osé… et Freud ne parle pas d’émotion, il parle de tension, n’est-ce pas. Le principe du plaisir est censé être supporté par une tension, par le fait qu’une tension est trop élevée, et ça entraîne une réaction de dérobade, de fuite soit en avant soit en arrière… qu’importe.

Cette tension, c’est quelque chose qui est tout de même considéré comme beaucoup plus fondamental que cette irruption passagère qui se caractérise du terme d’émotion.

Je suis là plutôt en train de déblayer, n’est-ce pas, je vous donne quelques indications… enfin, j’essaye quand même de vous donner un vocabulaire… Ce vocabulaire, bien sûr, il dépend lui-même d’une certaine articulation des phénomènes : dans un tableau que j’avais présenté il y avait un certain nombre de termes où l’émotion intervenait, mais à la condition de la distinguer de l’émoi, de la distinguer de l’empêchement, de la distinguer de l’embarras, qui sont aussi des termes qui ont leur sens précis et leur valeur. C’est une notion confuse que d’y englober quelque chose comme la jouissance.

La jouissance est très spécifiquement liée à l’existence du corps… C’est le fait de l’être parlant qu’il puisse y avoir ce que j’appellerai, à proprement parler, abus de cette possibilité de jouissance… Abus ne veut rien dire que spécifiquement jouissance : abus ici est à prendre comme pôle opposé dans ce que j’ai évoqué ce matin des deux versants de l’*utendum –* de ce qui est fait pour servir – et du *fruendum –* c’est-à-direde ce dont on jouit.

Qu’il y ait, chez l’être parlant… parce que nous n’avons pas à proprement parler de témoignage ailleurs, à notre connaissance : il ne semble pas que les animaux sauvages soient si cruels, si cruels que le chat qui est incontestablement une dépendance de l’homme… le chat jouit sans doute, mais comment le savoir, de la souris avec laquelle il se livre à un certain nombre de jeux de pattes… Mais enfin, pour ce qui est de prendre, selon la formule de Sade, partie du corps du prochain pour objet de sa jouissance… D’ailleurs là on ne sait plus où est le sujet, si c’est l’actif ou le passif, et c’est en ça que la jouissance, et la jouissance qu’il faut appeler par son nom, la jouissance sadique, se manifeste pour ce que j’ai dit ce matin, pour la suppléance la plus proche de ce qui supposerait que la jouissance sexuelle soit une jouissance unitive.

(86)Il est bien clair que la jouissance sadique n’est pas une jouissance unitive, mais ça nous entraînerait un tout petit peu loin, ça nous entraînerait très nettement à ceci : c’est qu’il suffit de lire Sade… Sade… Sade est tel dans ses imaginations… la verge de Dieu, si vous me permettez cette évocation… C’est en fonction de ce tiers, enfin, qu’il exècre, mais qu’il avoue servir, que la jouissance sadique s’établit. Elle est donc loin d’être ce quelque chose qu’on essaie de nous dire en le mettant sous le chef de je ne sais quelle agressivité pure et simple… comme si l’être humain était si agressif.

On n’a jamais massacré son prochain que pour son bien, hein ?

C’est tout de même pas pour rien que la psychanalyse a qualifié de l’ambivalence ce qu’on appelle en général l’amour : c’est toujours par amour qu’on tue son prochain.

Alors la jouissance sadique, ça n’a rien à faire avec une espèce de jeu parodique, qui montre que pour certains il est nécessaire, pour baiser, de s’aider un peu avec des images.

Et c’est naturellement, comme toutes les images, emprunté à la volonté divine.

C’est pour le bien que tout ça se fait.

On dirait qu’il y a le masochiste… Enfin, nous en parlerons une autre fois.

C’est un petit plaisantin, le masochiste. Il a trouvé quelque chose de particulièrement fin, et quand il est du type Sacher-Masoch – c’est-à-dire quand il est un homme selon toute apparence, n’est-ce pas… le fait qu’il remette l’affaire à la femme à condition, bien sûr, que ça ne soit pas trop fort, et puis, surtout, que ce soit des tortures morales – lui sait, en somme, à peu près, ce que c’est que la jouissance.

Mais il la mordille, enfin il en touche les bords… Tout ça ne va jamais très loin, c’est pas plus sérieux… c’est pas plus sérieux que… enfin, que quelque chose qui quand même fait l’assiette.

L’assiette de tout ça est ce qu’on appelle en général l’amour.

Voilà un petit livre, comme ça, que j’avais apporté parce que j’avais pensé… – pourquoi pas ? si j’avais eu ici un autre type de réunion que celle que j’ai eu ce matin… J’avais apporté un petit livre qui s’appelle : *Le* (87)*problème de l’amour au Moyen Âge.* C’est paru en 1908, d’un certain Abbé Rousselot. Ça prouve qu’évidemment… que les bonnes traditions, enfin, quoi qu’on en pense, ne fléchissent jamais… jamais dans l’Église, n’est-ce pas ?

Moi, j’ai entendu parler du thomisme dès que je suis arrivé à l’adolescence, et Dieu sait qu’on en faisait à ce moment-là grand cas, mais alors que j’étais tout bébé il y avait déjà des gens qui parlaient très très bien du thomisme, et qui s’apercevaient très bien de ce que cela voulait dire : à savoir qu’il n’y a pas de théorie de l’amour qui soit fondable, qui soit sensée, qui ait une cohérence logique, qui ne se fondât pas, cette théorie de l’amour, sur l’amour de soi, c’est-à-dire ce qu’on appelle en général l’égoïsme.

L’abbé Rousselot voudrait bien que ce ne soit pas si triste, mais il est forcé de reconnaître qu’on ne peut dire quelque chose de cohérent sur l’amour que sur la base d’une extension de l’amour de soi : c’est-à-dire qu’en somme, Saint Thomas, il n’était absolument pas idiot, à ceci près qu’il était probablement un peu hypogénital. Enfin, Saint Thomas s’est tout de même aperçu, pour des raisons très fondées, s’articulant sur Aristote n’est-ce pas, que le *velle bonum alicui,* c’est-à-dire le vouloir du bien à quelqu’un, ça veut dire en somme prendre son affaire en main, c’est-à-dire se le soumettre. Et après tout c’est quand même une dimension tout à fait tangible des exigences de l’amour, que ça aboutisse à ceci : que ça ne peut que converger avec l’amour que mérite l’être suprême, puisque c’est lui le souverain bien.

On peut, en suivant le fil de sa nature propre, c’est-à-dire en somme voulant d’abord à soi-même du bien… on ne peut que confluer dans cette bonitude – puisque le terme existe en latin – dans cette *bonitas* universelle.

Mais je ne sais pas ce qu’il vous en semble, à vous rappeler les choses que vous pouvez entendre non seulement à tous les coins de rue, mais aussi dans tous les coins d’église – quoique, pour l’instant, enfin, on y mette un peu de sourdine, n’est-ce pas, puisque… le cœur n’y est plus.

Il est certain que ce n’est plus tellement pour des raisons idéologiques qu’on extermine son prochain. Je ne dis pas que tout ça constitue un progrès. Mais je crois que les gens qui se sont entre-tués dans les guerres de (88)religion, aimaient vraiment leur prochain : c’est probablement une des formes les plus tangibles de ce qu’on appelle l’amour. C’est pas du tout du sadisme, ça n’a rien à faire.

Le sadisme c’est un supplément, c’est quelque chose tout à fait d’un autre ordre : ça vise le désir, ça n’a rien à faire avec l’amour.

L’amour, lui, vise l’être, et il faut bien dire que, comme l’a très bien dit, accentué, marqué Freud, l’amour est narcissique parce qu’il n’y a pas d’autres supports à donner au terme de l’être.

Ce qu’il y a de plus évidemment fâcheux, dans l’existence de l’être parlant, c’est qu’il est anthropomorphe.

Il est anthropomorphe pour ce qui est de l’autre, c’est-à-dire qu’il suppose que l’autre a la même entropie que la sienne. Ça le mène loin.

Il y a un glissement, n’est-ce pas, il y a un glissement : nous n’en sommes plus là.

L’amour, en fin de compte, au point où nous en sommes, l’amour c’est des petites affaires personnelles, enfin : tout à fait spécialement on ne sait vraiment pas pourquoi c’est celui-là qui fait plus de bruit, l’amour entre homme et femme par exemple – mais ça fait du bruit parce que… à cause… à cause des écrits-vains.

C’est tout aussi dramatique entre hommes, ou entre femmes. Enfin, là il s’agit de l’être, il ne s’agit plus de la jouissance, c’est une tout autre affaire, mais il est tout de même intéressant de voir qu’à la bonne époque de l’amour – parce que il y a une époque où l’on en a fait grand état – les philosophes n’arrivaient pas à en sortir, en tous cas par le motif du souverain bien.

Quand le cher Saint Thomas s’empare d’Aristote, il est foutu, il peut pas préserver l’autonomie divine : c’est l’extension… c’est l’extension de l’amour de soi qui motive l’hommage au souverain de l’univers.

On sent bien l’embarras que ça donne à quiconque essaye d’approcher l’articulation de l’amour dans une doctrine substantialiste, n’est-ce pas ?

Il est certain que ce n’est pas supportable, et d’ailleurs tous ceux qui avaient un petit peu plus de couilles au cul que Saint Thomas, à savoir un personnage aussi démoniaque que Saint Bernard, ou Hugues de Saint Victor – il y en avait quand même qui en avaient –, ceux-là parlent d’autre chose. Il leur faudrait que (89)l’amour soit extatique, c’est-à-dire qu’il y en ait deux et qu’on s’explique. Enfin, ça c’est très difficile à soutenir, c’est très difficile à soutenir et à cause d’une identification insuffisante de ce que c’est que l’Autre à proprement parler… eh bien, ils en restent à je ne sais quel dialogue dérisoire avec la suprématie divine, dont le fil est tout à fait perceptible.

Ça nous mènerait un peu loin, si je disais ce que j’en pense.

Il y a quand même eu dans la suite un certain nombre de personnes sensées, qui se sont aperçues que… que le comble de l’amour de Dieu, ça devait être de lui dire… « si c’est ta volonté, damne-moi », c’est-à-dire exactement le contraire de l’aspiration au souverain bien. Ça veut tout de même dire quelque chose : mise en question de l’idéal du salut, au nom justement de l’amour de l’Autre. C’est à partir de ce moment-là que nous rentrons dans… dans le champ de quoi ?… dans le champ de ce que ça devrait être l’amour, si ça avait le moindre sens.

Seulement, c’est à partir de ce moment-là que ça devient absolument insensé, et c’est ça l’intéressant : c’est de s’apercevoir que quand on est entré dans une impasse, quand on arrive au bout, c’est le bout.

Voilà, c’est le bout et c’est justement ça qui est intéressant… parce que c’est là qu’est le réel.

Et ça a quand même une extraordinaire importance, que dans ce champ, et pas seulement dans celui-là, on ne puisse rien dire sans se contredire.

Alors au nom de ça, c’est très facile de reconnaître dans ce que je viens de dire, – qu’on ne peut rien dire sans se contredire – le principe de contradiction : ça veut dire que quand Freud découvre l’inconscient et qu’il dit « l’inconscient ne connaît pas le principe de contradiction »… Et au nom de ça, voilà tous les analystes libérés de dire la moindre chose de sensé sur quoi que ce soit, puisque la suprême réalité c’est l’inconscient et que l’inconscient… arrêtez-vous là, trois points… disent-ils : [*in falsetto*] *il ne connaît rien à la logique, pourquoi ? Parce que Freud a dit qu’il ne connaissait pas le principe de contradiction*.Mais les logiciens aussi savent que, le principe de contradiction, on s’en fout. Ils essayent même de construire une logique où on n’ait pas à user de principe de contradiction […] sans principe de (90)contradiction il n’y a plus moyen de rien dire.

Ça ne veut pas dire pour autant que l’inconscient ne relève pas de la logique, s’il est tissé par le langage, s’il est structuré *comme* un langage.

Ce qu’on a à faire de mieux c’est à se rompre à ce qu’on appelle… enfin, quand on essaye de la construire, une logique. Enfin, comme ça, c’est très bien, vous savez, la logique d’Aristote… c’est tout à fait initiateur, c’est même génial… Bon, ceci dit, enfin, ça pouvait être perfectionné, ça pouvait devenir plus sérieux, disons.

Il y a quand même une renaissance de la logique qui a fait ses preuves, il faut bien le dire, et qui est très intéressante, justement pour permettre de cerner d’une façon articulable, les contours de l’impasse… C’est pas très difficile de s’apercevoir de choses qui ont le plus étroit rapport avec ce que j’appelais, pour l’instant, l’impasse de l’amour… dans la théorie des ensembles… Enfin, je me suis exercé à ça, mais je ne suis pas le seul, je me suis aperçu qu’il y a un type pas mal du tout… dont j’ai fait la connaissance à Rome, qui a rappliqué je ne sais pas d’où, de l’Amérique du Sud, pour fonctionner à Rome, et qui s’intéresse beaucoup à la théorie des ensembles. Ça lui semble, tout à fait, convenir à l’explication de Freud. Il ne me doit rien, hein ? C’est plutôt un type intelligent… il s’appelle Matte Blanco…

Enfin, on s’égare un peu en tout ça. Ça veut dire que plutôt, enfin, je vous livre, comme ça, des aperçus du genre conversation familière, de façon à aérer un peu l’atmosphère.

Confondre émotion et affect, c’est tout à fait injustifié.

Affect, qu’est-ce que ça veut dire ? C’est absolument pas clair. C’est un mot, d’ailleurs, de construction tardive et de la plus grande prétention.

Il y a un certain nombre de fonctions qui se produisent du fait que l’homme habite le langage et que…

[…] le départ, n’est-ce pas, de la grande poésie, enfin […] ce rapport fondamental qui s’établit par le langage et qu’il faut tout de même pas méconnaître : c’est l’insulte.

L’insulte, c’est pas l’agressivité, l’insulte c’est tout autre chose, l’insulte c’est grandiose, c’est la base des (91)rapports humains, n’est-ce pas… comme le disait Homère… Vous verrez que chacun prend son statut des insultes qu’il reçoit.

Qu’est-ce que ça veut dire d’essayer de camoufler ça avec je ne sais quelle peinture, comme ça, rosâtre, appeler ça l’émotion.

Non, les êtres humains vivent dans le langage, et le langage, c’est fait pour ça.

Alors, avec le temps on l’élabore, mais ce n’est pas une raison pour renier d’où l’on part.

L’angoisse,… elle est foutue dans la même parenthèse. C’est un tout autre tabac.

Comme les saints s’en sont aperçus… ils ont appelé ça : crainte sans objet.

C’est pas bête… c’est pas bête.

Ça veut dire : sans objet reconnu.

Puisque la notion même d’objet implique cette dimension de la reconnaissance, c’est-à-dire qu’elle est essentiellement conventionnelle : n’est d’objet que ce qui est objet pour nous tous, qui sommes ensemble ici dans cette salle.

Malheureusement, tous les objets ne sont pas aussi faciles à saisir que cette chaise ou ce bord de table où je suis.

Il y en a qui ne sont pas moins des objets à partir du moment où on les a reconnus ; et c’est à ça que je me suis efforcé, en définissant cet objet que j’ai appelé l’objet petit **a** [*ride*] faute de trouver mieux.

C’est absolument indispensable à manier ce que j’ai appelé ce matin la pulsion partielle.

L’objet petit **a**, c’est quelque chose qui se dérobe mais que l’analyse a fini par accrocher, et c’est ce rapport tout à fait radical qui tourne… qui tourne autour du sein – s-e-i-n –, qui tourne aussi autour de l’excrément, et puis autour aussi de deux autres objets possibles qui sont tout à fait capitaux, qui sont nommément ce qu’on appelle le regard et aussi bien la voix.

Il est clair qu’ils ont ceci de commun : d’être, au moins pour les trois premiers, liés à quelque chose qui palpite, à un orifice, à un bord, et que là il se produit quelque chose qui est un accomplissement de la jouissance de la pulsion partielle. C’est là qu’on peut arriver à en dessiner le contour.

Freud l’a fait d’une façon qui est incroyable, immortelle.

(92)La distinction de la source, de la *Quelle,* de lapoussée, du *Drang,* du but et de l’objet qui se ne confondent pas, du *Ziel* et de l’*Objekt* qui sont différents, c’est là, enfin, quelque chose de tout à fait génial et qui mérite à soitout seul ce qu’il faut bien appeler par son nom et ce que seule, justement, la logique mathématique nous permet d’aborder, à savoir une topologie.

Àsavoir quelque chose dont le schéma, le support, le contour n’est nulle part perceptible, mais seulement constructible et constructible logiquement.

La fonction qui joue ici,ce dont il s’agit, à savoir l’objet petit **a***,* était évidemment de première urgence à évoquer dans ce dont je vous parlais ce matin, parce que cet objet petit **a***,* je l’ai appelé petit **a** parce que c’est l’initiale en français de ce qu’on appelle l’**a**utre *:* à ceci près, que justement ce n’est pas l’autre, c’est pas l’autre sexe, c’est l’**a**utre du désir, c’est ce qui fait la cause du désir, c’est ce qui fait que les gens, en somme, malgré qu’il n’y ait pas le moindre rapport sexuel chez l’être parlant, les gens continuent à se reproduire, si vousme permettez le mot, en quelque sorte par erreur.

Ce qui les fait désirer, ce qui est la cause de leur désir, ça s’est recoupé, ça s’est confirmé, ça s’articule logiquement : c’est cet objet petit **a**qui les fascine – si je puism’exprimer ainsi –, enfin, c’est cet objet petit **a**qui leur permet justement ce que Freud oppose à l’amour narcissique sous laforme de l’amour objectal, àceci près, que ce n’est pas du partenaire, de l’autre sexué, ce dont il s’agit : c’est d’un fantasme.

C’est évidemment très grave, hein ? C’est très grave, mais on n’y peut rien.

Il suffit d’avoir analysé un certain temps uncertain nombre de personnes, pour tout de même prendre l’idée que la cause du désir c’est toujours un peu à côté de ce que ça croit viser.

Vousme direz : c’est pas grave, si l’on continue tout bonnement à faire des petits – des petits, qui sont des petits**a**hein ? Comme c’est comme ça qu’il sont désirés, c’est ça qu’ils trouvent.

Et quand un être humain descend dans ce bas monde, à le supposer venir des hautes sphères, là où les âmes sont et d’où elles descendent, quand ils arrivent en bas ils sont déjà des petits **a**,c’est-à-dire qu’ils sont déjà à l’avance conditionnés par le désir de leur parents.

(93)C’est ça qui est le grave… c’est ça qui est le grave parce que c’est à titre de petits **a**qu’ils entrent dans la réalité – ce qu’on appelle la réalité, la réalité sur laquelle sefonde le principe de réalité, c’est-à-dire ce qui est censé à juste titre donner tout l’appareil de la maîtrise, du moi, du moi fort dont j’ai parlé ce matin – eh bien, quand ilsentrent dans la réalité ilsjouent le jeu… il jouent le jeu de ce qui fait la réalité anthropomorphe, c’est à savoir : le fantasme.

Tout ce qui pour chacun de nous constitue la réalité, la réalité dont on ne peut pas ne pas tenir compte, la réalité de la concierge, la réalité du copain, la réalité duvoisin, la réalité de… du fait que vousêtes là à m’écouter, Dieu sait pourquoi, enfin : tout ça c’est du fantasme.

Il n’y a aucune autre raison à aucun de vosactes présents, passés comme futurs, que du fantasme, hein ?

Vous vouscroyez obligés de faire des trucs qui ressemblent à ce que fait le voisin.

L’accès au réel, ce n’est pas commode en raison de ça. Heureusement, dans les coins où l’on s’y attendrait le moins, à savoir au niveau où l’on déconne sibien, dans la logique, il arrive de temps en temps qu’on serre les choses d’un peu plus près, d’un peu plus sérieux et, Dieu merci, il y a là la mathématique, et alors on arrive à s’apercevoir de ce que je vous ai dit tout à l’heure, c’est-à-dire qu’il y a des impasses.

L’impossible, il n’est que là que nous pouvons avoir une petite idée de ce qui serait un réel qui ne serait pas fantasmatique. On ne voit pasautrement où nous pourrions en avoir la moindre idée.

C’est donner une très grande portée à cet appareil, de premier abord si décevant, qu’est le langage.

L*e* langage signifie, et comme chacun sait, ça va pas loin.

On peut même lui donner quelque chose qui aille au-delà de la signification, c’est-à-dire essayer de lui donner un sens : et à la vérité on n’a encore jamais rien trouvé de mieux que de lui donner le sens de la jouissance.

Mais enfin ça tourne, tout ça, assez court pour qu’à se fier à son seul pouvoir d’écriture, à sa puissance formelle à lui, le langage, qui n’est pas tout à fait la même que celle de la *Gestaltheorie,* on arrive à des paradoxes.

(94)C’est ça, c’est ça d’où nous pouvons prendre une toute petite idée que ça pourrait bien avoir un rapport avec le réel.

En tout cas, c’est à tenter… c’est à tenter, bien sûr, pour les spécialistes.

J’ai beaucoup interrogé les mathématiciens sur le sujet de ce d’où ils prennent leur jouissance.

La jouissance qui se prend dans une formalisation logico-mathématique, je ne peux pas dire que ça ne me dise pas, à moi, quelque chose.

Mais c’est justement parce que je suis un de ces dangereux spécialistes dont je vous parlais tout à l’heure : je ne peux pas très bien dire laquelle.

Mais il y a une chose certaine : c’est qu’il n’y absolument pas moyen de soutenir le discours analytique, de le soutenir je veux dire de le justifier, si vous n’êtes pas un de ces dangereux spécialistes, parce que sans ça c’est absolument intolérable : c’est une position absolument abjecte, je dois le dire à l’usage de ceux qui sont ici qui sont peut-être tentés de devenir analystes. Ne faites pas ça : c’est une position abominable, on vous prend pour de la merde, vous savez ?

Je parle naturellement de celui dont vous recevez la demande : pour celui-là vous n’existez pas, hein ? Tout au plus vous serez la cause de son désir… Qu’est ce que vous en ferez, hein ? Enfin, c’est pas des trucs à faire, mais pour s’en apercevoir avant d’être pris – parce qu’une fois qu’on y est on y reste, surtout quand on est bien dans un fauteuil – c’est mieux d’en savoir un peu d’avance. Et enfin, pour en sortir, pour garder une petite ombre d’existence, il faut plutôt être de ceux qui s’intéressent à la logique.

Voilà. D’ailleurs, absolument impossible de faire passer un examen à cet égard, parce que la logique elle-même […] c’est maintenant que ça se joue… on peut espérer, à partir du moment où l’on a élaboré la notion d’indécidable, comme logique, on peut quand même espérer y voir peut-être un peu plus loin.

Comme on ne sait pas à l’avance par quel biais un analyste, ou celui qui sera installé comme tel, saura se régler sur ces niveaux qui sont rigoureux et certains… Bon, il faut bien laisser entrer un peu de monde. Et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi je m’en sentirais tellement responsable : parce que s’ils ne seront pas (95)analystes, ils seront employés ou peut-être même, je ne sais pas, guideurs de peuple, ils feront toutes sortes de choses qui ne sont pas pires, mais qui ne sont pas mieux non plus. Simplement, il faut savoir à l’avance que c’est pas une position très confortable, et surtout tout à fait inhabituelle, et que à la réduire à des choses déjà connues, par exemple à des fonctions que je viens de nommer, les guides ou les employés, ça va pas bien, ça tourne pas rond.

À cet égard le problème de la formation des analystes est très important.

Pour faire des analystes, évidemment, il faut ne pas prendre n’importe qui, parce que n’importe qui n’est pas capable d’entrer par la grande porte dans une analyse, simplement parce qu’il croit en avoir besoin…

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

Entrer dans l’analyse… À la vérité c’est à cause de ça, pour que ce métier ait un peu de sérieux, que j’ai essayé simplement de transmettre mon expérience : parce que, n’imaginez surtout pas que tout ce que j’apporte là – et pour ces pauvres petits signes algébriques dont je parlais tout à l’heure – que ça soit de la théorie.

Pour tous ceux, tout au moins, qui s’y mettent, qui écoutent, enfin, qui se laissent quand même là-dessus un petit peu éclairer : ça sert uniquement à la pratique.

L’objet petit **a***,* bien sûr, il n’est pas là, ni nulle part, mais c’est déjà pas mal, en l’appelant comme ça, de pas croire, de pas pouvoir croire qu’on va le rencontrer.

C’est pas parce qu’on ne le rencontre pas qu’on ne rencontre pas ses effets, et ses effets fantasmatiques.

Ceux qui sont un peu formés à écouter ce que je raconte – ça les aide, c’est le moins qu’on puisse dire : ça, le petit **a**, aide – ça leur sert à quelque chose.

Il y a des gens qui… il y a un type, comme ça… je vais vous le raconter… parce qu’il n’est pas là, il n’est sûrement pas là, et je ne peux pas le raconter à Paris parce qu’il s’y reconnaîtrait. Il est venu me voir, il m’a dit : « Bonjour, je viens vous voir… » – je ne vous parle pas de ses antécédents parce que vous le reconnaîtriez, vous pourriez à la rigueur… un d’entre vous pourrait le reconnaître – bon, il me dit, oui : « Je viens vous voir parce que, d’abord, je vais vous dire ce que je pense : vous n’avez pas fait la théorie ». Je lui ai dit : « J’ai jamais cru ça… [*ride*] *…* j’ai jamais cru une chose pareille ».

Enfin, j’ai pas commenté, parce que, quand même, il (96)faut laisser les gens parler, quand ils viennent demander quelque chose.

J’avais pas fait la théorie…

C’est ce que je suis en train de vous expliquer, justement, c’est que je ne fais pas de la théorie, que je n’ai pas une nouvelle conception de l’homme, quoi que ce soit de ce que je suis en train de vous articuler… ce qui fonctionne dans un discours qui ne ressemble à aucun de ceux qui lui sont contemporains, à savoir ce que j’appelle le discours du maître, ou le discours universitaire, ou le discours de l’hystérique. Bon, alors il m’a dit après : « Deuxième chose » – parce que ça lui a coupé, naturellement, la chique que je lui dise que je n’ai jamais pensé faire la théorie.

Il m’a dit : « Je voudrais savoir ce que vous pensez de ceci : c’est que si je me fais analyser par vous… mais alors vous l’aurez » – parce qu’il ne se doutait pas un seul instant, ce cher homme, que ce qu’il me dirait, c’est avec ça que je la ferais. Parce que c’était, enfin, manifestement quelqu’un qui, lui, croyait avoir des vues théoriques. Il avait déjà assez approché l’analyse pour avoir à lui sa petite contemplation du discours analytique.

Bon.

Là-dessus il n’a pas poussé plus loin, enfin, ce qu’il avançait.

Je lui ai dit simplement que, en effet, je l’attendais là… nous étions au pied du mur, mais enfin, qu’il fasse comme il l’entendait, s’il croyait que je lui déroberais la théorie analytique…

Enfin… c’est à ça qu’on a à faire dans tout un certain champ.

J’ai eu pendant des temps des gens qui m’écoutaient le matin, comme ça, quand je faisais mon séminaire, et puis qui se trouvaient en analyse avec moi, et le soir ils écumaient là sur mon divan parce qu’ils disaient que je leur avais coupé l’herbe sous les pieds.

C’est à savoir, qu’il est clair que si ce n’était pas levé tout fleuri de ma bouche, ça n’aurait pu fleurir que dans la leur.

C’est un niveau très intéressant, ça, de la demande, et de la demande de formation analytique, et dont la dimension, je crois, doit tout à fait échapper à ceux qui sont dans le discours universitaire.

Je veux dire que le discours universitaire est installé de façon telle […] l’idée de l’espèce de passe qui fait (97)qu’à se confier à quelqu’un on lui donne des lumières qui soient en quelque sorte inondantes, définitives… C’est bête incontestablement, mais justement… les dimensions de la bêtise sont infinies, et elles ne sont pas assez interrogées.

Je crois qu’en fin de compte, c’est ça la grande originalité… enfin, pour être vraiment bien à fonctionner comme analyste il faudrait à la limite arriver à se faire plus bête que de nature soi-même.

Moi je ne peux pas m’y efforcer, vous comprenez, parce que… comme ça, c’est pas mon fort… Mais c’est en ça qu’il y a de l’espoir… une ressource : le salut si je puis dire – en tant que ce mot soit quelque chose qui ait pour moi un sens bien consistant – peut nous venir peut-être du fond même de la bêtise – qui sait, hein ?

C’est de là peut-être qu’un nouveau soleil pourrait se lever sur notre monde, qui est un tout petit peu, comme ça, trop empêtré par une exploitation, il faut bien le dire, du désir.

Je dois dire que ça fonctionne.

Vous voyez : je continue, je me laisse entraîner.

Il faut que je m’arrête.

L’exploitation du désir, c’est la grande invention du discours capitaliste, parce qu’il faut l’appeler quand même par son nom.

Ça, je dois dire, c’est un truc vachement réussi.

Qu’on soit arrivé à industrialiser le désir, enfin… on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles, hein ?… et d’ailleurs on a obtenu le résultat.

C’est beaucoup plus fort qu’on ne le croit : heureusement il y a la bêtise, hein ?, qui va peut-être tout foutre en l’air – ce qui ne sera pas plus mal parce qu’on ne voit pas où tout ça conduirait autrement.

Bon. Enfin, en voilà assez sur l’angoisse et sur la jouissance.

J’ai quelque autre chose encore…

Quelle heure est-il ?

Six heures et demie…

Je n’ai répondu bien sûr qu’à une question, mais tant pis, l’autre sera pour demain, parce que moi, j’ai maintenant envie d’aller faire un petit tour chez mon libraire milanais…

Entretien avec B. Poirot-Delpech, p. 20.

en d’autres termes : Ça veut dire quoi ?

(20)Faubourg Saint-Germain. Entresol au fond d’une vieille cour moussue. Petite pièce basse. Dans l’ombre : le « divan » et ce qu’il évoque de détresses chuchotées, de désarrois plus vastes. Un simple anorak et une prévenance à peine étourdie contredisent les perfidies parisiennes sur Lacan-le-déguisé, Lacan-le-drôlet. La brosse dure et grise dément les soixante douze ans. Le regard noir est toute interrogation grave. La phrase aussi, en vrille comme le cigare éteint, grimpant le long des parenthèses jamais closes ou de ses barbarismes vertigineux, et jetant de là-haut, en guise de fin mot, le pied de nez d’un calembour. Le tout sans un « je », ni un « vous », ni une notion admise : rien que les « quelque chose » et les « ça » d’une science en charpie.

Fouillis éloquent en soi, fouillis-faillite. Mais que le journalisme oblige à interroger et à traduire en langage commun, quitte à le trahir. Sans cautionner le résultat, Jacques Lacan a accepté exceptionnellement, pour nous, le risque d’être interprété en style indirect avec les mots du *Monde*, sinon ceux de tout le monde. Comme il répète lui-même volontiers : *En d’autre termes, ça veut dire quoi ?*

la cohue. Ainsi appelle-t-il les « séminaires ». Il n’en ignore pas les *malentendus*. Il ne se cache pas qu’une *dizaine* d’auditeurs sont en mesure de suivre. Il sait les *sornettes* adorantes ou vachardes que lui valent ces *cérémonies*. Si, malgré lui, il s’impose cette *lourde charge*, c’est qu’il se sent *engagé* vis-à-vis du public d’origine – psychanalystes en rupture d’institution – et qu’il manque de *critères pour écarter les autres*. Et si le phénomène a quelque chose d’absurde, de risible, ce qu’il révèle de *trouble* ou de besoin d’être *pris en charge* ne lui paraît *nullement comique*.

pourquoi ce charabia ? Pas par inaptitude à la clarté ni par jeu, quoi qu’on en dise. Il se trouve que les praticiens qui l’ont sollicité il y a une dizaine d’années désiraient *entendre parler de l’expérience psychanalytique* dans leur langage d’*incultes littéraires*. Il s’est donc fait un devoir, non de *traiter* de l’inconscient, mais de tenir un discours, une *prosopopée*, qui *ressemble* le plus possible à cet inconscient ; non de *transmettre* un savoir, mais d’*articuler* un langage, selon sa formule-clé : *l’inconscient est structuré comme un langage*.

Aujourd’hui, il pense être plus clair en disant : *l’être parlant c’est un être parlé*. Mais encore ? Eh bien *l’être parlant* veut dire qu’il y a des êtres dont c’est la nature de parler, la propriété, la supériorité ( ?), et *l’être parlé –* notion passive aux yeux de la grammaire elle-même – c’est l’inconscient, personnel ou collectif, ce sur quoi celui qui parle *ne peut mais*. D’où encore l’expression de *ça parle*, symbole de ce que nos songes et notre époque s’expriment par nous, à part nous, plus que « nous-mêmes », ce « nous-mêmes » que les philosophies et les langues d’Occident ont hypertrophié, statufié, au mépris de toute expérience.

et la science là-dedans ? Avant que Freud cerne l’idée d’inconscient, toute parole était prise pour *argent comptant*. Il s’agit désormais d’étendre la suspicion jusqu’à la notion de sujet – étymologiquement : ce qui est en dessous, rien de plus – et dont la caractéristique est justement de *ne pas savoir*. C’est ainsi qu’il a perdu, volontairement ou pas, l’usage d’un certain *bon langage*. Il lui suffit que la *musique* émise dise *quelque chose* à qui a de *l’oreille*.

Pas très scientifique, direz-vous ? Il l’espère bien. On l’est toujours trop, d’une *certaine façon*, face à une réalité qui dément et défie les systèmes. De même, il redoute l’apparence de philosophie donnée par le seul *verbe être*, que les Chinois ont la chance de ne pas retrouver partout sur leur chemin comme nous. Au fond, ce qu’il voudrait esquisser, c’est une *nouvelle logique*. Non une logique qui *mettrait de l’ordre dans le monde*, mais qui tiendrait enfin compte de son désordre, de ce que l’inconscient a d’inclassable, d’*indécent*, de *hasardeux*, d’irrégulier, d’incomplet, d’*indicible*, et qui dirait l’*impasse* de la parole elle-même.

et après ? Il ne s’agit ni de *tout bazarder* ni d’annoncer la *Terre promise*. Ni pessimiste, ni optimiste, Lacan ne se sent pas plus *futé* qu’un autre, *pataugeur* comme tout le monde. Il voudrait seulement que son expérience de la psychanalyse et de ses *limites*, tout aussi *pénible* pour lui que pour les autres, ouvre la voie à des recherches *adéquates*, jusque dans l’apparente confusion verbale, et à une appropriation de ces recherches par chacun, au nom de la simple *dignité*. Il pense qu’il n’aurait pas eu ce succès durable et spontané s’il n’avait touché à quelque chose d’*important* et répondu à une *attente* certaine.

gare au tintouin ! Cette attente, les politiques auraient tort de la négliger. Dans la *misère* morale révélée par les malades et les innombrables candidats à des soins, il y a une *frénésie immaîtrisable d’assistance sociale* et un signal de *désarroi* général dont il serait *urgent* de tenir compte, rien que dans la façon d’en parler. Sinon, *gare au tintouin !*

Propos élucidés par

Bertrand Poirot-Delpech

(Seuls les mots en italique sont garantis d’origine).

Parue dans Maud Mannoni, Ce qui manque à la vérité pour être dite, Paris, Denoël, 1988, p. 191.

<fac-similé absent>

à Maud

Tu sais que je t’adore

Je pars et je reviens

JL

Ce 15 IV 73

Paru dans l’Annuaire de l’École pratique des Hautes Études (Section sciences économiques et sociales), 1972-1973, pp. 287-291.

ou pire… Chargé de conférences : Docteur Jacques Lacan.

(287)Titre d’un choix. D’autres s’… oupirent. Je mets à ne pas le faire mon honneur. Il s’agit du sens d’une pratique qui est la psychanalyse.

Je note que j’ai doublé ce séminaire, d’un autre s’intitulant du « savoir du psychanalyste », mené de l’air de sarcasme que m’inspirait Sainte-Anne où je faisais retour.

En quoi mon titre des Hautes-Études justifie-t-il qu’à Paris I-II dont j’étais l’hôte, j’aie parlé de l’Un, c’est ce qu’on eût pu me demander puisque ce fut tacite.

Que l’idée n’en soit venue à personne, tient à l’avance qu’on m’accorde dans le champ de la psychanalyse.

Ceux que je désigne de s’… oupirer, c’est à l’Un que ça les porte.

Au reste je ne faisais pas pensée de l’Un, mais à partir du dire qu’ « y a dl’Un », j’allais aux termes que démontre son usage, pour en faire psychanalyse.

Ce qui est déjà dans le Parménide, i.e. le dialogue de Platon, par une curieuse avant-garde. J’en ai indiqué la lecture à mes auditeurs, mais l’ont-ils faite ? je veux dire : l’ont-ils lu comme moi ? n’est pas indifférent au compte rendu présent.

La date du discours analytique indique d’appliquer sur un réel tel que le triangle arithmétique, *mathématique* par excellence, soit transmissible hors sens, l’analyse dont Frege engendre l’Un de l’ensemble vide, né de son temps –, soit où il glisse à l’équivoque du nom de nombre zéro, pour instaurer que zéro et un, ça fasse deux. D’où Cantor remet en question toute la série des nombres entiers et renvoie le dénombrable au premier infini, *Aleph* nommé, le premier Un autre à reporter du premier le tranchant : celui qui de fait le coupe du deux.

(288)C’est bien ce que Leibniz pressentait avec sa monade, mais que faute de la dépêtrer de l’être, il laissait dans la confusion plotinienne, celle qui profite à la défense et illustration du maître.

C’est où s’… oupirent les analystes qui ne peuvent se faire à être promus comme abjection à la place définie de ce que l’Un l’occupe de droit, avec cette aggravation que cette place est celle du semblant, soit là où l’être… fait la lettre, peut-on dire.

Comment se feraient-ils à ce que ce soit du côté de l’analysant que l’Un s’admette quoiqu’il y soit mis au travail (*cf.* plus loin) ?

Ce qu’ils supportent encore moins, c’est l’inébranlable de l’Un dans la science moderne, non que s’y maintienne l’univers, mais que la constance de l’énergie y fasse pivot au point que même les refus de l’univocité par la théorie des *quantas* ne réfutent pas cette constance unique, voire que la probabilité promeuve l’Un comme l’élément le plus près de la nature, ce qui est comique.

C’est que se faire être de l’abjection suppose l’analyste autrement enraciné dans une pratique qui joue d’un autre réel : celui-là même que c’est notre enjeu de dire.

Et c’est autre chose que la remarque que l’abjection dans le discours scientifique ait rang de vérité, pas moins. Ce, manifeste dès l’origine dans l’hystérie de Socrate, et dans les effets de la science, à revenir au jour plus tôt qu’on ne peut l’imaginer.

Mais que trouver à reprendre de l’au-moins-moi des analystes, quand c’est ce dont je tiens le coup ?

Pourquoi, de ce que votre fille soit muette, Freud a-t-il su rendre compte ? C’est de la complicité que nous venons de dire, celle de l’hystérie à la science. Au reste la question n’est pas de la découverte de l’inconscient, qui dans le symbolique a sa matière préformée, mais de la création du dispositif dont le réel touche au réel, soit ce que j’ai articulé comme le discours analytique.

Cette création ne pouvait se produire que d’une certaine tradition de l’Écriture, dont le joint est à sonder avec ce qu’elle énonce de la création.

Une ségrégation en résulte, contre quoi je ne suis pas, quoiqu’une formation qui s’adresse à tout homme, j’y préfère, même si, à suivre mes formules pas-toute femme elle n’inclut.

Ce non pas qu’une femme soit moins douée pour s’y soutenir, bien au contraire, et justement de ce qu’elle ne s’… oupire pas de l’Un, étant de l’Autre, à prendre les termes du Parménide.

À dire crûment la vérité qui s’inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n’y a pas de rapport sexuel.

(289)Cette formule fait sens de les résumer. Car si la jouissance sexuelle s’injecte si loin dans les relations de celui qui prend être de la parole, – car c’est cela l’être parlant –, n’est-ce pas qu’il n’a au sexe comme spécifiant un partenaire, aucun rapport quantifiable, dirais-je pour indiquer ce qu’exige la science (et ce qu’elle applique à l’animal).

Il n’est que trop concevable que l’idée universitaire embrouille ceci de le classer dans le pansexualisme.

Alors que si la théorie de la connaissance ne fut longtemps que métaphore des rapports de l’homme à la femme imaginée, c’est bien à s’y opposer que se situe le discours analytique. (Freud rejette Jung).

Que de l’inconsistance des dires antiques de l’amour, l’analyse ait la tâche de faire la critique, c’est ce qui résulte de la notion même de l’inconscient en tant qu’il s’avère comme savoir.

Ce que nous apporte l’expérience disposée de l’analyse, c’est que le moindre biais du texte des dits de l’analysant, nous donne une prise là-dessus plus directe que le mythe qui ne s’agrée que du générique dans le langage.

C’est revenir à l’état civil certes, mais pourquoi pas cette voie d’humilité ?

S’il y a solidarité, – et rien de plus à avancer –, entre le non-rapport des sexes et le fait qu’un être soit parlant, c’est là façon aussi valable que les errements de la conscience, de situer le supposé chef-d’œuvre de la vie, elle-même censée être idée reproductrice, quand aussi bien le sexe se lie à la mort.

Dès lors, c’est dans les nœuds du symbolique que l’intervalle situé d’un non-rapport est à repérer dans son orographie, laquelle de faire monde pour l’homme peut aussi bien se dire mur, et procédant de l’(a)mur.

D’où le mot d’ordre que je donne à l’analyste de ne pas négliger la discipline linguistique dans l’abord desdits nœuds.

Mais ce n’est pas pour qu’il esquive selon le mode qui du savoir dans le discours universitaire fait semblant, ce que dans ce champ cerné comme linguistique, il y a de réel.

Le signifiant Un n’est pas un signifiant entre autres, et il surmonte ce en quoi ce n’est que de l’entre-d’eux de ces signifiants que le sujet est supposable, à mon dire.

Mais c’est où je reconnais que cet Un-là n’est que le savoir supérieur au sujet, soit inconscient en tant qu’il se manifeste comme ex-sistant, – le savoir, dis-je, d’un réel de l’Un-tout-seul, tout-seul là où se dirait le rapport.

Sauf à ce que n’ait que zéro de sens le signifiant par quoi l’Autre s’inscrit d’au sujet être barré, S(A), j’écris ça.

(290)C’est pourquoi je nomme nades[[12]](#footnote-12) les Uns d’une des séries latérales du triangle de Pascal. Cet Un se répète, mais ne se totalise pas de cette répétition : ce qui se saisit des riens de sens, faits de non-sens, à reconnaître dans les rêves, les lapsus, voire les « mots » du sujet pour qu’il s’avise que cet inconscient est le sien.

Sien comme savoir, et le savoir comme tel affecte sans doute.

Mais quoi ? c’est la question où l’on se trompe.

– Pas « mon » sujet (celui que j’ai dit il y a un moment : qu’il constitue dans son semblant, je disais sa lettre).

– L’âme non plus, ce que s’imaginent les imbéciles, au moins le laissent-ils croire quand on retrouve à les lire cette âme *avec* quoi l’homme pense, pour Aristote, l’âme que reconstruit un *Uexküll,* sous les espèces d’un *Innenwelt* qui de l*’Umwelt* est le trait-portrait.

Je dis, moi, que le savoir affecte le corps de l’être qui ne se fait être que de parole, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu’à en produire les chutes dont je fais le (**a**), à lire objet petit **a**, ou bien abjet, ce qui se dira quand je serai mort, temps où enfin l’on m’entendra, ou encore l’(**a**)cause première de son désir.

Ce corps n’est pas le système nerveux, bien que ce système serve la jouissance en tant que dans le corps il appareille la prédation, ou mieux la jouissance de l’*Umwelt* pris en manière de proie, – qui de l’*Umwelt* donc ne figure pas le trait-pour-trait, comme on persiste à le rêver d’un résidu de veille philosophique, dont la traduction en « affect » marque le non-analysé.

Il est vrai que le travail (du rêve entre autres) se passe de penser, de calculer, voire de juger. Il sait ce qu’il a à faire. C’est sa définition : il suppose un « sujet », c’est *Der Arbeiter*.

Ce qui pense, calcule et juge, c’est la jouissance, et la jouissance étant de l’Autre, exige que l’Une, celle qui du sujet fait fonction, soit simplement castrée, c’est-à-dire symbolisée par la fonction imaginaire qui incarne l’impuissance, autrement dit par le phallus.

Il s’agit dans la psychanalyse d’élever l’impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l’impossibilité logique (celle qui incarne le réel). C’est-à-dire de compléter le lot des signes où (291)se joue le fatum humain. Il y suffit de savoir compter jusqu’à 4, les 4 où convergent les trois grandes opérations numériques, 2 et 2, 2 fois 2, 2 puissance 2.

L’Un pourtant que je situe du non-rapport, ne fait pas partie de ces 4, ce justement de n’en faire que l’ensemble. Ne l’appelons plus la monade, mais l’Un-dire en tant que c’est de lui que viennent à ex-sister ceux qui in-sistent dans la répétition, dont il faut trois pour la fonder (je l’ai dit ailleurs), ce qui va fort bien à isoler le sujet des 4, en lui soustrayant son inconscient.

C’est ce que l’année laisse en suspens, selon l’ordinaire de la pensée qui ne s’en excepte pas pour autant de la jouissance.

D’où apparaît que pensée ne procède que par voie d’éthique. Encore faut-il mettre l’éthique au pas de la psychanalyse.

L’Un-Dire, de se savoir l’Un-tout-seul, parle t-il seul ? Pas de dialogue, ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l’interprétation, – par où s’assure comme pour le nombre le réel.

Il en résulte que l’analyse renverse le précepte de : bien faire et laisser dire, au point que le bien-dire satis-fasse, puisqu’il n’y a qu’à plus-en-dire que réponde le pas-assez.

Ce que la langue française illustre du dit : com-bien ? pour faire question de la quantité.

Disons que l’interprétation du signe rend sens aux effets de signification que la batterie signifiante du langage substitue au rapport qu’il ne saurait chiffrer.

Mais le signe en retour produit jouissance par le chiffre que permettent les signifiants : ce qui fait le d-és-ir du mathématicien, de chiffrer au-delà du jouis-sens.

Le signe est obsession qui cède, fait obcession (écrite d’un c) à la jouissance qui décide d’une pratique.

Je bénis ceux qui me commentent de s’affronter à la tourmente qui soutient une pensée digne, soit : pas contente d’être battue des sentiers du même nom.

Fasse ces lignes trace du bon-heur, leur sans le savoir.

Parue dans Le coq-héron, 1974, n°46/47, pp. 3-8.

(3)France-Culture – Docteur Lacan, en ce moment se tient à Paris le 28e Congrès International de Psychanalyse, vous n’êtes pas invité, vous n’en êtes pas.

Lacan – Que je n’y sois pas invité ne veut pas dire que j’en sois absent. Si mon sentiment a la moindre importance là-dessus, je peux dire que mon absence m’y met en situation privilégiée. Ceci, en raison du poids de mon enseignement, qui, avec retard sans doute, fait son chemin, parmi ceux-là mêmes qui m’excluent car ils ne se privent pas d’y faire le plus large emprunt.

Enseignement que je reçois de mon expérience, à savoir de l’analyse qui est une expérience très suffisamment définie et limitée pour permettre qu’on la qualifie comme telle. Seulement pour pouvoir en parler, il faut au moins y être entré, ce qui n’exclut pas que dans certaines conditions ce soit difficile de s’en sortir. C’est pourquoi il est préférable que l’analyste qui, heureusement, n’y a pas toute la part d’action, sache ce qu’il fait. Savoir ce qu’il fait ça veut dire savoir dans quel discours il est pris car c’est cela qui conditionne l’ordre du faire qu’il est capable.

J’ai prononcé le mot discours, c’est une notion très élaborée, et élaborée à partir de cette expérience ; il faut quand même bien admettre que vingt ans où je me suis laissé enseigner par l’expérience et où je me suis efforcé d’extraire quelque chose, vingt ans, ça permet d’élaborer, ce qui ne veut absolument pas dire que de cela je tire une conception du monde. Ce que je définis c’est ce qui peut se dire à partir de cette expérience, de cette expérience nouvellement introduite dans le champ des discours humains, c’est-à-dire de ce qui constitue un mode de lien social.

(4)F.C. – Vous n’êtes pourtant pas le seul à vous être intéressé au discours est-ce que ce n’est pas le fait du psychanalyste qui se penche plus particulièrement justement sur le formalisme de l’analyse ?

Lacan – On peut poser la question en ces termes n’est-ce pas, c’est vraiment un point de départ, c’est d’ailleurs de là qu’est parti ce qui se trouve situé comme mon enseignement. L’analyste reconnaît-il ou pas, ceci que j’enseigne, que l’inconscient est structuré comme un langage ? C’est la formule clé n’est-ce pas, par laquelle j’ai cru devoir introduire la question ; la question est celle-ci : ce que Freud a découvert et qu’il a épinglé comme il a pu du terme d’inconscient ça ne peut, en aucun cas, rejoindre d’aucune façon ce que lui-même se trouve avoir mis en avant : les tendances de vie, par exemple, ou les pulsions de mort ; ça ne peut, en aucun cas y être identifié ; ce que Freud a découvert c’est ceci : c’est que l’être parlant ne sait pas les pensées, il a employé ce terme, les pensées même qui le guident : il insiste sur ce que ce sont des pensées et, quand on le lit, on s’aperçoit que ces pensées, comme toutes les autres, se caractérisent par ceci qu’il n’y a pas de pensée qui ne fonctionne comme la parole, qui n’appartienne au champ du langage. La façon dont Freud opère, part de la forme articulée que son Sujet donne à des éléments comme le rêve, le lapsus, le mot d’esprit ; il met en avant ces éléments-là, il faut lire ces ouvrages de départ qui sont *La Science des Rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ou justement ce qu’il a écrit sur le mot d’esprit, pour s’apercevoir que, il n’y a pas un seul de ces éléments, qu’il ne prenne comme articulé par le Sujet, et c’est sur cette articulation elle-même que porte son interprétation.

La nouvelle forme qu’il lui substitue par l’interprétation est je dirai de l’ordre de la traduction, et la traduction, chacun sait ce que c’est, on commence à s’y intéresser (5)peut-être un petit peu à cause de moi, mais qu’importe, c’est toujours une réduction et il y a toujours une perte dans la traduction ; et bien ce dont il s’agit, c’est en effet, que l’on perde ; on touche, n’est-ce pas, que cette perte c’est le réel lui-même de l’inconscient, le réel même tout court. Le réel pour l’être parlant c’est qu’il se perd quelque part, et où ? C’est là que Freud a mis l’accent, il se perd dans le rapport sexuel.

Il est absolument fabuleux que personne n’ait articulé ça avant Freud alors que c’est la vie même des êtres parlants ; qu’on se perde dans le rapport sexuel, c’est évident, c’est massif, c’est là depuis toujours et, après tout, jusqu’à un certain point on pourrait dire ça ne fait que continuer. Si Freud a centré les choses sur la sexualité, c’est dans la mesure où dans la sexualité l’être parlant bafouille. Pendant longtemps ça n’a pas empêché qu’on aille imaginer la connaissance sur le modèle de ce rapport en tant qu’il est rêvé et, comme je viens de le dire, rêvé veut dire là : bafouillé, mais bafouillé en mots. Un professeur qui a écrit en marge de mon enseignement a cru faire une découverte en disant que le rêve ne pense pas. C’est vrai, il ne pense pas comme un professeur. Trompe-t-il ou se trompe-t-il le rêve ? Le professeur ne veut pas poser la question au rêve pour que le rêve ne la renvoie pas au professeur. C’est ce qui éclaire que pendant la plus grande partie de l’histoire l’être parlant s’est cru en droit de rêver, il n’a pas su qu’il se laissait porter par le rêve, dans son droit fil. L’ennuyeux est qu’il en reste des choses totalement fallacieuses mais qui gardent apparence et la psychologie au premier plan.

Que chacun fasse référence à sa vie. Est-ce qu’il a, ou non, le sentiment qu’il y a quelque chose qui se répète dans sa vie, toujours la même, et que c’est ça qui est le plus lui. Qu’est-ce que ce quelque chose qui se répète ? un certain mode du Jouir. Le Jouir de l’être parlant (6)s’articule, c’est même pour ça qu’il va au stéréotype, mais un stéréotype qui est bien le stéréotype de chacun. Il y a quelque chose qui témoigne d’un manque vraiment essentiel. Même les philosophes, il est vrai que c’est sur le tard avec Spinoza, étaient arrivés à ça, que l’essence de l’homme est le désir. Il est vrai qu’ils ne mesuraient pas bien à quel manque le désir répond. À quelque chose, il faut bien le dire, de fou. À quoi, pendant longtemps on a substitué la perfection attribuée à l’Être Suprême. Cet accent sur l’Être, c’est ce qu’il y a de fou là-dedans ; l’Être se mesure au manque propre à la norme. Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud.

La façon de saisir l’ambiguïté, le glissement de toute approche de la sexualité favorise, que là pour meubler, on se rue avec toutes sortes de notations qui se prétendent scientifiques et on croit que ça éclaire la question ; c’est très remarquable ce double jeu de la publication analytique entre ce que peuvent chez les animaux, détecter les biologistes et d’autre part, ceci, qui est tout à fait tangible dans la vie de chacun, à savoir que chacun se débrouille très mal sur sa vie sexuelle. Les deux termes n’ont aucun rapport : d’un côté c’est l’inconscient, de l’autre c’est une approche scientifiquement valable celui de la biologie.

Mais ce que nous donne l’analyse c’est que la question est personnelle pour chacun des êtres parlants qu’on ferait mieux de dire des êtres parlés, ce qui montre bien que c’est dans le langage que se joue l’affaire pour chacun. Bien sûr que comme on me le fait remarquer il y a des affects, mais c’est du discours qui l’habite que procède l’appréciation juste de chaque affect majeur chez chacun, et ceci d’ailleurs, se démontre du progrès obtenu dans le champ analytique sur un affect aussi important que l’angoisse.

Bon, disons quelque chose de plus : l’analyse n’est pas une science, c’est un discours sans lequel le discours dit (7)de la science n’est pas tenable par l’être qui y a accédé depuis plus de trois siècles ; d’ailleurs le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu’on appelle l’humanité. L’analyse c’est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d’assurer ce qu’il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l’histoire continue. On ne s’en est pas encore aperçu et c’est heureux parce que dans l’état d’insuffisance et de confusion où sont les analystes le pouvoir politique aurait déjà mis la main dessus. Pauvres analystes, ce qui leur aurait ôté toute chance d’être ce qu’ils doivent être : compensatoires ; en fait c’est un pari, c’est aussi un défi que j’ai soutenu, je le laisse livré aux plus extrêmes aléas. Mais, dans tout ce que j’ai pu dire, quelques formules heureuses, peut-être, surnageront, tout est livré dans l’être humain, à la fortune.

F.C. – Vous avez fondé cette école, vous avez des élèves dont beaucoup d’ailleurs vous ont quitté, quelques uns pour fonder tout récemment le 4° groupe. Vous êtes quelqu’un d’écouté passionnément, de controversé passionnément, de suivi, selon vous quels sont vos continuateurs ?

Lacan – J’ai, depuis quelques temps, le bonheur de m’apercevoir que quelques uns de ceux qui sont restés autour de moi, non seulement ont su entendre, ce que j’ai appelé tout à l’heure quelques formules plus ou moins heureuses, mais d’ores et déjà, savent leur donner plus qu’un écho : une suite. C’est certainement bientôt qu’on s’apercevra comment mon enseignement peut être repris ou continué.

F.C. – Est-ce que vous recevez en ce moment justement de congrès la visite de Congressistes ?

Lacan – Oui, j’en ai reçu, bien sûr quelques uns, comme c’est l’usage quand je suis à Paris.

F.C. – La psychanalyse est devenue ces dernières années en France ce que nous appelons un fait de culture, je sais que vous contestez le terme.

(8)Lacan – Oui je conteste le terme dans toute la mesure où celui de nature auquel il s’oppose me paraît tout aussi contestable. Ce qu’on appelle un fait de culture c’est en somme un fait commercial, pourquoi dire que l’analyse ça se vend bien ? Je parle de publications, ça n’a absolument rien à faire avec l’analyse, on peut entasser autant qu’on voudra de ces colloques, de ces piles, de ces entassements de productions diversement littéraires, c’est ailleurs que se fait le travail, il se fait dans la pratique analytique… ce que j’essaie de former à la lumière d’une expérience suivie dans le quotidien, c’est une École, celle que j’ai intitulée de freudienne comme telle. C’est une école pour autant qu’elle serait adéquate à ce que commande la structure si profondément différente de ce discours, la structure qui résulte du discours analytique.

1. . Texte non relu par l’auteur. [↑](#footnote-ref-1)
2. . Lacan dit « la réponse », en accentuant le la. [↑](#footnote-ref-2)
3. . idem. [↑](#footnote-ref-3)
4. . parce que. [↑](#footnote-ref-4)
5. . d’à qui je vais parler. [↑](#footnote-ref-5)
6. Lacan l’a-t-il écrit au tableau, ou est-ce le fait du transcripteur ? [↑](#footnote-ref-6)
7. Faute de frappe ou néologisme ? [↑](#footnote-ref-7)
8. Faute de frappe ou néologisme ? [↑](#footnote-ref-8)
9. . il doit plutôt s’agir de *cet Autre*. [↑](#footnote-ref-9)
10. . Les quatre discours :

    discours du maître discours de l’hystérique

    S1 S2 S S1

    \_\_\_ \_\_\_ \_\_\_ \_\_\_

    S a a S2

    discours universitaire discours analytique

    S2 a a S

    \_\_\_ \_\_\_ \_\_ \_\_

    S1 sS S2 S1 [↑](#footnote-ref-10)
11. . Probablement une coquille. Il s’agirait vraisemblablement de : voir. [↑](#footnote-ref-11)
12. . Précisons : la monade, c’est donc l’Un qui se sait tout seul, point-de-réel du rapport vide ; la nade, c’est ce rapport vide insistant ; reste l’hénade inaccessible, l’*Aleph*0 de la suite des nombres entiers, par quoi deux qui l’inaugure symbolise dans la langue le sujet supposé du savoir. [↑](#footnote-ref-12)